This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582264 7

page 105 -

There is a character of Rousseau in which is much justice, tho' at the same time no small degree of prejudice or condescension to the prevailing opinions of "society" - & its vicious organiz-ation - Whoever is ultra-virtuous - or ultra-sincere - must for the honor of a corrupt society be reputed to be mad, & all persons who would be well with society must "eachstones" at him

---

page 224 &
Character of Voltaire

ROUSSEAU
Le NKC 21

PLAIDOYER

POUR ET CONTRE

J. J. ROUSSEAU

ET LE

DOCTEUR D. HUME.

G. W. Irving

PLAIDOYER

POUR ET CONTRE

J. J. ROUSSEAU,

E T

LE DOCTEUR D. HUME,

L'HISTORIEN ANGLOIS.

AVEC DES ANECDOTES INTÉRESSANTES RELATIVES AU SUJET.

Ouvrage moral & critique, pour servir de suite aux Œuvres de ces deux grands Hommes.

ASTOR LIBRARY NEW-YORK

A LONDRES,

& se trouve

A LYON,

Chez { PIERRE CELLIER, Libraire, Quai St. Antoine; A PARIS, DUFOUR, Libraire, *ci-devant au Cabinet Littéraire*, à présent rue de la Vieille Draperie, au bon Pasteur, du côté du Pont Notre-Dame, vis-à-vis Sainte Croix, en la Cité.

M. DCC. LXVIII.

LA VÉRITÉ

A CEUX QUI SE PLAISENT

A L'ENTENDRE.

IL eſt peu de converſations où l'on ne s'entretienne des Grands Hommes qui tiennent un rang diſtingué dans la République des Lettres : tantôt c'eſt de Voltaire & quelquefois de J. J. Rouſſeau. Les jugemens que l'on a portés ſur la conduite de ce Philoſophe Genevois, & particuliérement ſur ſon démêlé avec le Docteur D. Hume ont tant de fois varié, qu'il n'a jamais été poſſible de tabler ſur quelque choſe de certain relatif à ces deux objets. Je vais donc eſſayer de fixer à cet égard les diſcours du Public ? Mais qu'entend-

on par le Public ? Combien de fois a-t-on eſſayé de le peindre ſans pouvoir cependant le faire reſſembler à l'original ? Je n'entreprendrai pas de faire ici ſon tableau dans toute ſon étendue : j'avoue que ma capacité ne va pas juſques-là. Je tâcherai ſeulement de le définir de mon mieux, & voici comment.

Le Public eſt un arbre antique, planté depuis la création du monde, qui compte avec un nombre infini de générations, une multitude de branches attachées à ſon corps & ſoutenues par le même tronc. Il y en a de groſſes, de médiocres, de plus faibles, de plus minces & de plus élevées les unes que les autres, & il n'y en a pas une qui ſe reſſemble.

Si le Lecteur ne me conſidere que comme la moindre des feuilles attachées à cet arbre-là, il ne m'offenſera pas : d'ailleurs je n'ambitionne point l'honneur de lui être connu particuliérement. Je me borne à la faculté de pouvoir réfléchir, cen-

ſurer, abſoudre, condamner & écrire ſelon mes lumieres. Les ſiennes ſont bien plus étendues & plus étincellantes, je le ſai, & je n'ignore pas qu'après tous les efforts que j'aurai faits pour lui plaire, bien loin de m'en tenir compte à mon avantage, il me réfutera, me cenſurera, me condamnera, m'approuvera peut-être : c'eſt à quoi tout Ecrivain doit s'attendre. Ce qui m'encourage à me livrer au penchant qui m'entraîne à mettre au jour ce que je penſe des procédés réciproques entre M. Hume & M. J. J. Rouſſeau, c'eſt qu'en dépit même de la critique la plus amere, je ſuis certain de trouver des approbateurs. Je n'irai pas follement braver le Public ; je ne viendrai pas lâchement gémir & pleurer pour obtenir ſon ſuffrage : je ſai qu'il eſt ſévere quand il le veut, indulgent quand il le faut ; qu'il aime la droiture & rend toujours juſtice à la vérité.

Mais j'entens le public ſenſé qui s'écrie :

AU FAIT, AVOCAT.

M'y voici.

Les Editeurs de la Piece qui a donné lieu à celle-ci, pour vous faire voir, Meſſieurs, qu'ils ont étudié en Rhétorique, débutent en expoſant à vos yeux un tableau bien ſéduiſant: c'eſt l'éloge pompeux des talens & des belles qualités de M. Hume. Ils peignent auſſi avantageuſement qu'il leur eſt poſſible, le Héros de leur Comédie ſcandaleuſe. Ils jettent avec beaucoup d'adreſſe de la poudre aux yeux des ſpectateurs, pour ſéduire, autant qu'il eſt poſſible, le préjugé, & le faire pencher du côté de celui qu'ils ſe flattent de pouvoir innocenter. Delà ils paſſent ſubitement au portrait de ſon adverſe partie; mais ce ne ſont plus les mêmes couleurs qu'ils employent, ils abandonnent le carmin & l'outremer, pour ne tremper leurs pinceaux que dans le noir &

l'obſcur. Sur la droite, tout eſt brillant & flatteur ; ſur la gauche, tout eſt hideux & révoltant. D'un côté ſont les roſes, de l'autre les épines. Voilà le fin du métier. C'eſt un piége où il n'y a que les petits génies qui s'y laiſſent prendre ; mais les gens éclairés ſavent adroitement l'éviter. Ils s'approchent & fixent attentivement les objets, confrontent les copies avec les originaux, & ſi les Peintres, ſoit par paſſion ou par enthouſiaſme, ſont tombés dans les extrêmes, qu'ils aient flatté ce qui ne devait pas l'être, & trop ridiculiſé ce qui ne le méritait pas, on les ſiffle & l'on ne les regarde plus que comme des barbouilleurs.

Fixez, je vous prie, Meſſieurs, ce premier chef-d'œuvre. Ce doit être le portrait en grand du Philoſophe Anglais. *Des mœurs douces & ſimples, beaucoup de droiture, de candeur & de bonté ; & la modération de ſon caractere ſe peint dans ſes écrits.*

Il a employé les grands talens qu'il a reçus de la nature & les lumieres qu'il

a acquiſes par l'étude, à chercher la vérité & à inſpirer l'amour des hommes. Jamais il n'a prodigué ſon tems & compromis ſon repos dans aucune querelle ni littéraire ni perſonnelle, &c.

La ſuite du panégyrique n'eſt qu'un reſte de fumée échappée de l'encenſoir, pour diſſiper les exhalaiſons. Je la ſupprime pour vous faire remarquer, Meſſieurs, que voilà en bien peu de lignes la peinture d'un homme accompli, c'eſt-à-dire du Sage qui l'emporte de beaucoup ſur tous ceux dont Plutarque nous a fait les portraits.

Il ne m'appartient pas de démentir un éloge auſſi pompeux & ſi prévenant en faveur du célebre Ecrivain, qui peut-être lui-même ne s'y reconnaît pas, parce que je me perſuade qu'il n'a pas encore aſſez d'orgueil & d'amour-propre pour ſe croire infaillible. S'il ſe croyait tel, je le prierois de ſe reſſouvenir que feu M. le Général Barrington fut obligé, en 1762, d'envoyer à M. Smolet, autre Hiſtorien

non moins estimé en Angleterre & dans la République des Lettres que son Emule, une relation authentique de la conquête de la Guadaloupe, afin de détromper le public & l'instruire d'une vérité négligée par M. Hume : vérité importante & qui ne l'était pas moins pour la réputation du Général Anglais, que pour les intérêts particuliers des Insulaires qui venaient d'être conquis.

Cette anecdote qui paraît tout-à-fait étrangere à mon sujet, le serait bien davantage si elle n'indiquait pas un Ecrivain, qui se livre avec trop de précipitation à des bruits populaires : qui, pour remplir une feuille périodique * à certain prix, se hâte d'y insérer, sur la foi du premier venu, ce que le second avec preuve en main peut démentir.

Une telle conduite dénote toujours un homme bien plus avide de

* On achetait l'Histoire de M. Hume en détail, par deux & trois feuilles, qui faisaient un Numero.

gain que de réputation : d'où l'on pourrait conclure que ſi M. Hume ſe fût autant appliqué à chercher la vérité, ainſi que ſes Apologiſtes veulent le faire croire, qu'elle ne lui eut point échappé, ſur-tout dans la circonſtance dont je viens de parler.

L'on peut repliquer à ce que je viens de dire, qu'un Ecrivain gagé par un Libraire eſt ſouvent forcé, pour retirer le fruit de ſes veilles, de remplir ſa feuille à la volonté de celui qui le paye. M. Hume ſeroit-il réduit à cette fâcheuſe extrêmité? Il en eſt plus à plaindre & moins coupable, j'en conviens : mais cette ſituation laiſſe toujours ſoupçonner une vénalité qui fixe l'appas du gain de l'Ecrivain obligé de ſubſiſter par ſes talens. J'en ai connu plus d'un qui auroient été charmés de trouver quelque reſſource auxiliaire dans la plume d'un habile homme, réduit à la fâcheuſe néceſſité de labourer à bon marché. Non, je ne prête pas encore cette intention à M. Hume,

vis-à-vis de J. J. Rouſſeau, c'eſt une idée paſſagere : peut-être aurai-je occaſion d'y revenir & pourrai juſtifier dans la ſuite que ſi je n'ai pas rencontré juſte, au moins ne me ſuis-je pas fort éloigné du but.

Que la modération de M. Hume convienne à ſon éloge, quand il s'agit d'examiner de ſang froid les critiques ou les cenſeurs de ſes ouvrages : qu'il faſſe briller ce grand phlegme philoſophique ſi naturel aux Ecrivains Anglais : tout cela eſt fort louable & l'aurait été davantage, s'il eut témoigné plus de tendreſſe, ou ſinon plus de pitié pour l'accablement où ſe trouvait ſon ſoi-diſant ami, & particuliérement quand celui-ci eut la faibleſſe de marquer tant d'excès de ſenſibilité pour des procédés dont le ridicule rejailliſſait ſur ceux qui avaient eu aſſez de lâcheté pour les faire naître.

Plus M. Hume était perſuadé que les querelles des Gens de Lettres ſont le ſcandale de la Philoſophie, plus il devait faire d'efforts pour préve-

nir & pour étouffer par une juſtification amicale, la diſpute qui venait d'éclore entre lui & J. J. Rouſſeau. C'était-là, aſſurément, une occaſion tout-à-fait heureuſe, pour attirer au phlegme philoſophique tous les éloges qu'il mérite; mais il ne l'a pas fait, les Editeurs de ſes griefs s'y ſont oppoſés: ces Meſſieurs vouloient peindre. Voici le pendant de leur premier tableau.

Tout le monde ſait, diſent-ils, que M. Rouſſeau, PROSCRIT DE TOUS LES LIEUX qu'il avoit habités, s'était enfin déterminé à paſſer en Angleterre.

Un démenti n'eſt plus à la mode, je ne m'en ſervirai pas. Au reſte les proſcriptions contre J. J. Rouſſeau, ne ſont point un reproche à lui faire, elles font à bien des égards ſon éloge, ſi l'on excepte l'article qui regarde la religion. Il n'a pas été proſcrit du Comté de Neufchâtel; ſa maladie * ſeule l'en a fait ſortir;

* Une humeur inquiette, ombrageuſe, taciturne, qui, ſelon les Pytagoriciens, s'évapore

& cette façon d'habiller des portraits devrait couvrir de honte ceux qui s'en ſervent.

Socrate fut proſcrit, & de même quantité de Philoſophes dont on reſpecte encore la mémoire. C'eſt le ſort de tous les hommes extraordinaires, qui veulent s'élever au-deſſus des préjugés reçus. Le grand Wolff fut proſcrit, & ſon rappel n'a pas moins illuſtré l'exilé, qu'éterniſé la gloire du Monarque ſavant qui l'engagea à revenir dans ſes Etats éclairer l'une des plus célebres Univerſités de l'Allemagne.

Les choſes qui ſouvent paraiſſent les plus éloignées, ſe rapprochent. Si la force d'un certain parti, à Geneve, reprenait le deſſus, Rouſſeau pourrait encore y trouver un aſyle, & peut-être une ſtatue, tandis que les barbouilleurs qui ont voulu le noircir à toute outrance, ne trou-

---

en fumées qui attaquent le cerveau & font faire à l'eſprit bien des ſottiſes & des extravagances; c'eſt l'aveu de J. J. Rouſſeau lui-même.

veraient par-tout que des huées & des mépris.

Il y a toujours de la baſſeſſe à reprocher à un homme qu'il eſt proſcrit ; & ſur-tout quand il ne l'eſt pas pour des faits qui déshonorent.

Les amis de M. Hume, diſent les Editeurs, *ſe ſont réunis pour l'engager de rendre ſa juſtification publique.* * Ah que ce ſiecle eſt abondant en amis pour M. Hume ! Mais de tels amis ne le ſont gueres, ou tout au-moins ils ne paraiſſent pas l'être de la premiere claſſe. De vrais amis ne donnent jamais de conſeils qui puiſſent troubler le repos de ceux qu'ils aiment. Au contraire, ils s'écrient fuyez les éclats qui peuvent vous attirer mille inquiétudes & ſcandaliſer le public. Si vous êtes innocent, mépriſez par le ſilence les invectives d'un ennemi mépriſable par ſa mé-

* Dans un autre endroit M. Hume déclare que pluſieurs autres de ſes amis lui avaient conſeillé le contraire : ceux-ci connaiſſaient mieux l'art de donner de bons conſeils.

chanceté. Si vous êtes coupable, avouez votre faute, rétractez-vous, réconciliez-vous : toutes ces choſes ſont poſſibles ; il n'y a que la façon de le faire qui édifie, & qui fait connaître, *qu'errer eſt d'un mortel, pardonner eſt divin.* *

Les Éditeurs terminent leur avertiſſement en aſſurant que *M. Hume, en livrant au Public les pieces de ſon procès, les a autoriſés à déclarer qu'il ne reprendra jamais la plume ſur ce ſujet*, & continuent en outrageant ſon adverſaire, de le défier de revenir à la charge, *qu'il peut produire des ſuppoſitions, des interprétations, des inductions, des déclamations nouvelles : qu'il peut créer & réaliſer de nouveaux fantômes, & envelopper tout cela des nuages de ſa rhétorique, qu'il ne ſera pas contredit.* Et ils finiſſent par avertir le public *que M. Hume abandonne ſa cauſe au jugement des eſprits droits & des cœurs honnêtes.*

* Pope.

Penſaient-ils, en parlant ainſi, que ces eſprits droits, plus ils le ſeront, plus ils tâcheront de le faire connaître, & que ces cœurs honnêtes qui ſe trouvent parmi le public, plus ils auront de probité, plus ils s'empreſſeront à embraſſer & à défendre la cauſe, je ne veux pas dire ſeulement de l'innocent, mais d'un homme à talens, perſécuté pour des ſingularités qui ne ſont point des crimes, ſi tant eſt qu'ils ne ſoient pas les premiers ſymptômes d'une maladie incurable.

Je paſſe l'expoſé de M. Hume.

Rien de plus obligeant & de plus noble que le premier procédé de cet Anglais à l'endroit du Genevois expatrié. Il lui offre chez lui un aſyle *& n'avait pas beſoin d'autre motif*, ajoute-t-il, *pour être excité à cet acte d'humanité, que l'idée que lui avait donnée du caractere de ce Genevois, la perſonne qui le lui avait recommandé.* C'eſt-à-dire que cette même perſonne, déjà bien connue de M. Hume, était capable de ſe connaître en hom-

mes & d'apprécier leurs vertus & leur mérite. Mais à ce titre magnifique il en ajoute un autre : *la célébrité de ſon génie, de ſes talens & de ſes malheurs était une raiſon de plus pour s'intéreſſer à lui.*

Je ſerais tenté de penſer, moi qui crois de connaître un peu le génie Anglais, que la *célébrité de ſon génie & de ſes talens*, était le motif le plus puiſſant qui engageait M. Hume à ce bel *acte d'humanité*, & que l'eſpérance que le bienfaiteur avait conçue de tirer partie de cette bruyante célébrité, lui avait fait concevoir le deſſein d'attirer chez lui un homme de génie, & dont les talens s'étaient acquis en Angleterre une réputation diſtinguée, par une multitude d'éditions de ſes ouvrages, qui avaient enrichi les Libraires qui les avaient publiés.

Il n'y aurait pas eu une grande gloire à remplir un acte d'humanité à ce prix-là, attirer un homme chez ſoi, qui ſait, ou que l'on ſoupçonne qui peut mériter de nouveaux

ſuffrages de la part du public, l'engager à quêter des ſouſcriptions, & enfin ſe procurer par ſon travail dequoi fournir à ſa ſubſiſtance & peut-être encore à groſſir la fortune de ſon prétendu bienfaiteur : voilà le point de perſpective que j'apperçois dans ce bel acte d'humanité, & qui pourtant ne mérite pas que l'on blâme trop celui qui le fait, en conſidération de ce que l'intérêt perſonnel fait aujourd'hui la baſe de preſque toutes les liaiſons humaines & des bienfaits que l'on répand dans le monde.

On me reprochera de prêter ici à M. Hume un point de vue que peut-être il n'a jamais eu. Peut-être ai-je mal jugé quant à ce célebre Ecrivain, & je lui fais mes plus humbles excuſes d'une ſuppoſition qui ne prend ſon origine que dans ce que j'ai vu moi-même en Angleterre à l'égard de pluſieurs hommes à talens. Ils y arrivaient peu décorés des faveurs de la fortune, il eſt vrai, mais ils pouvaient y déployer leur ſavoir faire.

faire. Quand c'étaient gens d'un mérite distingué, leurs confreres opulens & accrédités, les accueillaient avec empressement & leur offraient quelquefois les moyens de débuter. Mais ces moyens se réduisaient, en travaillant sans relâche, à pouvoir joindre les deux bouts de la semaine. Leurs prétendus bienfaiteurs prônaient avec enthousiasme leurs productions : ils faisoient plus ; j'en ai vu qui s'en chargeaient pour les montrer, en retiraient eux-mêmes le prix, qui ne tombait jamais en entier dans les mains de l'artiste ou de l'ouvrier.

Je ne mettrai point en parallele avec un homme de lettres aussi respectable que M. Hume l'Ex-Arlequin d'un certain Théatre, qui a eu le secret, à la faveur d'une semblable industrie, de former un magasin d'une quantité de chef-d'œuvres de toute espece, fruits précieux de la capacité des meilleurs ouvriers ou des plus habiles Peintres dessinateurs & méchaniciens en tous genres, à

qui cet uſurier ne procurait que la vie & l'habit, tandis qu'il acquérait à leurs dépens l'immenſe fortune dont il jouit.

Je pourrais appliquer à la plupart des Libraires de Londres, à quantité de Négocians & de Mécaniciens, cette trop coupable induſtrie envers ceux qu'ils font travailler comme des Eſclaves, pour ne leur accorder, non pas de quoi vivre, mais uniquement de quoi languir & ne pas mourir de faim.

Si ceux qui ſe ſont enrichis en Angleterre par le moyen des productions de J. J. Rouſſeau avaient tant ſoit peu de conſcience & d'équité, ce Genevois ſeroit bientôt à couvert des injures de la fortune.

La Lettre écrite par J. J. Rouſſeau de Môtiers-Travers, en Fevrier 1763, n'a pas été écrite par Rouſſeau malade, mais par Rouſſeau ſe portant bien. Elle développe avec toute la ſagacité & la nobleſſe convenables les ſentimens de la plus vive reconnaiſſance & de l'amitié la plus

ſincere pour les offres généreuſes que M. Hume lui faiſait. L'Auteur d'Emile ne s'y déguiſe point : ſes aveux ſont naïfs ; les tranſports de ſon ame s'y font ſentir avec cette véhémence qu'inſpirent la ſageſſe & la probité.

Je défie que l'on puiſſe jamais arracher de la plume d'un homme né méchant, quelqu'éloquent qu'il ſoit, des expreſſions auſſi pures & auſſi naturelles que celles dont il ſe ſert pour faire connoître les replis les plus ſecrets de ſon cœur. Ce n'eſt point le langage affectueux de ce ſiecle, c'eſt celui des hommes des premiers tems, où la franchiſe & la ſincérité ſe glorifioient de paroître avec toutes les beautés qui les accompagnoient alors.

Ce n'eſt point un homme abſolument libre quant aux facultés de l'ame, c'eſt un captif qui ſe croit enchaîné par les mépris du Fanatiſme, qui ſe voue en entier à un confrere qu'il s'imagine être ſon vrai libérateur, mais qui dans la

ſuite ne paraît vouloir briſer ſes chaînes que pour lui en préparer de plus dures & de plus peſantes.

Dans la Lettre du même Auteur datée du 4 Décembre 1765, on remarque toujours le même eſprit de ſenſibilité, la même confiance, & le même point de vue, qui fait ſoupirer le Philoſophe Genevois, après une retraite ſolitaire, libre, où il puiſſe finir ſes jours en paix. Ce projet étoit facile à exécuter, autant par les ſoins de M. Hume, que par la bonne volonté de celui qui bornait toute ſa fortune à ce bien-être philoſophique, qui, diſait-il, fixait toute ſon ambition.

Ce qui prouve que Rouſſeau n'était pas tout-à-fait bien ſain lorſqu'il écrivit cette ſeconde Lettre, c'était cet excès de confiance qu'il mettait avec trop de légereté dans les offres de ſervices que venait de lui faire le Philoſophe Anglois. Il le faiſait penſer à ſa maniere, c'eſt-à-dire, avec ſes ſentimens héroïques ſi familiers aux Héros de l'Aſtrée

ou du Grand Cirus : & recevant les promeſſes pour les réalités, il ſe flattait trop légerement d'une conquête qui n'était pas encore bien certaine.

Le deſtin qui voile à nos yeux l'avenir en avait autrement diſpoſé; le projet échoua : tous deux s'en étonnent : autre preuve que l'un & l'autre n'avaient pas aſſez de bon ſens pour ſentir que cette prétendue étroite amitié, contractée par deux eſprits ſi différens, n'était pas une chaîne indiſſoluble.

La Lettre de M. Rouſſeau à M. Clairaut n'eſt pas en apparence plus ſimulée que les précédentes ; l'Auteur en y peignant l'étroite ſituation où il ſe trouvait de faire reſſource de *ſon Dictionnaire de Muſique pour avoir du pain*, paraiſſait bien moins faire cet aveu pour exciter la commiſération du Public, que pour engager un Sçavant charitable à ſe charger de la correction & de la vente de ſon Ouvrage.

L'interprétation que M. Hume

donne à cette démarche n'eſt point à ſon éloge : elle ne fait pas voir le Philoſophe, ni même l'homme ſenſé : elle montre une ame vile, un eſprit dur, & tout ce que la vengeance peut graver de plus noir dans le cœur humain.

Quand un homme ne doit ſes diſgraces qu'à des infortunes & non pas à ſa mauvaiſe conduite, pourquoi rougirait-il de ſa miſere, qui n'eſt que l'ouvrage des coups du ſort, pour ne pas dire des injuſtices des hommes ? Pourquoi, avec la preuve de ſa vigilance en main, ſe ferait-il ſcrupule de recourir avec décence aux ames nobles & aux cœurs bienfaiſans, qui ſont les inſtrumens dont la Providence ſe ſert pour aider nos ames vertueuſes, mais plus particuliérement aux hommes laborieux ?

Rouſſeau qui ſe contredit aſſez ſouvent dans ſes ouvrages, comme dans ſes ſentimens, avait oublié qu'après avoir refuſé les libéralités de pluſieurs perſonnes diſtinguées par

leurs dignités ou par leur fortune, il ne lui convenait plus en demandant un service à M. Clairaut, de terminer sa Lettre, en lui disant, *qu'il exercerait une charité très-utile.* Cette manière de s'exprimer convient assez à un mandiant du bas étage, & jamais à un homme qui sait manier à son gré la parole, & qui peut être le maître des expressions dont il se sert, sachant sur-tout l'art de les annoblir à son gré. Au reste, ce n'est dans le fond qu'une legere contradiction de sentimens opposés les uns aux autres & qui ne méritaient pas que M.r Hume épanchasse son fiel jusqu'à dire, *qu'il sait avec certitude que cette affectation de misère & de pauvreté extrême, n'est qu'une petite charlatanerie que Rousseau emploie avec succès pour se rendre plus intéressant & exciter la commisération du Public, & qu'il était bien éloigné alors*, c'est-à-dire en accueillant ce Genevois, *de soupçonner un semblable artifice.*

Il aurait dû assaisonner cette pe-

tite noirceur de quelques exemples ou de quelques traits qui euſſent pû ſervir de preuve à cette trop groſſiere calomnie. Sans doute que M. Hume en ſe livrant avec trop de chaleur à ſon reſſentiment, ne s'appercevait pas que cette accuſation devenait un véritable paradoxe, en avançant un inſtant après, *qu'il ſçavait que pluſieurs perſonnes attribuaient l'excès fâcheux où ſe trouvait M. Rouſſeau, à ſon orgueil extrême qui lui avait fait refuſer les ſecours de ſes amis. Défaut* qu'il appelle *reſpectable, parce que*, ajoute-t-il, trop *de gens de Lettres ont avili leur caractere en s'abaiſſant à ſolliciter les ſecours d'hommes riches indignes de les protéger.*

Qu'il me ſoit permis de faire ici une petite digreſſion pour demander à M. Hume, ſi tous ſes Ouvrages ſont raiſonnés de la même maniere ? Je n'en crois rien, ils riſqueraient trop de ne faire qu'un ſaut de la boutique du Libraire chez l'Epicier.

Cette

Cette petite charlatanerie employée par un homme qui aurait ſa réputation à cœur ſerait une très-coupable ſupercherie digne du plus grand mépris, & qui aurait été bientôt publiée par l'un ou l'autre des faux bienfaiteurs dont ce ſiecle abonde.

Quoi ! Rouſſeau aurait cherché à s'attirer par cette ruſe, quelques écus pour refuſer hautement des poignées de louis d'or ! Il n'aurait étalé ſon extrême pauvreté que pour s'oppoſer avec plus d'effronterie & d'orgueil aux bienfaits d'un grand Monarque ! Son égarement ne va pas encore juſques-là. Je croirais plutôt que J. J. Rouſſeau a contracté une façon de penſer, ſur les bienfaits qui émanent de l'oſtentation, qui ne peut convenir qu'à lui ſeul, & qui, ſelon moi, ne s'accorde du tout point ni avec la raiſon ni avec les ſentimens de la nature. J'oſerais même dire qu'une ſemblable conduite, de la part d'un homme ſenſé ſerait une inſulte aux dé-

crets de la Providence, & que s'oppoſer aux dons qu'elle veut nous faire par les mains d'un homme pieux eſt en quelque ſorte nous déclarer indigne de ſes ſoins & de ſes bénédictions. Recevons toujours, & apprenons à faire un bon uſage de ce qu'elle nous donne, d'abord pour nous-mêmes & enſuite pour les objets de pitié qui ne s'offrent que trop fréquemment à nos yeux.

Peut-être que par une haine miſanthropique contre tous les hommes en général, M. Rouſſeau croit qu'il eſt indigne à un honnête homme d'accepter des ſecours de ceux que l'on n'aime pas véritablement. Eh ! pourquoi ne pas aimer ceux qui ſe diſtinguent par une vertu ſi rare & ſi louable ? Mais il n'eſt pas le ſeul de ce caractere ; j'en ai connu je ne dirai pas de ces hommes orgueilleux, mais de ces ſortes d'inſenſés qui préféraient les douleurs de la néceſſité aux ſecours généreux que leur offraient des hommes opulens, ou qu'ils ſoupçonnaient ou trop or-

gueilleux, ou même trop remplis d'oſtentation.

Je crois même entrevoir dans les procédés de J. J. Rouſſeau que rien ne coûterait plus à cet Auteur ſi célebre que d'être obligé de montrer de la reconnaiſſance pour des ſervices qui ne partiraient pas d'une ame véritablement loyale, ou d'une généroſité qui ne ſerait pas accomplie.

Un eſprit inquiet, & aigri par de violens chagrins, peut aiſément adopter des préjugés de cette eſpece; on ne ſaurait l'applaudir, parce qu'il en eſt plus malheureux. Pour devenir ami véritable il faut être droit, né ſenſible & libéral, il faut que l'eſprit ſoit orné & que l'ame ne ſoit point malade; ſans ces qualités eſſentielles à cimenter l'amitié, il n'eſt pas poſſible d'avoir un cœur vraiment reconnaiſſant.

C'eſt peut-être parce que la plûpart des bienfaiteurs ne connaiſſent pas aſſez les devoirs qui précedent les actes de bienfaiſance & d'humanité, qu'il y a preſqu'autant d'ingrats

Il y a des cœurs nobles & ſolidement vertueux formés par la probité & par la ſenſibilité, qui trouvent de la grandeur d'ame à témoigner leur reconnaiſſance ; il en eſt de même qui, pouſſés par les mêmes vertus, trouvent un plaiſir inexprimable à rendre des ſervices prompts & efficaces ; qui ne cherchent leurs récompenſes que dans la joie ſecrete qui ſe gliſſe au fond de leur ame, à meſure qu'ils partagent le pouvoir de la Providence, en faiſant du bien aux hommes. Ceux-ci ſûrs de ne jamais faire des ingrats, ſont ordinairement ceux à qui une pure & vraie reconnaiſſance vient rendre l'hommage le plus ſincere.

M. Rouſſeau, à ce que je penſe, n'a refuſé les ſervices que l'orgueil, l'amour-propre & l'opulence lui preſentaient, que parce qu'il appréhendait d'être humilié par la hauteur, le dédain & les froideurs qui ordinairement les précedent ou les accompagnent. Il ſentoit peut-être plus vivement qu'un autre l'impoſ-

ſibilité qu'il y avoit d'être véritablement reconnaiſſant, quand on acceptait des graces à ce prix-là.

Lorſque la ſageſſe & la raiſon agiſſent de concert pour régler les penchans des hommes, le cœur devient le ſiege de la gratitude, l'ame ne reſpire que tendreſſe & ſenſibilité, & l'eſprit ne ſert plus alors qu'à mettre le ſentiment en œuvre & porte la délicateſſe juſqu'à épargner à l'infortuné le ſoin de ſe mettre en frais de reconnaiſſance. Quand celle-ci eſt ſincere, elle n'attend pas qu'on la recherche : elle ſe fait gloire à paraître ; ſon émotion eſt viſible, elle n'évite pas, mais elle court au-devant du bienfaiteur. Eh ! pourquoi s'abſtient-elle ordinairement de faire ce trajet ? c'eſt parce que l'opulence orgueilleuſe la voudrait toujours voir à ſes pieds. On peut inférer delà, que la plûpart de ceux que l'on oblige ne ſont ingrats, qu'à cauſe qu'ils n'enviſagent la reconnaiſſance que comme une ſervitude qui fait expirer de

honte & de regrets l'amour-propre, l'orgueil & la fauſſe délicateſſe.

Il n'y a preſque point d'homme qui ne voulut être en état de ſe paſſer des ſervices d'autrui, & il n'y en a point qui d'une maniere ou d'une autre, ne ſoit réduit à la néceſſité d'y recourir.

Si tous les hommes penſaient de tems en tems à la fragilité de la nature humaine, à leur exiſtence expoſée à tant de maux différens & à leur fin prochaine, ils connaîtraient mieux les diſproportions de fortune qui les déſuniſſent. L'opulence ſerait moins ſuperbe & l'indigence moins rampante. Le riche feroit un uſage tout différent de ſes tréſors; le pauvre Ouvrier qui s'en reſſentirait davantage, tirerait une meilleure partie de ſes forces & de ſes travaux.

Le riche, quand il fait agir le pauvre, ne fixe que l'ouvrage qu'il lui commande, ſans ſe donner la peine de pénétrer dans le fond de ſon ame ou de ſes penſées; loin de

le plaindre ou de le consoler de son état d'abjection, il le mépriſe, & l'avilit ſouvent outre meſure : à peine lui prête-t-il la faculté de penſer, tandis que cet Ouvrier capable de raiſonnement & de réflexion, gémit à l'aſpect d'un Créſus indigne de ſa fortune ; il n'oſe le mépriſer ouvertement, mais il grave ſes vices dans le fond de ſon cœur, ce n'eſt plus pour l'homme opulent qu'il montre de la déférence, ce n'eſt que pour les richeſſes que celui-ci poſſede. Son humilité en devient ſeulement le *tire-bourre*.

Moins de fierté ou d'impétuoſité du côté de l'homme heureux adoucirait beaucoup les maux & les peines de l'infortuné : le premier ſerait mieux ſervi & plus aimé, & le ſecond plus actif & plus attaché à ſon devoir. L'avare ſeul ſerait l'ennemi de la ſociété : on le mépriſerait, ou le fuirait pour n'offrir des vœux & de la conſidération qu'à l'homme juſte, intégre & libéral : alors l'ingratitude ſerait moins connue, parce

que le bienfaiteur ſerait plus ſenſible & plus humain, & qu'en faiſant du bien à quelqu'un il s'imaginerait ne payer qu'une dette contractée entre lui & l'obligé par les caprices de la fortune.

Je penſe que ce n'eſt qu'à la ſuite de ſemblables réflexions & des ſentimens qu'elles font naître dans le cœur d'un honnête homme, que le plus diſtingué de mes bienfaiteurs, m'écrivit ce que je vais rendre autant que ma mémoire peut le faire pour ſuppléer à ſa lettre originale que je n'ai pas auprès de moi.

» Ceſſez de peindre, je vous prie, » vos ſentimens de reconnaiſſance. » Je les crois fort beaux & je les » croirais encore plus magnifiques » ſi vous ne m'en euſſiez pas parlé; » je n'ai fait en vous obligeant que » ce que tout homme aiſé doit exé» cuter de gayeté de cœur à l'en» droit d'un homme de mérite que » la fortune ne favoriſe pas. Le » plaiſir que j'ai trouvé à adoucir » vos inquiétudes m'a tenu lieu de

» toutes les marques de gratitude
» que vous pourriez m'en donner.
» Je juge de vos bonnes qualités,
» par vos mœurs & votre conduite,
» & j'infere delà, que vous n'agiſ-
» ſez que par de bons principes. Plus
» un homme eſt éclairé, plus je
» penſe qu'il ſait faire un bon uſage
» de ſes lumieres. En prévenant vos
» intentions, je me ſuis mis à votre
» place, je vous ai tranſporté à la
» mienne. Je vous ai fait penſer
» comme je penſe, & j'ai agi comme
» je me perſuade encore que vous
» l'auriez fait, ſi vous euſſiez pû
» diſpoſer en ma faveur du billet de
» banque dont vous m'avez annoncé
» la réception.

» Je vous avertis que pour mieux
» oublier le titre que vous me donnez
» de bienfaiteur, j'ai brûlé l'article
» de votre Lettre qui me le prodi-
» guait à trop de repriſes.

» Ceſſez pour toujours de le pro-
» noncer dans vos Lettres. Ce ſe-
» rait me défendre d'y répondre. Je
» compte bien que vous vous en

» ſervirez encore moins de vive
» voix, autrement je m'imaginerais
» que vous le feriez à deſſein de
» me faire rougir. Un ſervice rendu
» en mérite un autre. Celui que je
» vous demande, & dont vous ne
» pouvez vous diſpenſer, c'eſt de
» me conſidérer comme votre bon
» ami, & rien de plus. Soyons libres
» avec décence, familiers ſans affec-
» tation, polis ſans contrainte, &
» jouiſſons ſans nous oublier des
» privileges de l'égalité. E. E.

Après une pareille déclaration, je demande s'il ſerait poſſible à l'homme le moins vertueux de devenir ingrat? Je n'en crois rien.

Le plus libre de tous les devoirs, quoique très-légitimes, c'eſt celui de la reconnaiſſance: donnez-lui des chaînes, quelques douces que vous vouliez les forger, l'ingratitude s'avance & ne cherche qu'à les rompre.

Que l'Editeur de l'ouvrage que je réfute faſſe ſes efforts pour montrer aux yeux du public J. J. Rouſſeau comme le plus ingrat &

le plus méchant de tous les hommes. S'imagine-t-il d'en être cru sur sa parole ? Ses argumens tous brillans qu'ils paraissent ne persuaderont jamais que des esprits bornés & incapables de discernement, & toutes les couleurs qu'il emploie pour peindre M. Hume comme le plus généreux Mecène de son siecle, ne serviront de même qu'à faire paraître sa partialité, & non pas les sentimens d'un homme juste & raisonnable.

Mais ce ne sont plus les éditeurs, c'est M. Hume lui-même qui va parler, c'est lui qui va caractériser son adverse partie. *Je croyais*, dit-il, *qu'un noble orgueil, quoique porté à l'excès, méritait de l'indulgence dans un homme de génie, qui soutenu par le sentiment de sa propre supériorité, ou par l'amour de l'indépendance, bravait les outrages de la fortune & l'insolence des hommes.*

Est-ce le langage d'un homme qui n'a étudié, comme le disent les éditeurs, *que pour éclairer le genre humain* ?

Je ne ſais ſi ma mémoire me trompe, mais j'ai toujours oui dire, que l'orgueil était un vice déteſtable & déteſté par tous les Philoſophes qui ont contribué à éclairer l'humanité. Que rien n'était plus nuiſible au bonheur de la ſociété qu'un orgueilleux inſolent: & quand il plaît à M. Hume de l'ennoblir, il me paraît qu'il s'éloigne beaucoup du devoir attaché à l'état qu'il a embraſſé, lui qui, ſans doute, aurait dit dans une autre occaſion que l'orgueil conduiſait à la tyrannie, qu'il étouffait les ſentimens de cordialité & de bienfaiſance, qu'il faiſait ſans ceſſe la guerre aux amis de la vertu, & foulait à ſes pieds l'innocence & la candeur.

Si l'épithete de noble, pouvait convenir à ce vice affreux, ſur-tout quand il eſt pouſſé à l'excès, je dirais qu'un noble orgueil porté au ſuprême degré avait ſi fort aveuglé M. Hume, qu'il ne s'appercevait pas du ridicule qu'il s'attirait dans le monde, en prenant lui-même la

trompette pour publier en gros & en détail tout ce qu'il avait fait en obligeant le Philoſophe Génevois.

Il accorde & ne peut refuſer du génie à J. J. Rouſſeau. Eſt-ce qu'on a jamais vu un homme de génie pouſſer l'orgueil à l'excès? Un Pédant pétri des préjugés qui régnent ſur les bancs de l'école ſe gonfle quelquefois d'orgueil, & s'attire par-là l'indignation de tous ceux qui le connaiſſent. Mais a-t-on vu quelque homme d'un vrai mérite donner tête baiſſée dans ce vice abominable? Non, ſans doute, Newton, Wolff, Fénelon, Fontenelle, Maſei, le Franc de Pompignan & nombre d'autres que je pourrais nommer, étaient par leur candeur & leur affabilité les antipodes de l'orgueil. A-t-on jamais oui dire *que l'orgueil porté à l'excès méritait de l'indulgence dans un homme de génie*? Qui peut lui accorder cette indulgence? ſinon, un eſprit ſuperbe & hautain. Eh! comment la lui accorde-t-il? comme un tribut qu'il ne lui paie, que pour le recevoir à ſon tour.

Pour bien définir un objet, ou pour peindre les vices du cœur & les faibleſſes de l'eſprit humain, il faut être maître de la parole & connaître la valeur des termes.

Que M. Hume me permette encore de lui demander ce que c'eſt qu'*un orgueil exceſſif ſoutenu par le ſentiment de ſa propre ſupériorité autant que par l'amour de l'indépendance qui brave les outrages de la fortune & l'inſolence des hommes ?* Quant à moi, je ne trouve dans cette phraſe qu'un paradoxe indéfiniſſable. Tout ce que je puis dire, c'eſt qu'un orgueil de cette eſpece, n'eſt qu'une folie outrée, qui ne mérite d'autre indulgence que celle que l'on devrait employer pour la faire loger aux petites maiſons. Un homme qui croit être né pour lui ſeul, qui penſe n'avoir beſoin de perſonne & que perſonne ne doit avoir beſoin de lui : qui croit, en refuſant les ſervices néceſſaires au beſoin de la vie, braver les outrages du ſort & l'inſolence des hommes,

mes, n'eſt qu'un inſolent lui-même, qui devrait être conduit, non pas en Angleterre par un Auteur accrédité, mais dans quelqu'Iſle déſerte par un Antropophage, & placé au milieu d'un bois épais qui lui déroberait pour toujours la lumiere du ſoleil. Car s'il fixait, attentivement cet aſtre bienfaiſant, il apprendrait, à force de réfléchir, que ſans le ſecours de ſes rayons, la terre ne produirait que des rochers & des glaces perpétuelles, & que puiſqu'il éclaire les hommes, qu'il les réchauffe & qu'il concourt à leur exiſtence, il ſemble en même-tems les exhorter à ſe reconnaître, à ſe rapprocher & à ſe ſecourir réciproquement.

Or quand M. Hume eſt convaincu qu'un homme eſt tel que lui-même dépeint J. J. Rouſſeau, y a-t-il plus de folie que de raiſon, à vouloir l'introduire d'abord dans la bonne ſociété? y a-t-il beaucoup de prudence à faire des démarches réitérées pour lui obtenir une penſion? y a-

t-il de la sageſſe à expoſer un grand Monarque à un refus, ſur-tout de la part d'un inſenſé, qui croit faire dépendre ſa gloire & ſon honneur du plaiſir de mourir de faim & de braver les Rois.

Puiſque l'Auteur Anglois voulait avoir de l'indulgence pour cet illuſtre Génevois expatrié, il pouvait, en étudiant de prime abord le fond de ſon caractere, le ſervir à ſa guiſe, & ne pas le détourner, malgré lui, du chemin de Betlham. *

J'ai toujours cru depuis la publication du Diſcours de J. J. Rouſſeau qui remporta le prix de l'Académie de Dijon, que cet Auteur cherchait à ſe ſingulariſer, pour ne pas dire s'éterniſer par des traits tout-à-fait oppoſés au bon ſens & à la raiſon.

On ne peut lui refuſer beaucoup de connaiſſances & de capacité, dont il a fait le partage, tantôt pour enfanter bien de bonnes choſes, &

* Maiſon des foux à Londres.

tantôt pour en créer de fort abſurdes. Les premieres pouvaient lui mériter non-ſeulement l'indulgence, mais encore une protection toute particuliere de la part de ſes confreres en littérature aiſés ou opulens. Les ſecondes devaient charitablement s'oublier ; ou ſi l'on voulait s'en reſſouvenir, ce ne devait être que pour ne laiſſer voir en lui que l'homme animé par deux ames différentes, dont l'une le guidait vers le beau, le ſublime & le merveilleux, en attendant que l'autre vînt étaler les égaremens & les caprices dont il était farci. Enfin on devait avoir pour lui quelqu'indulgence en conſidération qu'il n'y a point d'homme qui ſoit né exempt de faibleſſes ou d'imperfections. Mais le tympaniſer, l'avilir, le tourner en ridicule n'était pas le plus ſûr moyen pour le refondre & lui faire changer de conduite ; c'était l'aigrir & l'irriter, juſqu'au point, comme il le dit lui-même, de lui faire faire bien des ſottiſes.

Rouſſeau ne vivant que de choux & de carottes n'aurait ſûrement pas ruiné les bienfaiteurs qu'il aurait voulu choiſir. En ſuppoſant que ſa pauvreté eût été auſſi réelle que ſa lettre à M. Clairaut le témoigne, la néceſſité l'aurait obligé d'implorer leur ſecours. On ſe laſſe aiſément de ſouffrir, & l'on s'ennuye davantage de languir. Malgré les ſoupçons déplacés de M. Hume pour repreſenter Rouſſeau comme affectant une fauſſe pauvreté, je me perſuade qu'un homme qui eſt à ſon aiſe n'écrit pas, *vous exercerez à mon endroit une charité très-utile & dont je ſerai très-reconnaiſſant.* En ſollicitant un ſervice qui coûte des ſoins, & un tems qui eſt toujours précieux à celui qui le donne : il ne tâche point d'exciter la pitié par des lamentations : il prie tout uniment que par bonté d'ame & de cœur, on examine ſon ouvrage pour que ſa réputation d'homme de lettres n'en ſouffre pas. Mais quand il fait cette priere, en avouant que c'eſt

pour avoir du pain, c'eſt qu'effectivement il paraiſſait à la veille de manquer de pain.

Que M. Hume ne diſe plus que J. J. Rouſſeau faiſait métier & marchandiſe de ſa miſere; ce commerce ne fut jamais bien brillant, & je parierai qu'il n'y a pas fait fortune. D'où je conjecture que la même néceſſité qui l'avait forcé d'implorer les ſoins charitables de M. Clairaut, l'aurait tôt ou tard contraint d'avoir recours de la même maniere à ceux de M. Hume & de quelqu'autre.

Il ne faut que lire avec réflexion les Lettres de J. J. Rouſſeau à ſon nouveau patron, pour s'appercevoir qu'il ſe formaliſait trop ſérieuſement de ces petites minuties dont le véritable Philoſophe ne s'occupe jamais.

L'affaire de ma voiture, dit-il, *n'eſt pas arrangée*, * *parce que je ſais qu'on*

* Il voulait parler de l'arrangement qui avait été pris pour le faire voiturer à meilleur marché qu'il n'aurait pû le faire, & quand il dit *n'eſt pas arrangée*, c'eſt-à-dire, *qu'elle lui tient encore à cœur*.

m'en a imposé : c'est une petite faute qui ne peut être que l'ouvrage d'une vanité obligeante, quand elle ne revient pas à deux fois ; comme, si ç'eût été un grand péché lorsque même elle se ferait récidivée quatre fois par semaine? étoit-ce un si grand crime que de faire voyager un homme qui est à l'étroit à bon marché? Rousseau n'y était plus ; sa maladie empirait, ou pour mieux dire, elle prenait de nouvelles gradations. Mais la voici qui veut se manifester avec plus d'éclat. Il dit en écrivant à M. Hume. *Si vous y avez trempé, je vous conseille de vous défaire de ces petites ruses, qui ne peuvent avoir un bon principe quand elles se tournent en piéges contre la simplicité.* Ah! le pauvre innocent qu'il est à plaindre! Quoi! faire sa route dans un bon caroſſe, sans qu'il lui en coûte presque rien, & qu'il le conduit dans une riante solitude où lui-même avoue être au comble de ses vœux! Qu'entend-il donc par les piéges que l'on tend, ou que l'on peut tendre par ce pro-

cédé obligeant à ſa ſimplicité? Mais il veut qu'on le devine & je ne ſuis pas ſorcier.

Ce n'eſt pas dans cette Lettre ſeule que le bon J. J. Rouſſeau ſe plaît à produire des obſcurités, c'eſt dans plus d'un tiers de ſes ouvrages. On diſait qu'il était né avec un génie fait exprès pour compoſer des énigmes & n'en jamais donner l'explication. C'eſt autant que je puis m'y connaître, la charlatanerie du métier de certains Auteurs, qui enveloppent leurs penſées dans des phraſes tout-à-fait ſombres, pour engager apparemment leurs admirateurs à les appeller à leurs ſecours, non pas pour ſavoir ce qu'ils n'ont pas dit, mais ce qu'ils avoient envie de dire. Ces Meſſieurs prêtent à leur éloquent galimathias de ſéduiſantes lumieres, qui ne font qu'éblouir les eſprits bornés; mais qui font hauſſer les épaules aux perſonnes raiſonnables. Eſt-ce que Rouſſeau n'aurait pas mieux fait de dire tout franchement, en écrivant à ſon

ami. « C'eſt une façon d'agir qu'un » autre que moi trouverait trop re- » cherchée, mais qui ne peut être » que l'ouvrage d'un bon cœur qui » ſait obliger délicatement, & qui » ſerait une vertu tout-à-fait bien- » faiſante ſi vous ne m'en euſſiez » pas fait un myſtere ? » Comment ſe peut-il que de pareilles fautes, ſi tant eſt que ç'en ſoient, *ne peuvent avoir un bon principe*, ſur-tout quand il en réſulte une bonne œuvre & un ſervice eſſentiel pour celui qui en eſt l'objet ? Comment ces *ruſes*, ſi on pouvait nommer ainſi de ſi nobles précautions, peuvent-elles ſe tourner en pieges? En vérité je me perds dans ce chaos d'idées confuſes, qui ne preſente à mon imagination que des vapeurs dignes d'un cerveau extravagant.

Les ſoupçons énigmatiques de J. J. Rouſſeau, ſont pour moi le nœud Gordien : il faudrait être un ſecond Alexandre pour le dénouer. A combien d'interprétations différentes cet illuſtre Génevois, n'aſſervit-il pas

ſes

ſesargumens? Je crois que M. Hume auroit fait un grand plaiſir au public, s'il ſe fût donné la peine, je ne dis pas d'expliquer les penſées de ſon adverſaire, mais de dire ſeulement ce que lui-même pouvait comprendre en liſant tant de fades contradictions? Je parierais que Rouſſeau lui-même aurait eu bien de la peine à ſortir de ce labyrinthe.

Paſſons à la Lettre du 29 Mai 1766. Le Philoſophe Genevois avoue ingénument, que dans l'aſyle qu'on lui a procuré, il eſt très-bien & même au-delà de ſes ſouhaits. Deux choſes alterent ſa félicité; la premiere, c'eſt qu'on a pour lui trop d'attention; la ſeconde, c'eſt qu'il n'entend pas & ne peut ſe faire entendre des domeſtiques, parce qu'il ne ſait pas parler Anglais. A peine a-t-il fait cet aveu, qu'il en fait un autre qui contredit le précédent. C'eſt qu'il eſt charmé de ſon ignorance, parce qu'elle lui ſert pour flatter ſa miſanthropie & autoriſer ſes incivilités. Il va plus loin,

il a le front de s'en vanter pour éloigner le Paſteur de ſa Paroiſſe qu'il met au rang des fénéants.

Que peut-on penſer de ce mélange d'orgueil, d'amour-propre & de ruſticité ? Ne dirait-on pas que ce petit mortel voudrait être conſidéré comme un être ſupérieur en intelligence à tous ceux qui l'abordent ? Mais pour prouver ſon infériorité, il n'y a qu'à lire avec attention toute cette Epitre. Qu'offre-t-elle à l'entendement de l'eſprit humain, ſinon les bizarreries & les caprices d'hun homme qui, dans ſes ouvrages, paraît s'être efforcé à faire aimer les nœuds de la ſociété humaine, que lui ſeul veut avoir le privilege de fuir & de déteſter. Quelle contradiction d'eſprit ! quel égarement ! Ce n'eſt ni l'une ni l'autre; c'eſt une extravagance d'une eſpece toute nouvelle, & dont on ne ſaurait produire aucun exemple, à moins que d'aller le chercher aux petites maiſons.

M. Hume, retenu à Calais par

les vents contraires, demande à Rouſſeau, qui, peu de tems auparavant, voulait faire argent d'un Dictionnaire pour avoir du pain, s'il n'accepterait pas une penſion du Roi d'Angleterre ? Rouſſeau qui apparemment aurait ſouhaité de faire revivre Diogene, répond à l'hiſtorien Anglais, que cela n'était pas ſans difficulté, mais qu'il s'en rapporterait à l'avis de Milord Maréchal. Autre folie de même date. Le conſentement du Lord Ecoſſais arrive, & cependant le Philoſophe Genevois, au lieu de déférer aux ſages conſeils d'un Seigneur qu'il nommait ſon pere & ſon ami, fait encore naître de nouvelles difficultés ſous des prétextes ſi frivoles, qu'un idiot ou un hébêté rougirait s'il s'en était ſervi. Enfin on a la complaiſance de ſe prêter à ſes inconſtantes bizarreries. On lui propoſe que la penſion aura lieu aux conditions que lui-même voudra preſcrire : la plus importante eſt qu'il faut que le public ignore que

cet acte de bienséance émanait de la compatissante libéralité d'un grand Roi : comme si un homme de Lettres pouvait rougir du bien que lui ferait un Souverain ami des arts & des talens.

Voilà le ridicule du Philosophe Genevois, ou plutôt sa folie, prouvée par un refus que tout autre que Rousseau n'aurait jamais fait. Voyons comment M. Hume l'a interpreté en caractérisant son ancien ami bien plus par un esprit de vengeance que par discernement. Je crois bien, avec cet Anglais, que le Genevois avait l'esprit inquiet. Cela ne devait point l'étonner : il devait se figurer que son ami se croyait journellement menacé par un nombre d'ennemis différens. Il avait à redouter tous ceux qui, dans le contrat social, Emile, & les Lettres de la Montagne, se trouvaient offensés par des traits qui s'opposaient à leurs intérêts, ou par ceux dont il avait blessé les consciences. Enfin il pouvait aisément pressentir

que J. J. Rouſſeau, en horreur aux Magiſtrats de Geneve, tremblait à chaque pas & ſe figurait qu'on le pourſuivrait juſques dans les lieux les plus éloignés. Mais non, M. Hume, incapable de réfléchir ſur cette poſition auſſi critique qu'embarraſſante, s'érige en cenſeur deſpotique, & publie de ſa pure autorité, qu'il voyait clairement que ſon ami *était né pour le tumulte & les orages, & que le dégoût qui ſuit la jouiſſance paiſible de la ſolitude & de la tranquillité le rendrait bientôt à charge à lui-même & à tout ce qui l'environnerait.* Mais M. Hume ne voyait que les efforts de ſon reſſentiment, & ne ſuppoſait tant de défaut de ſon ami, que pour fournir des mots à une phraſe brillante. Toute la vie précédente de J. J. Rouſſeau, ni même ſa conduite, excepté celle qu'il eut peu de jours avant ſon départ de Môtiers-Travers, ne laiſſe du tout point ſoupçonner qu'il était né pour les orages. Ce tableau convenait mieux à un

Volt. à un la Beaumelle & à quelqu'autres caracteres de cette trempe. M. Hume ne voulait pas peindre, il barbouillait ſeulement ſa colere pour s'amuſer.

Me voici arrivé à la ſcene ſcandaleuſe de cette piece; c'eſt le chef-d'œuvre d'eſprit de M. Walpole; ſon amour-propre l'avait trouvé digne de la plume d'un grand Roi, & ſon inſuffiſance avait eu la témérité de le publier ſous le nom glorieux de l'immortel Frédéric. Cette ineptie remplie des plus fauſſes & des plus extravagantes idées, inonda bientôt tout l'Europe des ſottiſes de celui qui en était l'Auteur. Elle commence, *vous avez renoncé à Geneve votre patrie.* On ne fut pas long-tems à s'appercevoir que ſa Majeſté Pruſſienne ne pouvait pas l'avoir écrite, parce que ce Prince était mieux informé que M. Walpole, du vrai motif qui avait engagé J. J. Rouſſeau à renoncer à Geneve. Celui-ci l'avait fait à deſſein : il avait demandé qu'on le

dépouillât de ſon titre de Citoyen-bourgeois, afin qu'en inſtruiſant * ſes compatriotes de ce qu'ils devaient faire autant pour défendre que pour ſoutenir leurs privileges, on ne pût pas procéder contre lui comme étant chef de parti, ni envelopper ſous le même filet ſes parens & les amis qu'il pouvait encore avoir dans la République. C'était agir en ruſé politique & donner adoitement, comme on dit en Angleterre, un croc en jambe à la loi. C'en était effectivement un, à l'égard de l'Edit de Médiation qui fut publié à Geneve en 1738, où il eſt expreſſément ſpécifié, que le premier d'entre les Citoyens, qui fomenterait des troubles ou des diviſions, ſerait jugé comme perturbateur du repos public, & même puni de mort, lui & ſes complices, ſelon que le cas l'exigerait. Ce reproche n'influe point ignominieuſement ſur la réputation de celui à

* Dans ſes Lettres écrites de la Montagne.

qui il s'adreſſe, il rejaillit honteuſement ſur le prétendu bel eſprit qui préfére à s'occuper de mauvais propos, plutôt que de s'inſtruire de choſes utiles & intéreſſantes. Ordinairement une ſottiſe en accompagne une autre ; M. Walpole ne voulait pas démentir ce proverbe, il joint au reproche la calomnie. *Vous vous êtes*, dit-il, en s'adreſſant à Rouſſeau, *fait chaſſer de la Suiſſe, pays tant vanté dans vos écrits.* Oui ce même pays mérite de l'être, mais il eſt faux que J. J. Rouſſeau, en aie été chaſſé. Voici ce me ſemble tout ce qu'on auroit pu lui reprocher.

Pendant votre ſéjour à Môtier-Travers, vous vous êtes trop livré à de certains eſprits, & à des perſonnes qui, par leur état autant que pour leur repos, ne pouvaient pas raiſonnablement adopter vos ſyſtêmes erronnés ou ſcandaleux, ni vivre amicalement avec vous.

Après l'aventure du carreau de vître caſſé à l'une de vos fenêtres,

en ſuppoſant que ce n'a pas été l'ouvrage de votre chere gouvernante, vous pouviez paiſiblement vous retirer à *Couvet*, où tous vos combourgeois * vous auraient reçu à bras ouverts. Vous n'auriez eu qu'une demi-lieue de chemin, & vous étiez en ſûreté. Vous ne deviez point chercher de retraite dans le Canton de Berne; vous ſaviez ce que votre compatriote Micheli Ducret s'y était attiré. Vous deviez bien vous attendre que tôt ou tard on ſolliciterait votre éloignement, & qu'un Apôtre de la Démocratie ne pouvait eſpérer un aſyle aſſuré dans un état Ariſtocratique. Mais vous aviez des vues impénétrables, & ceux qui ne ſavoient pas où butaient vos projets, pouvaient à plus forte raiſon que vos meilleurs amis, vous accuſer d'imprudence & de légéreté.

---

* La communauté de Couvet, pour honorer les talens de J. J. Rouſſeau, lui ont accordé le droit de Bourgeoiſie.

Ce qui vous arriva dans l'isle de St. Pierre, * ne peut ni ne doit pas vous être reproché. On en use de même dans presque tous les états de l'Europe envers ceux dont on a lieu d'appréhender l'esprit inquiet & remuant. Mais oser insulter quelqu'un & l'invectiver par une calomnie outrageante, c'est déroger de propos délibéré aux sentimens de l'honnête homme & mériter la haine & l'indignation de tous les honnêtes gens.

Apprenez de moi, M. Walpole, qu'il n'y a rien de plus lâche que d'opprimer les malheureux : c'est combattre, le poignard à la main, un homme qui aurait les pieds & les mains liés, non pas pour lui arracher la vie, mais pour le mutiler dans toutes les parties de son corps

* Quand J. J. Rousseau fut obligé de sortir de cette isle, où il n'y a qu'une seule maison, il sentit d'où le coup partait ; alors il s'écria, en parlant du Magistrat de Geneve, ils veulent la guerre, eh bien ! ils l'auront.

ſans qu'il puiſſe ſe défendre. Un pareil triomphe couvre toujours de honte & d'opprobre le vainqueur, on le déteſte; il mérite de l'être.

Tout le reſte de cette Lettre ſuppoſée, & qui a paſſé pour un chef-d'œuvre d'éloquence, n'eſt dans le fonds qu'un tiſſu de brillantes impertinences, qui attaquent moins J. J. Rouſſeau que l'eſprit éclairé du Prince à qui M. le Bourgeois de Weſtminſter à oſé attribuer un ſtyle, & des penſées fort au-deſſous de la plume d'un Souverain.

On pouvoit bien s'imaginer que le Genevois outragé dans cette Lettre, en la voyant paraître dans un papier public, demanderait ſatisfaction la plume à la main. Cependant en faiſant cette démarche il aurait dû ſagement ne pas étendre ſes ſoupçons, ni s'imaginer avec trop de vivacité que M. Hume avait trempé dans cette mépriſable plaiſanterie. Quoique celà pouvait être, des ſoupçons ne ſuffiſaient pas pour l'en accuſer; il fallait voir venir, diſſi-

muler encore quelque tems ; mais point du tout, le masque tombe & le Philosophe s'évanouit ; il ne se contente pas de soupçonner, il porte ses doutes jusques dans le sein de la crédulité, ce qui prouve toujours bien plus de faiblesse que de discernement & de prudence. Pourquoi s'agiter, s'échauffer & s'altérer à crédit en fixant de vapeurs, ou prenant des nuées pour des montagnes inaccessibles ?

Je crois que M. Hume aurait pû se dispenser de faire éclater tant de surprise & de se plaindre avec autant d'amertume qu'il le fait, des expressions de la Lettre de J. J. Rousseau à l'Auteur du saint James Chronicle. Il n'y était pas nommé : pourquoi ! puisqu'il soutient qu'il ignorait la plaisanterie de M. Walpole, pourquoi, dit-il, que c'est lui que J. J. *soupçonne & qu'il insulte tout à la fois*, & qu'enfin *du meilleur de ses amis, il le convertit subitement en un ennemi perfide & méchant.* Mais quoi ! l'Auteur Anglais ose-t-il finir

cette phraſe en ajoutant ; *& par-là, tous mes ſervices paſſés & préſens ſont d'un ſeul trait adroitement effacés.* Non, ils ne l'étoient pas encore, ſi M. Hume eût été auſſi innocent dans cette affaire qu'il le proteſte, deux mots de Lettre ſuffiſaient pour lui rendre toute l'amitié de J. J. Rouſſeau, qui lui-même aurait rougi d'avoir eu la faibleſſe de ſe battre pendant ſi long-tems avec une épée qui était chez le Fourbiſſeur.

Quand je dis que le Philoſophe Genevois auroit rougi, c'eſt-à-dire, qu'il aurait été fâché d'avoir ſoupçonné trop légérement ſon ami, c'eſt toujours en ſuppoſant qu'il étoit de ſens raſſis ; & je conviens que s'il n'eût pas eu l'eſprit troublé, jamais ſemblable querelle n'aurait ſcandaliſé le public. Mais J. J. étoit malade, & David ne ſe portoit pas trop bien. Le premier ſoupçonnait avec trop peu d'apparence, & le ſecond accuſait trop inconſidérement ſon ami d'ingratitude & de méchanceté.

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offenſe.

Si tous les hommes avaient aſſez de juſteſſe dans l'eſprit & d'équité dans le cœur, ils ſeraient bientôt convaincus que le reproche d'un ſervice rendu révolte toujours l'obligé & métamorphoſe ſa reconnaiſſance en ingratitude perpétuelle. Si M. Hume n'eût obligé J. J. Rouſſeau que pour le plaiſir ſeul d'avoir la ſatisfaction de lui faire du bien, le public le ſavait, l'obligé même le lui avait appris, l'Anglais n'aurait jamais eu la faibleſſe de le lui reprocher, & ſon oſtentation eût été ignorée dans le monde : c'eſt lui-même qui l'a affichée par des reproches qui ne conviennent qu'à des ames viles & à des hommes abjets. Eh ! qui aurait jamais oſé ſoupçonner qu'un écrivain eſtimé eût pu s'oublier juſqu'au point de faire parade de ſes ſervices & de ſes bienfaits ? excepté cependant que Meſſieurs les Auteurs Anglais aient acquis ce privilége par une chartre

ignorée par les Philoſophes des autres Nations policées.

Si l'on conſidérait l'action d'obliger comme une vertu attachée aux devoirs de l'humanité & qui prend ſon origine dans un ſentiment auſſi noble & même plus vertueux que la généroſité, l'ingratitude ſerait entiérement bannie de ce monde: M. Hume ne ſe fut jamais encenſé lui-même aux yeux des hommes, qui capables de réflexions, ſavent qu'il n'y a point de mérite à faire du bien à quelqu'un, quand après l'avoir fait, on eſt aſſez lâche pour s'en glorifier ouvertement. La paſſion, autrement dit la vengeance, l'emportait ſur les ſages réflexions qu'il aurait du faire avant que de plaider ſa cauſe en la face du Ciel & de la terre. C'eſt ce qu'il fait voir très-clairement quand il dit en parlant de ſon adverſaire, *s'il n'était pas ridicule d'employer le raiſonnement ſur un ſemblable ſujet & contre un tel homme, il lui demanderait pourquoi il lui ſuppoſe le deſſein de lui nuire ?*

Eſt-il poſſible que cet Anglais s'oublie juſqu'au point d'avouer, comme il le fait ici, la duplicité & l'inconſtance de ſes ſentimens. A-t-il eſtimé ou non celui qu'il affecte dans cet inſtant de mépriſer juſqu'à l'injure ? A-t-il oublié que lui-même avait dit *que la célébrité de ſon génie, de ſes talens, ſur-tout de ſes malheurs, l'avaient engagé de s'intéreſſer pour lui ?* Eſt-il ridicule d'employer le raiſonnement quand il s'agit de ſe juſtifier d'un ſoupçon ? l'eſt-il davantage de s'en ſervir vis-à-vis d'un homme célebre par ſon génie & ſes talens ? Contre qui donc faudrait-il employer le raiſonnement ? ſeroit-ce contre un ſot, un ignorant incapable d'en ſentir la force & la vérité ?

Si tout le public juge comme moi, il ne trouve, dans la phraſe de ce célebre écrivain Anglais, que la quinteſſence du mauvais raiſonnement. Il ne peut y rencontrer qu'une façon de penſer & d'écrire tout-à-fait oppoſée à la philoſophie morale,

morale, & entiérement dépourvue de délicateſſe & de grandeur d'ame. Que penſer des talens ſupérieurs de M. Hume, quand il dit que *ce n'eſt pas l'uſage que les ſervices que nous avons rendus, faſſent en nous de la mauvaiſe volonté.* Qui vous a dit, M. Hume, que ce n'eſt pas l'uſage ? & moi je vous ſoutiens que la plûpart de ceux qui, dans ce ſiecle, obligent ou rendent des ſervices, ne l'ont pas plutôt fait, que d'une maniere ou d'une autre ils cherchent à en retirer l'intérêt.

Les uns exigent des déférences ou des aſſiduités ; & il en eſt qui pouſſent la mauvaiſe volonté juſques à exiger des ſacrifices qui coûtent beaucoup à la délicateſſe & à l'amour-propre de ceux qui ont reçu leurs bienfaits : enfin il en eſt peu qui en répandent ſans avoir un but ou un point de vue, qui n'eſt pas toujours la perſpective de la vertu.

The ſtudy of man is mankind.
L'étude de l'homme, c'eſt l'homme.

The proper study of mankind is man
Pope

Eſt-il un écrivain qui puiſſe mériter quelque applaudiſſement s'il n'a pas fait un cours de cette étude avec toute l'attention & les réflexions néceſſaires. On ne voit le plus ſouvent parmi nous qui ne ſommes pas les ſauvages de l'Amériques, que de l'orgueil, de l'oſtentation & ſur-tout des caprices, qui nous font tourner du ſud au nord, & tomber rapidement du blanc au noir. Quand M. Hume dit ce n'eſt pas l'uſage que les ſervices que nous avons rendus faſſent naître en nous de la mauvaiſe volonté, l'on reconnaît qu'il ſe livre avec plus de promptitude à ſes idées qu'à ſes réflexions. Il aurait mieux dit, en tournant la phraſe, que beaucoup de gens, après avoir rendu quelques legers ſervices, en rendent enſuite de fort mauvais à ceux qu'ils avaient obligés ou par humeur, ou par caprice, ou par orgueil. C'eſt aſſez l'uſage en Angleterre de ne faire du bien & de ne rendre ſervice que par oſtentation,

& pour jouir du plaiſir ſtérile d'en être applaudi, & par qui ? par ceux qui ne ſe connaiſſent pas en vertus ſolides.

Quand on examine de près les actions des hommes, & que l'on réfléchit ſur le ton vers lequel la ſociété eſt montée ſeulement depuis vingt ans, on s'apperçoit bientôt que toutes les démarches qu'on leur voit faire ne tendent qu'à ſe jouer, ſe tromper & ſe tympaniſer les uns des autres ; mais particuliérement de ceux que la fortune a privé de ſes faveurs ou de ceux à qui elle a tourné le dos. Ah ! ſi l'on penſait que du bien être à l'infortune, il n'y a qu'un pas à broncher, on traiterait avec beaucoup plus d'indulgence les infortunés. Je ne dis pas que ce ſoit toujours l'ouvrage d'un mauvais cœur. Non, il eſt de très-bons caractéres qui ſe laiſſent entraîner par le torrent des mauvais exemples : d'autres ne font en cela que ce que l'on leur a fait, ou que ce qu'ils voient faire à gens

en place ou accrédités. Je vais étendre ce tableau. Un homme de mérite, mais dépourvu des moyens ou du bien être convenables à la pureté de ſes mœurs, ſe montre, il étale à la fois une bonne conduite & une honnête induſtrie, ſes talens lui méritent quelques égards, enfin quelqu'un ſe pique de l'obliger, on lui fait ou on lui procure du bien; voilà le chef-d'œuvre du ſentiment qui honore l'humanité & ſert en même-tems la patrie. Cette action eſt noble & généreuſe, elle nous approche beaucoup de la Divinité; le Diable en eſt jaloux, que fait-il? il nous fait, par orgueil, découvrir quelques faibleſſes ou des défauts dans celui qui était l'objet de nos bonnes œuvres: nous oublions que nous n'en ſommes pas exempts. Nous n'appercevons pas la poutre qui eſt dans notre œil, nous ne voyons que le fétu qui eſt dans la prunelle de notre prochain malheureux. Nous nous élevons au-deſſus de lui par le dédain, par

l'indifférence ou par une fauſſe pitié. Nous nous érigeons pédanteſquement en cenſeur de ſa conduite & de ſes mœurs, & ſouvent ſans être bien informés de la conſtitution de ſon tempérament, nous baptiſons les ravages d'une fievre lente, ou d'une inſomnie de pareſſe & de négligence. Bientôt nous le moraliſons: nous voulons le prêcher ſur tout ce qui ne répond pas à ce que l'on voudrait exiger de lui. Nous attaquons ſa délicateſſe par l'endroit ſenſible: il en eſt humilié, il penſe, il démêle le fond d'orgueil qui nous fait parler; & cependant il ſe tait par timidité, & n'oſe repliquer ni ſe défendre. Pourquoi? parce qu'il craint de perdre la ſuite des bons offices qu'il eſpere encore de notre part, & auxquels nous l'avons comme enchaîné par des promeſſes réitérées. Pourquoi les lui avons-nous faites? parce que de prime abord nous n'appercevions en lui que l'homme de mérite, & que ſes faibleſſes & ſes

défauts nous étaient encore cachés; cependant ces mêmes défauts n'étaient pas des vices, & n'émanaient que de ſes infirmités corporelles, ou bien de la faibleſſe de ſon tempérament. Mais on ne veut pas ſe donner la peine de creuſer ſi avant; ſes prétendues imperfections ralentiſſent notre zele, & par degré nous porte à l'éloigner, pour ne pas être obligé à lui tenir parole. Il ſent notre refroidiſſement: il feint de ne pas s'en appercevoir. Il ſe montre encore, mais ſi la raillerie piquante ſuccede à l'auſtere morale, alors ſe croyant mépriſé, il ſe dépite & ſe courrouce tout bas contre des procédés tout-à-fait indignes de l'honnête homme. S'il s'apperçoit que de premier objet qu'il était de nos ſentimens vertueux, il eſt devenu celui de nos jeux de mots ou de nos mépris, ſon eſtime pour nous s'évapore, & ſi, avec cela, nous faiſons chorus avec ceux qui ſe croyent en droit par leur fortune de ſe divertir à ſes dépens, d'hom-

me qu'il aurait été véritablement reconnaiſſant, il ne tient plus à notre égard que la conduite que le reſſentiment naturel inſpire. D'un cœur diſpoſé à la reconnaiſſance, nous en avons fait un ingrat.

Voilà nos uſages, & il paraît que M. Hume aurait cru dégénérer à ſa qualité d'honnête homme, ſelon le monde, s'il ne s'y était pas conformé. Il répondra, ſans doute à cela, que tout habitant de la ſociété doit faire ce que les autres font : ſe livrer au torrent & ne pas ſe ſingulariſer : que la miſanthropie n'eſt plus à la mode : qu'il faut obſerver un juſte milieu entre l'auſtérité d'une ſaine philoſophie & la corruption des mœurs : enfin qu'il faut être de miſe & ſe plier au goût général. Hélas ! ce Philoſophe Anglais dégénére furieuſement au titre que la complaiſance publique lui a prodigué.

Ecoutons M. Hume lui-même. C'eſt dans le Livre intitulé les Penſées de cet Hiſtorien qu'il ſaiſit l'oc-

caſion de ſe peindre & de ſe caractériſer. La Copie reſſemble ſi parfaitement à cet Auteur, que l'on ne peut s'y méprendre; les coups de pinceaux du Peintre témoignent que l'Artiſte avait eu le loiſir de bien étudier les traits de l'original.

O Philoſophe ! ta vertu eſt ſtérile & ta ſageſſe n'eſt que vanité. Tu cours après les ſtupides applaudiſſemens des hommes.

Tu ne cherches ni le ſolide témoignage de ta conſcience, ni l'approbation infiniment plus ſolide encore de cet Etre, qui d'un ſeul de ſes regards, pénetre tous les abymes de l'univers Pourrais-tu ne point ſentir combien ta probité eſt chimérique. Tu te glorifies des beaux noms de Citoyen, de fils, d'ami... Tu eſt toi-même ta propre idole, tu n'encenſes que tes perfections imaginaires, & tu ne cherches qu'à flatter ton orgueil en te faiſant un nombreux cortege d'admirateurs ignorans. * La

* Penſées de M. Hume.

La preuve d'un orgueil démesuré dans un petit particulier se trouve dans l'ostentation de faire du bien, & ensuite d'emboucher lui-même la trompette pour le publier.

Est-ce qu'un homme né sensible, humilié ou avili par gens qui lui ont procuré quelques secours passagers, peut conserver pour d'indignes bienfaiteurs cette reconnaissance parfaite qui s'était de prime abord logée dans son cœur à la réception des bienfaits ?

Sa reconnaissance en naissant était vraie, son ame en était pénétrée, son cœur en palpitait de joie, elle croissait à vue d'œil tant qu'il éprouvait que la pratique du sentiment de bienfaisance le mettait de niveau avec son bienfaiteur, mais dès qu'il éprouve que le bienfait reçu ne lui a donné qu'un supérieur, qui, par gradation, veut s'ériger en tyran de ses volontés & de ses actions, l'indignation, le remords & le repentir prennent la place de cette noble & sincère reconnaissance. L'un

crie à l'ingrat, l'autre à la perfidie. Le premier a tort, le ſecond a raiſon : mais eſt-il appuyé ? Non, tout au contraire, on ſe range du côté de l'opulent. On encenſe toujours le veau d'or. La guerre ſe déclare, les parties s'échauffent, & le combat ne finit que par quelque ſcene ſcandaleuſe.

Il eſt plus d'un exemple de ce que je viens d'alléguer. Je ne rapporterai que celui-ci.

Dans une ville dépendante de la Grande Bretagne, arrive un homme qui n'était pas ſans talens, il joignait à une conduite réglée l'amour des Belles-Lettres, & pouvait tenir ſon coin dans la bonne ſociété. Le fruit qu'il avait tiré de ſes voyages le faiſait diſtinguer de la foule des voyageurs qui cherchent fortune ; enfin on ſe plaiſait à l'entendre, & on aimait ſa converſation. Sa conduite & ſes manieres le firent bientôt rechercher. Mais particuliérement du ſieur Ried, qui, réuniſſant un commerce fort étendu à un em-

ploi très-honorable, pouvait ſplendidement jouir de tous les agrémens que l'on reçoit d'une brillante proſpérité. De plus c'était un vieux garçon qui n'avait à ſonger qu'à des héritiers collatéraux pour leſquels ordinairement on ſe gêne moins que pour ſes propres enfans.

Ried était conſidéré par ſes compatriotes comme un homme aimable & ſociable. Les Maures, avec qui il avait ſouvent affaire, ſoit pour les intérêts de la Grande-Bretagne, ou ſoit pour les ſiens propres, ne l'enviſageaient pas de même; Ried s'était imaginé qu'en leur montrant de l'orgueil & de la fierté, il en obtiendrait ce qu'il ſe propoſait d'en recevoir. Ce ſyſtême était mal conçu, puiſque quelques années après lui-même en fut la victime. * Au reſte

* Ried ayant été chargé d'une négociation auprès du Roi de Maroc, s'énonça avec tant de hauteur d'orgueil & de fierté, joignant à cela des menaces outrageantes, que comme il y penſait le moins, pleuſieurs hommes armés entrerent dans ſon appartement & le maſſacrérent.

il avait des connaiſſances aſſez étendues, & s'appliquait autant par théorie que par pratique aux devoirs de ſon état. Son eſprit était orné par une lecture ſuivie des meilleurs Auteurs Anglais, Français & Eſpagnols, le tout accompagné d'une humeur enjouée & d'une vivacité qui lui attiraient l'admiration de tous ceux qui étaient en liaiſon amicale avec lui.

Dès la ſeconde viſite, il offrit à l'Etranger qui lui avait été recommandé, ſes bons offices en le priant de n'avoir plus d'autre table que la ſienne, excepté celle du Gouverneur, chez qui Ried & l'Etranger ſe trouvaient fréquemment invités. Il pouſſa même plus loin la généroſité, il le pria de diſpoſer de ſa bourſe & de ſon crédit. Rien de plus noble & de plus généreux que ce procédé.

Tout le premier mois ſe paſſa à la ſatisfaction réciproque de l'homme heureux, & de celui qui cherchait à le devenir. Tous deux par

une conformité apparente de ſentimens ſe croyaient au comble de leurs ſouhaits : le premier d'avoir le plaiſir d'obliger, & l'autre la conſolation de pouvoir reconnaître dignement un acte de bienveillance ſi rare & ſi diſtingué. L'un s'applaudiſſait d'avoir rencontré l'occaſion de donner l'eſſor à ſon penchant libéral, & l'autre employait les talens de ſon eſprit pour tâcher de plaire à un bienfaiteur qui paraiſſait à ſes yeux le Roi des hommes.

Il n'eſt pas toujours poſſible que deux eſprits, quelque reſſemblance qu'ils puiſſent avoir, ſe trouvent toujours de même ſentiment. Dans le commencement d'une liaiſon amicale, on apporte ſouvent plus de circonſpection qu'il n'en faudrait, & quand on s'imagine que la ſimpathie opere avec le plus de force, on ſe relâche beaucoup plus qu'on ne devrait le faire.

Un rien, une niaiſerie & même une queſtion abſolument indifférente agitée auprès d'un *bol de punch*

ou à la fin d'un grand repas, où le bourgogne & le champagne ont coulé avec trop de profusion, peut causer de fâcheuses révolutions sur deux cœurs qui, de sang-froid, ne se seraient jamais entrechoqués, & qui semblaient de prime abord n'avoir été créés que pour s'entr'estimer.

Souvent à la faveur de l'opulence, une homme de génie médiocre s'arroge bien des droits qui n'appartiennent qu'aux vrais sçavans.

Vers le milieu du second mois, Ried commençait à vouloir primer sur tout ce qui donnait matiere à la conversation, & développait des systêmes qui n'étaient pas toujours les plus raisonnables.

Un homme né sincere trouve toujours de la bassesse à déguiser ses pensées. L'Etranger était de ce caractere, il ne savait point l'art de dire oui, quand il fallait dire non, & Ried méritait souvent, par des entêtemens déplacés, qu'on ne fût pas de son avis. L'Etranger ne

croyait pas qu'il convenait à un homme vrai de payer les droits de l'hoſpitalité & de la bienveillance, par le déni formel d'une vérité évidente. L'Irlandais de ſon côté, ne croyait pas devoir le céder à un particulier qui dépendait en quelque ſorte de ſon opulence, d'ailleurs il ſe ſerait cru trop humilié, s'il avait été obligé, par la force d'une relation juſte & véritable, de ſe rétracter de ce qu'il avait aſſez inconſidérément ſoutenu, & cela plutôt par opiniâtreté & par orgueil, que par connaiſſance de cauſe. Delà les contrariétés & les légeres diſputes. De celles-ci, l'échauffement de la bile, les vivacités déplacées ; enfin les tons de voix impérieux qui font trop connaître à l'obligé, que le prétendu bienfaiteur voudrait mettre un impôt ſur ſes lumieres, & donner des entraves à ſes ſentimens. S'il refuſe ce tribut honteux, le bienfaiteur ſe refroidit, ſes geſtes, ſes regards & ſes dédains l'annoncent, & ſes propos ſont bientôt

connaître qu'il a diminué d'eſtime, & de bonne opinion envers celui pour lequel il avait fait paraître la plus forte conſidération.

Voilà en mignature le tableau de de la conduite du ſieur Ried à l'endrait de l'Etranger qu'il avait ſi noblement & ſi généreuſement accueilli.

A peine le troiſieme mois fut-il arrivé, que Ried ne témoignait plus avoir pour celui à qui il avait prodigué le beau titre d'ami que de l'indifférence, pour ne pas dire du mépris. Il ne l'écoutait plus comme un homme inſtruit par l'étude & par l'expérience. Ce n'était plus l'Oracle qui, dans les premieres journées de leur connaiſſance, paraiſſait captiver l'attention des auditeurs, & à qui même Ried prodiguait des louanges & de l'encens. Ce n'était plus un homme doué de pénétration & de diſcernement, c'était ſeulement un beau rêveur, un cauſeur impitoyable, qui ne produiſait dans la converſation, que

des choſes puiſées dans ſon cerveau, & cela, parce que Ried ne les avait pas trouvées dans ſa bibliotheque. Enfin l'inſtant ou l'Irlandais devait ou voulait étouffer dans le cœur de cet Etranger tous les ſentimens de reconnaiſſance, dont il était pénétré, arriva. On avait agité une queſtion intéreſſante, & à laquelle Ried n'avait pas répondu en homme tout-à-fait bien inſtruit du fait dont il s'agiſſait; l'Etranger mieux informé, voulut l'éclaircir en rapprochant les circonſtances & les démonſtrations néceſſaires à cet effet; mais Ried, pour ce moment-là, plus opiniâtre que ſçavant, s'efforça à contredire ce que l'autre venait d'avancer, & s'oublia même juſqu'au point de faire ſuccéder aux railleries piquantes, certaines expreſſions outrageantes, dont on ne ſe ſert jamais que pour étaler l'impérioſité, l'orgueil & le mépris.

Que devintes-vous! ô chere & tendre reconnaiſſance! vous qui juſqu'alors aviez navré de joie & de

plaiſir le cœur de l'obligé. Vous vous enfuîtes preſqu'auſſi rapidement que le cerf à la vue du chaſſeur. La vivacité de l'Etranger ſubitement métamorphoſée en une colere que l'honneur de concert avec l'amour-propre inſpire, l'emporta ſur les différences que vous exigez. Il fit ſentir à cet Irlandais trop opulent, qu'il ſavait diſtinguer le bienfaiteur d'avec le tyran impérieux, & prêt à commettre la plus blâmable incivilité, il fut enfin forcé en quittant pour toujours cette maiſon, de s'écrier que c'était faire payer trop cher des bienfaits, que d'en accorder à ce prix-là.

Tout occupé de la ſcene qui venait de ſe paſſer, il écrivit le même jour une Lettre à cet Irlandais où il lui faiſait un tableau général de tous les devoirs que la reconnaiſſance exige de l'honnête homme, qu'il s'était appliqué à les remplir. Mais il ajoutait que dès que l'honneur ſe voyait égratigné, fuſſe même par celui qui aurait fait

notre fortune, qu'alors tout ſentiment de reconnaiſſance faiſait place, non pas à la vengeance, mais à la plus froide indifférence.

La preuve que Ried n'avait pas été bienfaiteur par nobleſſe d'ame & par ſentimens épuré, c'eſt qu'il fit tout ce que M. Hume a fait à l'endroit de J. J. Rouſſeau. Autant il avait prôné les bonnes qualités de l'Etranger, autant il s'efforçait à l'avilir & à le décrier. Il lui prodiguait les titres d'ingrat & de méchant, & s'empreſſait à indiſpoſer contre lui tous ceux qui lui avaient témoigné quelque bienveillance. Pluſieurs d'entr'eux, ſéduits par la prévention, firent *chorus*, & ſans examiner qui des deux avait tort, l'Etranger fut condamné. On ne voulait pas même lui permettre de ſe juſtifier. Cependant le généreux Lieutenant Colonel C*** ne voulut pas être du nombre des faibles. Il écouta l'Etranger, eut la généroſité de plaider ſa cauſe & la défendit ouvertement à la honte de

l'Irlandais & de ſes adhérans. Il fit plus, il voulut remplacer Ried dans l'emploi de bienfaiteur, & s'en chargea avec tant de grandeur d'ame & de délicateſſe, que ce même Etranger peut encore proteſter que jamais homme vivant n'a pu graver dans ſon cœur autant de reconnoiſſance, de reſpect & de vénération. La hauteſſageſſe & la probité de ce valeureux Militaire ſont trop connues, pour qu'on puiſſe le ſoupçonner de s'être livré à un autre ſentiment qu'à celui qu'inſpire la juſtice & l'amour du prochain affligé.

Un homme libéral eſt un Dieu ſur la terre,
Un ami vertueux, un ſage défenſeur;
Quand l'Etranger en lui peut retrouver un pere,
Et qu'il a tous les traits d'un noble bienfaiteur.

Lorſqu'on épure par le creuſet de la réflexion les actions de la plûpart des hommes, on n'y remarque que le vernis de la probité & l'étiquette du ſentiment. Ceux qui, par des dehors trompeurs ont

l'adreſſe de ſe faire paſſer pour les plus eſtimables, n'ont ordinairement que le coloris de la vertu. Examinez-on de près les motifs qui les font agir, la réalité des ſentimens généreux ne s'y trouve plus. Orgueil, oſtentation, caprice & fauſſe compaſſion ſont la baſe preſque de tous les dons gratuits dont l'opulence ſe dépouille en faveur d'un homme infortuné. Ah! ſi les Créſus de nos jours penſaient quelquefois à leur fin derniere & remontaient de tems à autre juſqu'à la ſource d'où leur eſt venu tant de richeſſes, ils ſeraient bien moins durs envers les indigens: ils ſe condamneraient eux-mêmes à une reſtitution volontaire envers ceux que la fortune perſécute. Combien en eſt-il, MM. les riches, qui ne ſont indigens que par les injuſtices & les concuſſions de vos aïeux. Ils n'exiſtent plus, me direz-vous; cela eſt vrai, mais les malheureux qu'ils ont faits ont engendré des fils, qui ne ſont devenus des objets de pitié, que parce

que vos ancêtres avaient eu l'adreſſe de s'enrichir aux dépens des leurs. Mais cet Etranger qui vient des antipodes peut-il avoir de pareilles prétentions. Qu'en ſavez-vous ? peut-être ſon pere ne fit le trajet de l'Amérique, que parce que ſon bien était injuſtement paſſé entre les mains de celui qui a teſté en votre faveur. Vous & lui l'ignorez, toutefois vous lui devez une portion de votre ſuperflu, en conſidération de ce que ceux qui pourraient avoir une prétention légitime ſur une part de votre héritage, ignorent à qui ils pourraient s'adreſſer pour la reclamer.

Je ne prétends pas établir par ce ſyſtême des reſtitutions illégales, l'idée d'un pareil projet n'appartenait qu'à l'Abbé de St. Pierre. Je penſe qu'il convient mieux de laiſſer ſubſiſter les chaînes de la ſociété telles qu'elles ſe trouvent actuellement forgées : mais je crois qu'il convient à tout écrivain qui aime l'humanité, d'engager les hom-

mes à réfléchir ſur des devoirs qui ſe preſentent rarement devant leurs yeux, ſur-tout au milieu des délices d'une heureuſe proſpérité.

Je ſais que je ne ſuis pas le ſeul qui ait prêché à peu près une ſemblable morale. MM. Steele, Adiſſon & Lucas en ont bien dit davantage, & ce qu'ils ont écrit ſur le même ſujet ſuffirait pour engager les hommes à ne faire du bien aux indigens, que par la ſeule idée qu'en le faiſant avec un entier déſintéreſſement, ils s'attirent non-ſeulement l'eſtime de tous les hommes vertueux, mais encore les bénédictions du Ciel. Ce qui vaut infiniment mieux que tous les témoignages de reconnaiſſance, dont on ne peut donner des preuves réelles, que quand la fortune nous met de niveau avec nos bienfaiteurs. Obliger un ami, obliger un compatriote, obliger un Etranger, ſont des emplois tout-à-fait différens. Les circonſtances ſeules fourniſſent à un bienfaiteur généreux, la maniere

de ſe diſtinguer par la pratique de cette vertu toute divine. Mais dans le nombre de la plûpart de ceux qui ſe plaiſent à faire des heureux, il en eſt peu qui le faſſent avec la dignité & le déſintéreſſement convenable à cette pieuſe opération.

L'art de ſavoir accorder des graces ou des bienfaits eſt trop ignoré du vulgaire, il n'y a tout au plus que ceux qui ont reçu une éducation diſtinguée qui s'en acquittent avec autant de délicateſſe que de promptitude, par ce qu'on leur a appris.

Si benè quod facias, facias citò; nam citò factum, Gratum erit, ingratum gratia tarda facit.

Que M. Hume ainſi que tous ceux qui ont obligé J. J. Rouſſeau s'examinent d'après le tableau que je viens de faire. J'en excepte le généreux Lord Maréchal & quelques ames auſſi nobles que la ſienne : mais que les autres ſe jugent eux-mêmes, ils conviendront que s'ils n'ont pas agi en conſéquence des principes que cette peinture offre à leurs

leurs yeux, qu'ils n'ont été que des bienfaiteurs ostentatieux ou intéressés : autant vaudrait-il ne le pas être.

Suivons M. Hume dans sa justification, il nie d'avoir été complice de M. Walpole relativement à la Satyre dont celui-ci s'est avoué l'Auteur; il avoue cependant avoir vu cette Epitre ou ce libelle *lorsqu'il était entre les mains de tout le monde, & même avant son impression.* Il devoit donc alors en homme d'esprit, s'imaginer que connaissant, ainsi qu'il le dit lui-même, J. J. Rousseau pour un homme *d'un caractere défiant & soupçonneux*, que celui-ci ne manquerait pas de l'accuser d'avoir trempé dans l'impression de cette piece. Si M. Hume eût eu le secret de prendre les devants & d'avertir Rousseau de ce qui s'était fait, ce Genevois n'eut jamais osé accuser son ami de complicité. Il ne se fût jamais livré à cet excès de sensibilité où s'abandonnent les esprits faibles & qui leur fait or-

dinairement entaſſer ſottiſes ſur ſottiſes. Mais l'Auteur Anglais croit en avoir dit aſſez au public en alléguant qu'*il ſe ſerait lui-même cru coupable de noirceur & de méchanceté, s'il avait imaginé que Rouſſeau l'eût ſoupçonné d'être l'éditeur de cette plaiſanterie, & que c'était contre lui que le Genevois ſe diſpoſait à tourner toute la fureur.* Je ne ſçais comment M. Hume peut nommer plaiſanterie l'outrage le plus formel, & dire enſuite que cependant c'était contre lui que J. J. ſe diſpoſait à tourner toute ſa fureur. Je ne crois pas que l'on puiſſe meſurer davantage du pouvoir de s'obſcurcir, que de s'exprimer de cette maniere. Il continue en diſant qu'*il était le dernier des hommes du monde, qui, dans les régles du ſens commun, devait être ſoupçonné.* Et moi je dis que les regles du ſens commun indiquaient le ſoupçon. Mais que ſi Rouſſeau les eût mieux connues, il n'aurait jamais mis au jour ſes doutes à cet égard. M. Hume

ajoute que c'eſt lui que le Genevois *accuſe ſans héſiter d'avoir fait imprimer* le Libelle, &c. Cela n'eſt pas : le plaintif ne nomme perſonne, & M. Hume qui, lui ſeul ſoupçonne que c'eſt contre lui, que Rouſſeau tire à bout touchant, ſe déclare par-là bien plus coupable que n'oſe le faire le Genevois, qui dit uniment que *ce qui navre & déchire ſon cœur, c'eſt que l'impoſteur a des complices en Angleterre.* Cette phraſe n'indique que le ſoupçon, elle n'accuſe qui que ce ſoit, M. Hume lui ſeul ſe l'approprie : en faut-il davantage pour ne pas ſe perſuader qu'elle lui convient plutôt qu'à un autre : cependant je ferai voir plus bas que J. J. Rouſſeau avait tort d'accuſer ſon bienfaiteur avec auſſi peu de certitude qu'il le fit dans cette occaſion-là.

Malgré les froideurs & le ſilence opiniâtre du Genevois, M. Hume continuait cependant de négocier la penſion dont il a été parlé. Il en avait fait les premiers pas, il ne

voulait pas reculer par bienſéance ou ſinon par oſtentation, il continuait ſes ſollicitations à ce ſujet auprès du Général Conway : il voulait montrer par-là, qu'il connaiſſait tout l'eſprit de la quinteſſence du ſentiment bien plus pour s'acquérir le titre de l'homme généreux que pour en remplir tous les devoirs. Solliciter d'un côté & dénigrer de l'autre ne ſont pas ſynonymes. Enfin cette affaire ſe termine ſelon ſes vœux : il en demande le ſuccès au bon J. J. qui pouſſe le reſſentiment juſqu'à s'obſtiner à ne faire aucune réponſe à M. Hume. Quelle petiteſſe ! pour ne pas dire quelle groſſiéreté ! Un homme qui ſait ſi bien écrire, doit-il ignorer que la preuve du plus grand mépris ſe manifeſte par l'affectation du ſilence, & que même des ennemis déclarés lorſqu'ils ſont gens au-deſſus de la lie du peuple, rougiraient de ſe traiter de cette maniere. Que fait J. J. Rouſſeau, tout ce qu'un homme peut faire pour que l'on juge

fort mal du fond de ſon caractere, & qu'on le ſoupçonne capable d'ingratitude & d'incivilité, il ne fait aucune réponſe à ſon ſolliciteur, il ſe contente d'écrire au bienfaiſant Général, qui avait été ſollicité, une longue Epitre.... La franchiſe avec laquelle le Genevois prétend s'exprimer dans cette Lettre, ne paroît pas être moulée ſur celle des Patriarches, je la trouve trop enveloppée de cette ambiguité à la mode, qui veut que l'on devine les penſées de ceux qui s'en ſervent.

Si je crois pénétrer dans l'eſprit de Rouſſeau, voici, je penſe, ce qu'il a voulu dire ou que j'aurais dit en pareille circonſtance. Le préliminaire de ſa Lettre eſt un chef-d'œuvre, il s'en faut de beaucoup que le reſte de l'Epitre lui reſſemble. Je ne le répéterai pas; je vais tâcher de tirer le reſte au clair, en parlant comme Rouſſeau, moins malade eût été capable de faire avec beaucoup plus d'éloquence que moi. Il aurait donc pû, en écri-

vant au Général, s'exprimer ainſi.

» Je me croyais préparé à tous » les événemens poſſibles, & ce- » pendant je n'aurais pas prévu ce » qui vient de m'arriver. C'eſt la » publication d'une mauvaiſe plai- » ſanterie qui ne me tient à cœur » qu'autant qu'elle pourrait trouver » un accès réel auprès des perſon- » nes diſtinguées qui me font la » grace de s'intéreſſer pour moi. Je » ne dois pas appréhender que V. » E. lui donne quelque crédit; je » dois cependant lui avouer que » j'en ſuis affecté au-delà de ce que » je devrais l'être. En cela je re- » connais les effets de la faibleſſe » humaine; je les ſens encore mieux, » lorſque je ne puis m'empêcher de » ſoupçonner M. Hume de s'être » prêté avec trop de complaiſance » aux intentions de ceux qui avaient » projetté de me ridiculiſer. Lui qui, » cependant, s'était déclaré avec tant » de chaleur mon Mecène & mon » ami. Au reſte, ce n'eſt qu'un ſoup- » çon, qui m'oblige, ſi je me ſuis

» trompé, de lui faire telle répa-
» ration que ſon amitié pour moi
» voudra lui dicter. Si l'on ſait m'of-
» fenſer je me glorifie de pardonner
» même à mes ennemis; & mon
» reſſentiment ne réparait jamais au
» lever du ſoleil. Ma trop grande
» ſenſibilité pour des procédés qui
» tendent à me conſterner, ſerait
» moins pardonnable dans une ſitua-
» tion plus heureuſe. Je prie V. E.
» de ne l'attribuer qu'à l'excès des
» chagrins qui m'ont environné juſ-
» qu'à ce jour. C'eſt par vos bontés
» que je vais être en ſituation de
» pouvoir les oublier. Ah! que ce
» jour eſt brillant à mes yeux! que
» de joie ne m'apporte-t-il pas?
» ſur-tout quand je penſe que c'eſt
» dans ce jour le plus heureux de
» ma vie, que j'apprends, par la Let-
» tre de M. Hume, que mes infor-
» tunes vont finir pour jamais, au-
» tant par les bienfaits de Sa Ma-
» jeſté, que par la continuation de
» la protection dont vous daignez
» m'honorer.

» Oui je vais dès cet instant fou-
» ler à mes pieds le souvenir de
» mes malheurs passés, pour ne plus
» penser qu'à me rendre digne de la
» grace que le meilleur des Rois,
» a bien voulu m'accorder sur l'ex-
» posé que Votre Excellence s'est
» donné les soins de lui faire de ma
» situation. Qu'il me soit permis de
» le publier; qu'il me soit défendu
» d'en parler, mon silence ne dimi-
» nuera rien de tous les sentimens
» de la plus respectueuse reconnais-
» sance, & dont mon cœur sera
» pénétré tant que je respirerai; &
» ma plume, s'il m'est permis de
» s'en servir, guidée par le devoir
» le plus légitime, ne coulera sur le
» papier que pour annoncer à toute
» la terre que la Grande-Bretagne
» a le bonheur de voir sur le trône
» un Souverain bienfaisant dont le
» cœur est véritablement digne de
» Dieu, & que de même elle a
» la satisfaction de pouvoir admirer
» dans le cabinet de ce grand Roi
» un Ministre capable de contribuer

» à

»à la gloire de ſon regne & à la »félicité des peuples qui lui ſont »ſoumis ».

Mais point du tout, le bon J. J. voulait réaliſer ce qui ſe trouvait inſéré dans le Libelle dont le ſieur Walpole était l'Auteur, où il eſt dit, *vous avez aſſez fait parler de vous par des ſingularités peu convenables à un véritable grand homme*, & il ne voulait pas démontrer à ſes ennemis qu'il pouvait avoir une fois le ſens commun. En effet, eſt-il rien de plus inſenſé que d'avouer en écrivant au Général-Miniſtre, *que l'excès de ſon accablement plongeait ſon eſprit dans les fers, & que tout ce que lui dictait la raiſon*, (il aurait mieux dit les égaremens de ſon eſprit) *étoit de ſuſpendre ſes réſolutions ſur une affaire auſſi importante*; il voulait parler de celle qui le conduiſait à recevoir une penſion de la part d'un Roi bon, humain & libéral.

Dans la maniere de s'exprimer, ne dirait-on pas, qu'il n'y avait

rien de plus important que de s'oppoſer à ſon bien être. Mais hélas ! la mémoire s'enfuit avec l'âge. Dans une Lettre à Milord Maréchal, le Genevois expatrié conſent à être penſionné, toutefois aux conditions que cela ne fera point de bruit, puiſqu'il témoigne que *le ſecret de cette affaire*, comme ſi le ſalut de l'Etat en dépendait, *ſera pour lui une circonſtance très-agréable.* A peine lui a-t-on promis ce ſecret tant deſiré, que ce Philoſophe poſtiche, change tout-à-coup de batterie, il écrit au Général Conway, qu'il veut *employer l'orgueil qu'on lui impute à ſe glorifier* du bonheur d'être penſionné d'un grand Roi, & *que ce qu'il y voit de plus pénible eſt de* ne pouvoir *s'en honorer aux yeux du Public comme aux ſiens*, mais *que lorſqu'il recevra les bienfaits, il veut*, ajoute-t-il, *pouvoir ſe livrer tout entier aux ſentimens* que ces mêmes bienfaits *lui inſpireront.* Le reſte de l'Epitre n'eſt que du compliment, où l'Auteur prie *qu'on lui réſerve la*

bonne volonté où l'on eſt de lui faire du bien pour des tems plus heureux. Eſt-il poſſible de tomber avec du bon ſens dans un pareil égarement! N'eſt-ce pas dans le fort des douleurs qu'il eſt le plus naturel de deſirer d'en être ſoulagé? & Rouſſeau, dans l'accès de la maladie qui l'afflige, refuſe follement le vrai remede qui pourrait en opérer la guériſon.

M. Hume prétend que la Lettre de Rouſſeau, au Miniſtre, leur parut un refus abſolu d'accepter la penſion. J'oſerois ſoupçonner que M. Hume ne fut pas le dernier à interpreter ainſi l'idée du Genevois. Je crois que ces Meſſieurs ne ſe connaiſſaient pas encore bien en énigmes, je vais les éclairer: il y a à parier que J. J. avait bien plus d'envie d'accepter que de refuſer; mais ſa façon de penſer ſur le chapitre des bienfaits, à recevoir & qui lui eſt tout-à-fait particuliere, le plongeait dans des embarras, qui, loin de nettoyer les idées, ne font que

les embourber davantage. Rouſſeau, à la réception de la nouvelle que lui venait d'annoncer M. Hume, s'était déjà gonflé de reſſentiment contre celui-ci, & avait déjà pris aſſez inconſidérement la réſolution de ne plus avoir de commerce avec cet Anglais. Quand l'Hiſtorien lui manda que l'affaire de ſa penſion était enfin terminée, le Genevois ſe trouva doublement embarraſſé. Quoi, ſe diſait-il ! moi recevoir des bienfaits par la médiation d'un homme qui s'eſt uni avec ceux qui m'ont couvert de honte & d'opprobre ! d'un homme qui m'a réduit dans l'abſolue néceſſité de le haïr, ou ſinon d'oublier ſon exiſtence. Non, J. J. Rouſſeau n'eſt point capable de pareille lâcheté ; lui vivre heureux à ce prix-là, ſerait dégénérer aux ſentimens les plus délicats, il vaut beaucoup mieux languir & périr même, que de couler ſes jours dans l'opulence, lorſque cette opulence ſerait l'ouvrage d'un ennemi. Pourrait-il jouir paiſiblement du plaiſir,

d'être content, quand les échos de ſa ſolitude, lui répéteraient les diſcours que M. Hume tiendrait dans le public en affichant de tous côtés que l'Etranger à qui il a fait obtenir une retraite paiſible & les bienfaits de Sa Majeſté n'eſt qu'un ingrat & le plus méchant de tous les hommes.

Voilà le nœud de la piece, paſſons au dénouement; c'eſt un Genevois qui veut reculer pour mieux ſauter; il ne refuſe point, mais, ſous des prétextes aſſez équivoques, il élude ſeulement ce qu'il deſire avec empreſſement: il veut ſuſpendre, pour voir comment il pourra s'affranchir des liens qui le retenaient encore au char de l'Auteur Anglais qu'il n'aime plus & ſans trop ſavoir pourquoi, ou plutôt pour des vétilles qui n'inſpirent pas même l'indifférence. Il demande du tems pour pouvoir s'affranchir de la captivité dans laquelle les bienfaits reçus pourraient le retenir; il ne veut être redevable de la grace qu'on lui offre qu'aux bontés du

Prince & aux ſoins généreux de ſon Miniſtre; il ne veut plus les accepter en ſilence, pour avoir lieu d'informer le public que ce n'eſt pas à la ſollicitation de M. Hume, mais à la priere du Général Conway, qu'il a eu le bonheur de les obtenir. Il veut lui-même entonner la trompette & crier à haute voix; je ne dois plus rien au perfide que j'avais cru mon ami : ſes procédés & ſa trahiſon m'en ont donné quittance; je ne vis & ne reſpire que par les royales libéralités d'un grand Roi qui a reconnu à la fin que mon mérite & mes talens étaient dignes de ſes bienfaits.

Si je me ſuis trompé dans mes ſpéculations ingénieuſes, bien d'autres ſe tromperont après moi. En attendant, je vais pourſuivre la tâche que je me ſuis impoſée au riſque de me tromper encore. Au reſte, je n'y entends point fineſſe, j'écris comme je parle, & parle comme je penſe.

On voit encore dans les penſées

de M. Hume, qui accompagnent ſes réflexions, un petit trait de vengeance qui ne ſied du tout point à un homme qui veut avoir la réputation de bien écrire. Comment eſt-il poſſible lorſqu'on penſe faux d'être juſte dans ſes déciſions?

Quant à l'accablement profond, dit-il, *dont Rouſſeau ſe plaint dans ſa Lettre au Général Conway, & qui lui ôtait juſqu'à la liberté de ſon eſprit, je fus raſſuré à cet égard, par la Lettre de M. Davenport, qui marquait que préciſément dans ce tems-là, ſon hôte était très-gai & très-ſociable.*

Un Philoſophe ou qui s'imagine de l'être, n'étale pas toujours ſes déplaiſirs aux yeux de ceux qui l'environnent: il affecte autant qu'il peut cette égalité d'ame qui convient ſi parfaitement à l'homme raiſonnable, il prend le maſque du Héros, mais, dans ſon cabinet, ſa grandeur d'ame s'évanouit.

N'eſt-il pas des inſtans où l'homme le plus conſterné cherche par

une gaieté affectée de s'étourdir ſur ſes chagrins. Mais je ſerais plus tenté à croire que J. J. ſe flattait follement que ſa Lettre, au Général Conway, produirait l'effet qu'il en eſpérait : qu'il s'applaudiſſait de ſon chef-d'œuvre épiſtolaire, & ſe réjouiſſait d'avance du triomphe que ſon amour-propre lui laiſſait entrevoir. *Je reconnus-là*, dit encore M. Hume, *cette faibleſſe ordinaire de mon ami qui veut paſſer pour être perſécuté par l'infortune, les maladies, les perſécutions lorſqu'il eſt le plus tranquille & le plus heureux.*

Ah ! M. Hume, ne me donnez jamais, je vous prie, votre amitié à ce prix-là. On ne traite plus d'ami, pas même ironiquement, un homme à qui l'on prête toute la baſſeſſe du ſentiment le plus abject. Vous enfoncez le poignard trop galamment, & le poiſon dont vous l'imbibés ne ſerait du tout point de mon goût. Je vois bien qu'il ne faut pas que vos amis indigens s'aviſent

de rire en votre abſence, ils y perdraient trop, & je n'y veux rien gagner.

Son affectation de ſenſibilité extrême, ajoutez-vous, *était un artifice trop ſouvent répété, pour en impoſer à un homme qui le connaiſſait auſſi bien que moi*, je ſoutiens que vous ne le connaiſſiez pas ou que vous feignez malicieuſement de ne pas le connaître. Il ſe peut qu'il ait eu un peu trop d'affectation dans la ſenſibilité que J. J. a fait paraître, il ſe peut même que ce ſoit l'effet de la maladie dont il eſt attaqué; mais en ajoutant que c'eſt pour ſe rendre plus intéreſſant vis-à-vis la commiſération du public, ne ſemble-t-il pas que vous invitiez ce même public à ne plus s'épancher en ſecours généreux envers un vieillard accablé d'infirmités, & qui touche à la décrépitude. Vous ne croyez pas non plus que moi, que ce vieillard poſſede quelque treſor caché. En vérité votre intention, en peignant de la ſorte ceux que vous nommez

encore vos amis, n'annonce pas un ami de l'humanité où le vrai Philoſophe qui plaint les vicieux & déteſte les vices.

Puis-je vous demander ſi les ſentimens que vous inſpirez dans vos productions littéraires ſont de la même eſpece ? je vous proteſte, s'ils reſſemblent à ceux-ci, que je ne voudrais pas même aſpirer à l'amitié des Lecteurs qui y applaudiraient, fuſſent-ils ſur le trône du Mogol.

Dans la Lettre de M. Hume à M. Rouſſeau, en date du 19 Juin 1766, on n'y peut remarquer que beaucoup de zele pour engager le ſecond à déclarer à quelles conditions il voudrait recevoir la penſion, qu'il n'oſait plus accepter, comme je l'ai déjà fait remarquer, par l'entremiſe de l'homme qu'il croyait être ſon plus grand ennemi.

La réponſe de Rouſſeau à cette Lettre ne développe que très-obſcurément le crime prétendu de ſon ancien bienfaiteur. Eſt-il poſſible

que J. J. qui prétendait porter nuit & jour le flambeau de la raiſon, ait refuſé lui-même de s'en ſervir dans cette occaſion ? J'aurais pardonné le ſtyle de cette Lettre à une précieuſe ridicule. Quoi ! toujours de l'énigme entourée des lambeaux que le ſoupçon déchire de la faibleſſe de l'eſprit humain, & le tout couronné par une invective outrageante qui paraît tout-à-fait étrangere au ſujet.

Le public aime à être trompé, écrit J. J. à David Hume, *& vous êtes fait pour le tromper.* Je ne vois pas que ce reproche puiſſe avoir rien de commun avec la prétendue trahiſon dont le Genevois accuſe ſon ancien ami. Répondra-t-il qu'il était pleinement convaincu que M. Hume le trahiſſait & le dénigrait par quelque Satyre donnée au public. Pourquoi en laiſſe-t-il ignorer les circonſtances ? pourquoi ne va-t-il pas tout de ſuite au fait, où il n'arrive jamais ? pourquoi ne cite-t-il pas des preuves par leſquelles ſon ami puiſſe

ſe reconnaître coupable. S'imagine-t-il qu'après lui avoir reproché qu'il eſt fait pour tromper le public, que le public le lapidera. Quelle faibleſſe! ſuppoſons pour un inſtant que M. Hume eût agi à la mode de la plupart des amis de notre tems, en ſe prêtant aux plaiſanteries de certains eſprits légers qui ſe plaiſent à mordre ſur la pauvreté & à ſe divertir aux dépens de ceux qu'ils croient ſans défenſe. Etait-ce un crime impardonnable? cela valait-il la peine de ſe courroucer avec tant de chaleur & de rompre avec autant d'éclat & de reſſentiment que ſi M. Hume eût été lui-même l'Auteur du Libelle de M. Walpole; ou enfin qu'il eût trempé dans une conjuration où la vie du Genevois eût été en danger; mais non, ce n'eſt point la vie qui lui eſt chere, c'eſt ſa réputation que J. J. abandonne avec peu de regrets. Je n'y puis plus tenir: Ah, M. Rouſſeau, permettez-moi de vous le dire, votre maladie vous fait échouer contre

un écueil qui me paraît tout-à-fait imaginaire. Eſt-ce que la réputation de l'honnête homme n'eſt pas toujours à ſa diſpoſition, dépend-elle des ſots diſcours de quelques écervelés ou de l'épigramme d'un mauvais plaiſant ?

Dans les diſcours qui ſe ſont élevés contre votre amour-propre, vous a-t-on accuſé de quelques traits qui deshonorent ? vous a-t-on prêté des débauches criminelles & des mœurs dépravées. Vous a-t-on accuſé de baſſeſſes flétriſſantes, & qui font fuir & abhorrer quiconque s'en eſt rendu coupable ! rien de tout cela : on a plutôt ironiſé que calomnié. Le ridicule eſt retombé, à la face des honnêtes gens, ſur le mauvais plaiſant ; & malgré que la voix publique défend avec beaucoup de zele & de compaſſion votre cauſe, peu ſatisfait d'un Avocat ſi reſpectable, vous vous exhalez en plaintes ameres : vous criez tout à la fois au feu, aux voleurs, à l'opprobre & à la vengeance. Vous plai-

dez & vous jugez vous-même en dernier reſſort, & le tout ſur de ſimples ſoupçons. Répondez, eſt-ce vous qui êtes l'Auteur éloquent de tant de bonne morale & de ſes grands ſentimens qui ſe liſent dans pluſieurs de vos productions ? Quelle éducation donnez-vous par votre exemple ? quelle modération inſpirez-vous par votre conduite ? non, vous ne ſcandaliſez pas ; mais, en vérité, vous faites pitié.

Pourſuivons. Dans la même Epitre on y lit : *Quant aux bons offices en matiere d'intérêt avec leſquels vous vous maſquiez, je vous en remercie & vous en diſpenſe.* Je ne veux pas que M. Rouſſeau, ſacrifie à la politique & à la diſſimulation, il eſt beau d'être ſincere, parce qu'il ſerait à ſouhaiter, pour le bonheur du genre humain, que tout le monde le fût. J'avoue même qu'il convient à tout homme d'honneur de ſavoir répéter à propos ces beaux vers de Voltaire.

Seigneur, il eſt bien dur pour un cœur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime,
Leurs refus ſont affreux, leurs bienfaits font rougir.

Mais de ſe livrer à ce ſentiment avant que d'être bien convaincu que ſon bienfaiteur ſoit coupable de trahiſon ; de s'y abandonner ſur l'apparence trompeuſe de certaines démarches, auxquelles on veut prêter gratuitement des intentions criminelles ; en vérité ce n'eſt plus agir en homme raiſonnable, c'eſt annoncer une imagination évaporée qui n'apperçoit dans le lointain que des fantômes qui diſparaiſſent en les approchant.

Examinons encore juſqu'où le Philoſophe Genevois porte le reſſentiment. *Je me dois*, dit-il à M. Hume, *de n'avoir plus de commerce avec vous, & de n'accepter pas même à mon avantage aucune affaire dont vous ſoyez le médiateur.* Ici, il faut ſe mettre à la place de M. Hume, en le ſuppoſant innocent, & con-

venir qu'après les démarches qu'il avait déjà faites auprès des Miniſtres pour faire obtenir à J. J. Rouſſeau une penſion de S. M. B. que cette phraſe était pour lui un coup de foudre. Suppoſons-le coupable, elle ne pouvait que l'étourdir & le révolter, ſur-tout en réfléchiſſant ſur la ſituation étroite où J. J. ſe trouvait. Ce refus opiniâtre ne pouvait que révolter les perſonnes ſenſées qui conviennent qu'il eſt du devoir du Philoſophe de ménager toutefois ſans baſſeſſe, ſes intérêts les plus chers, & qu'il doit en ſavoir à propos faire plier ſon ſort à l'approche des circonſtances.

Ou M. Rouſſeau était aſſez aiſé pour ſe paſſer de la penſion, ou il ne l'était pas ? Dans le premier cas il était honteux à ce Philoſophe d'avoir conſenti qu'on la ſollicitât à titre de ſecours pieux & charitable ; & dans le ſecond, il y avait de la folie à ne vouloir pas la recevoir, fuſſe même par la médiation d'un homme qui, cependant ne s'était point

point encore déclaré ouvertement ſon ennemi, & qui continuait à jouer avec chaleur le rôle de l'amitié.

Si je ne connaiſſais pas les hommes autant que j'ai appris à les connaître, & ſur-tout, Meſſieurs les Anglais, je ſeraisincliné à croire même par la ſuperbe réponſe de M. Hume à l'Epitre de Rouſſeau, que le premier eſt abſolument innocent de la prétendue trahiſon dont le ſecond l'accuſe. Voyons comme le premier s'y prend pour ſe juſtifier. *Sa conſcience*, dit-il, *ne lui reproche rien, elle renferme les preuves d'une affection ſincere, & lui fait lire avec ſurpriſe des accuſations ſi violentes, que les trouvant fixées à de ſimples généralités, il lui eſt impoſſible de les concevoir.* Il ſuppoſe qu'elles *ne peuvent émaner, que de la part de quelqu'infames calomniateurs.* Il demande à J. J. *de les lui nommer, ou de le mettre à méme de ſe juſtifier. Il ſe déclare innocent, c'eſt comme tel & non comme un ancien*

ami qu'il veut plaider ſa cauſe & confondre l'impoſteur. Rien de plus raiſonnable que *cette demande.* Rien de plus juſte que de déférer à ce qu'elle exige. On ne trouve point dans cette Lettre de ces phraſes bourſouflées ni enveloppées par le moindre mot énigmatique, tout y eſt clair & diſtinct : mais J. J. qui veut toujours ſe ſingulariſer, demeure trois ſemaines à compoſer tout un Volume pour répondre à M. Hume, tandis que quatre pages tout au plus auraient ſuffi pour accorder à l'Auteur Anglais tout ce qu'il demandait.

Que fait-il pour éclaircir un ſujet qu'il n'a fait qu'obſcurcir davantage par des phraſes encore plus ſombres que les précédentes. Il débute par une excuſe qui eſt démentie par la longueur de l'Epitre.

Je ſuis malade, dit M. Rouſſeau, *& peu en état d'écrire.* Cela était vrai, on ne peut en douter ; j'en ferai l'analyſe dans le cours de cette réfutation, ſa maladie n'était pas peu

de choſe, elle me paraît même incurable, & ce grand factum qui ne dit rien, & qu'il a pourtant ſçu conduire à 68 pages d'impreſſion le prouve encore mieux que le prétexte de ſa maladie. C'eſt ſa derniere piece, qui annonce très-éloquemment qu'il n'eſt plus en état d'écrire pour être entendu des Lecteurs ordinaires qui n'ont pas le talent d'expliquer des logogriphes, & qui préferent aux ſublimes obſcurités les efforts de la raiſon & les chef-d'œuvres d'un bon jugement

Rouſſeau continue, *mais vous voulez une explication, il faut vous la donner*, & quelques lignes plus bas, *je vous l'envoie*, oui, bien la Lettre, mais non pas l'explication. *Elle ſera longue*, oui bien l'Epitre qui ne contient qu'une récapitulation de mille circonſtances inutiles, qui ne tendent nullement à mettre en évidence la prétendue trahiſon de l'accuſé.

Ah, mon cher Rouſſeau! convenez que vous n'étiez plus à vous

même quand vous écriviez. *Je n'en vis point dans le monde, j'ignore ce qui s'y paſſe ; je n'ai point de parti ; je n'ai point d'aſſocié ; point d'intrigue, on ne me dit rien ; je ne ſais ce que je ſens ; mais comme on le fait bien ſentir, je le ſais bien.* Si vous appellez cela de l'explication, les ſauvages l'appellent du galimathias en beau ſtyle. Je crois, ma foi, que vous auriez beſoin d'un bon commentateur. La Sybille de Cume n'entortillerait pas mieux ſes Oracles, & je crois même qu'un nouvel Œdipe ſerait fort en peine d'expliquer clairement ce que vous vouliez dire, par *je ne ſais ce que je ſens, mais comme on me le fait bien ſentir, je le ſais bien.*

Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je n'ai oui tenir de ſemblables propos qu'à gens dont l'eſprit n'était pas bien raſſis. Je les plaignais, j'en fais de même à votre égard.

Je m'étonne que M. Hume ſe ſoit ſi fort allarmé par la lecture de vo-

tre Lettre ; il fallait qu'il fût bien bon ; quant à moi, je vous l'aurais renvoyée avec priere d'être moins éloquent, plus clair & plus équitable. C'eſt être injuſte que de condamner *ipſo facto*, ſes amis ſur de ſimples conjectures.

Vous y promettez toutefois en ne conſultant que votre reſſentiment, de convaincre M. Hume de trahiſon, vous dites que vous voulez *commencer par les indices* & finir par les démonſtrations. Si les tribunaux de judicature adoptaient cette nouvelle maniere de juger, que d'innocens riſqueraient d'être conduits au ſupplice ? J'aurais attendu de votre précédente façon de penſer, que des indices vous en ſeriez venu aux preuves, & non pas à des démonſtrations qui ne démontrent que vos frayeurs chimériques.

Voyez juſqu'où s'étend votre égarement ; s'il eſt permis à l'eſprit humain de s'égarer, il ne lui eſt pas permis de courir juſqu'à la calomnie. Vous y êtes arrivé ce-

pendant, & j'oſe croire ſans vous en appercevoir. Vous qui craignez tant les ſuites honteuſes de la médiſance, pouviez-vous dire, *je quittais la Suiſſe fatigué des traitemens barbares ?* Qu'auriez-vous dit de plus en vous échappant de Tunis ou de Salé ; en ſuppoſant que vous y euſſiez été détenu dans les fers les plus durs & les plus honteux. *Traitemens*, ajoutez-vous, *qui ne mettaient en péril que votre perſonne, & laiſſaient votre honneur en ſureté.* Pour prouver qu'en écrivant cette Lettre, vous étiez bien malade, & que vous vous laiſſiez emporter par les accès du délire ; je vais tracer une légere eſquiſſe de ces traitemens barbares, je démontrerai très-clairement que votre honneur ne courait en Suiſſe aucun danger, & que votre perſonne y était moins en péril que par-tout ailleurs. Vous aviez choiſi pour votre retraite Môtier-Travers, l'un des plus ſains & des plus beaux endroits des montagnes du Comté de Neuf-Châ-

tel ; habité, ſur-tout en Eté, par quantité de perſonnes eſtimables par leur mérite & leur affabilité. On vous y laiſſait vivre à votre fantaiſie ; on vous y accueillait amicalement, & vous y étiez traité avec des égards qui pouvaient chatouiller l'amour-propre d'un Philoſophe orgueilleux. Vos rêveries vous conduiſaient ſelon vos ſouhaits & à pied juſqu'au plus haut des montagnes voiſines, & dans des bois où les Charbonniers étaient aſſez ſurpris de vous y rencontrer ſi ſouvent. C'eſt d'eux-mêmes de qui je tiens cette vérité ; je leur ai demandé ce que vous y faiſiez ; je crois, me répondit l'un, qu'il y cueillait des fraiſes ; mais j'interpretais mieux ſa réponſe, & je ſais que, ſavant dans la connaiſſance des plantes, vous ne faiſiez ce trajet que pour herboriſer.

Je ſuis bien certain que ce n'eſt pas de la part de ces bonnes gens qui, dans ce pays-là, ſont bons & humains que vous ayez reçu des traitemens barbares.

Un Eccléſiaſtique, M. le Profeſſeur de Montmolin vous avait donné de prime abord des marques de ſon eſtime & de ſa bienveillance ; l'un & l'autre vous devinrent à charge, & par des traits peu convenables à un Philoſophe, vous fîtes tous vos efforts pour vous aliéner ſon amitié. Il voulait opérer votre converſion, tandis que vous vous entêtiez à vouloir en faire un Proſélyte ſelon la Confeſſion de foi de J. J. Rouſſeau. Ce n'eſt pourtant pas chez lui que vous reçûtes des traitemens barbares. Avouez, de bonne foi que vos trop profondes rêveries vous éloignent quelquefois du ſein de la raiſon. Ce n'eſt pas en ſe cabrant contre les opinions reçues que l'on peut ſe faire aimer dans un village. Un Londres, un Paris ou quelqu'autres grandes villes fourmillent en gens qui aiment la nouveauté ; c'eſt-là, où les nouveaux ſyſtêmes peuvent trouver des partiſans : mais dans le cercle de deux ou trois hameaux,

les

les préjugés y ſont trop profondément plantés pour les pouvoir déraciner avec de ſimples paroles.

Mais venons à l'époque où vous pourriez dire que vous reçûtes les atteintes d'un traitement barbare.

Vous aviez répété dans l'une de vos converſations, & d'après les Mahométans, que les femmes n'ont point d'ame ; ſans doute que vous n'étiez pas de leur ſentiment, ſurtout lorſque vous fixiez votre chere gouvernante. Votre aveuglement ſur ſa conduite vis-à-vis de vos voiſins & de vos locataires prouvait aſſez la bonne opinion que vous aviez de ſes prétendus ſentimens délicats. Celle-ci avait une ame, ſans doute, & peut-être étoit-ce un préſent que vous lui faiſiez par reconnaiſſance. Mais vous le ſavez, les beaux ſentimens ne peuvent émaner que d'une belle ame, & puis-je vous demander ſi Mlle. le Vaſſeur, s'en eſt toujours glorifiée ?

Je ſais bien que le Maréchal d'A. n'eut pas plus d'empire ſur l'eſprit

de ſa Souveraine que votre gouvernante en a ſur le vôtre. Permettez-moi de le prouver par le recit d'une Anecdote recitée, ſur les lieux, par gens dignes de foi.

Cette ſouveraine qui donnait des loix à votre cuiſine & à votre conduite, n'avait pas moins de pouvoir ſur votre confiance que ſur votre trop aveugle crédulité. Bien perſuadée que vous ne la démentiez jamais, n'eût-elle pas la lâcheté d'accuſer une perſonne eſtimée, par une probité reconnue, d'avoir détourné d'un certain tiroir un louis d'or neuf; quoique l'innocence ne s'abaiſſe pas toujours à ſe juſtifier, elle cherche cependant quelque conſolation à le faire avec cet eſprit de douceur & de naïveté qui lui eſt naturel. L'accuſée s'adreſſe à vous en ſe déclarant innocente & incapable d'une telle baſſeſſe; elle s'imagine que l'Auteur d'un chef-d'œuvre, qui traite de l'éducation, doit être aſſez prudent pour ſuſpendre ſon jugement juſqu'après *un très-*

amplement informé, & qu'enfin il ſera aſſez judicieux pour ne pas imiter les Juges de Calas, ou tout au moins pour ne pas prononcer un arrêt ſans préalablement avoir oui le demandeur & le défendeur.

Mais point du tout, J. J. Rouſſeau plus deſpotique en cette rencontre que le grand Sultan, oublie les ſages leçons que lui-même a données en défendant ſa propre cauſe. Il ſe plaint de ce qu'on l'a jugé ſans l'entendre, & veut lui-même condamner ſans daigner écouter, & même ſans confronter l'accuſée avec l'accuſatrice. Cela n'eſt ni beau ni honnête, & cette conduite ſi oppoſée à vos propres principes, s'éloigne furieuſement de la raiſon & de l'équité. Doit-on juger de la beauté de l'ame de votre chere gouvernante par l'extrême confiance que vous avez dans tout ce qu'elle fait & ce qu'elle dit. L'accuſée, par prudence, s'adreſſe à vous, non-ſeulement pour détruire le ſoupçon, mais pour vous alléguer toutes les

raiſons qui peuvent concourir à prouver ſon innocence. A peine a-t-elle expoſé le fait, que vous l'interrompez avec une vivacité peu convenable au Philoſophe, pour lui répondre. *Je ſais ce que je dois penſer là-deſſus ; tout ce que vous me diriez n'eſt pas capable de détruire dans mon eſprit la bonne opinion que je dois avoir de Mlle. le Vaſſeur, que je connais depuis long-tems incapable de m'en impoſer ; & lorſqu'elle me dirait à minuit qu'il fait jour je le croirais.* Ah l'excellent Juge! ah que cette phraſe eſt admirable! n'eſt-elle pas digne d'un Auteur célebre que l'on place au rang des grands hommes de ce ſiecle. Convenez, M. le grand homme, que celui qui écrit auſſi bien & avec autant de bon jugement que vous le faites dans quelques-uns de vos Ouvrages, & qui, en même-tems, parle ſi mal dans ſon domeſtique, eſt un protée tout-à-fait dangereux à la ſociété.

Mlle. le Vaſſeur était, ſelon vous,

douée d'une ame trop noble & trop belle, pour oſer calomnier votre Hôteſſe, vous l'en croyez ſur ſa parole, tandis que vous répétez que les femmes n'ont point d'ame. Quelques Payſans racontent vos diſcours à leurs cheres moitiés, & celles-ci, pour appaiſer les fumées trop épaiſſes de votre imagination échauffée, vous menacent de vous faire prendre un bain froid dans la fontaine publique. Vous en fûtes quitte pour la peur, & voilà l'un des traitemens barbares dont vous vous plaignez. Paſſons au ſecond qui fut le dernier.

Un jour de foire, une troupe d'ivrognes s'attroupent à dix heures du ſoir devant votre porte en peſtant contre vos ſentimens erronés ou du moins qui leurs paraiſſaient tels. L'un d'eux jette une pierre *

* *Toute la Communauté de Môtier-Travers s'accorde pour dire que la pierre produite pour la preuve de ce fait, était beaucoup plus groſſe que le trou du carreau de vitre ſuppoſé avoir été*

qui paſſe de la fenêtre dans votre chambre ; elle ne vous fit aucun mal. La juſtice, dont le chef était votre protecteur déclaré, prend des informations pour pourſuivre les coupables & les punir : on ne les découvre pas. Serait-ce ce que vous appelleriez un traitement barbare ? c'eſt pourtant le ſeul que vous pourriez citer, s'il était permis à un homme de bon ſens de ſe ſervir en pareille conjoncture de cette expreſſion.

De tout ce que je viens de rapporter, vous prenez l'occaſion d'étaler des frayeurs paniques qui vous font imaginer qu'on en veut à votre vie, tandis que près de votre retraite menacée, vous aviez un aſyle aſſuré. La communauté de Couvet vous offrait des Combourgeois hu-

---

caſſé par cette pierre : & preſque tous les habitans prêtent cette petite noirceur à la malice de Mademoiſelle le Vaſſeur, qui, n'étant pas aimée, voulait trouver des prétextes pour engager Rouſſeau à changer de pays.

mains & généreux qui se seraient empressés à vous donner des marques de leur protection. Mais vous vouliez changer d'air & de climat: il fallait, pour masquer votre humeur inconstante, enfanter des prétextes, & j'appréhende bien que ceux dont vous vous êtes servis ne soient pas applaudis par les hommes de bons sens. Pour vous convaincre que vous ne deviez pas éprouver des traitemens barbares, on vous accompagne jusques dans l'Isle de saint Pierre, au milieu d'un lac, dans une terre inaccessible à vos ennemis ou du moins que vous croyez tels; mais les Souverains de cet endroit-là, jugent à propos de vous signifier de choisir un autre asyle. La politique le veut, on craint que votre plume ne franchisse les airs pour inspirer aux habitans d'un Etat voisin des sentimens de patriotisme que l'on souhaiterait qu'ils n'eussent pas. Oseriez-vous nommer cette conduite un traitement barbare? que vos Livres en

ayent eſſuyé, j'en conviens : mais vous, en les compoſant, ne deviez-vous pas vous y attendre. Soyez plus équitable, ne taxez plus de barbares des peuples chez qui, malgré vos ſingularités, vous avez reçu les traitemens les plus doux, autrement je croirai que vous ne connaiſſiez plus la valeur des expreſſions. Puis-je mieux le croire, quand vous alléguez pour les indices d'une trahiſon que l'on a tramée contre vous, ce grand éloge que vous faites des grands talens & de l'honnêteté bien établie de M. Hume, & que vous accompagnez fort inutilement de la relation de votre voyage à Londres, paſſant par Strasbourg, Paris, &c. mais c'eſt à Douvres où je vous arrête. *Tranſporté*, dites-vous, *de toucher enfin cette terre de liberté, & d'y être amené par cet homme illuſtre;* * *je lui ſaute au cou, je l'embraſſe étroitement & ſans rien dire, mais en couvrant ſon*

* M. Hume.

visage de baisers & de larmes qui parlaient assez ; cela est vrai, ils en disaient même plus qu'il en fallait. On passe à des femmes quand on leur accorde ce qu'elles ont longtems desiré, & à de jeunes écoliers à qui l'on distribue des prix, ces petits accès d'une joie immodérée qui s'évaporent aussi vîte que les fumées d'un feu de paille ; mais des saisissemens de cette nature, exprimés par les embrassemens & les larmes d'un vieillard sexagénaire, ne sont queles avant-coureurs qui annoncent que le bon homme commence à tomber dans l'enfance : convenez de cette vérité. Plus bas vous faites la question, *je ne sais ce que M. Hume fait de ces souvenirs*, vous voulez dire de ces tressaillemens de joie, & vous ajoutez, *j'ai dans l'esprit qu'il doit en être quelquefois importuné, je* crois qu'il l'était bien davantage lorsque vous lui en faisiez éprouver les effets. Des baisers, des embrassemens réitérés & des larmes hors de propos, importunent tou-

jours un homme raiſonnable, à moins que ce ne ſoit dans une premiere entrevue, après une longue abſence, ou enfin à la ſuite de quelqu'événement miraculeux qui tiennent du prodige. Le retour d'un parent échappé d'un naufrage ou d'un danger éminent ; celui d'un ami qui revient d'un voyage de long cours : celui d'un fils que l'on croyait perdu : ſont aſſurément des circonſtances très-touchantes ; mais que penſer d'un homme avec lequel on vient de faire le même trajet, qui, à propos de botte, vous ſerre, vous étouffe, pleure & ſanglotte tout à la fois, s'imaginant par ces démonſtrations ſinceres ou non, témoigner la plus vive reconnaiſſance ? En vérité, mon cher Philoſophe, Eraſme vous aurait mieux caractériſé que je ne puis le faire.

Je ſoupçonne que M. Hume s'appercevait bien que vous dégénériez à votre titre ; il n'oſait pas vous le dire, & c'eſt à cauſe de ſon ſilence que vous le ſoupçonnez dans la

ſuite de vous trahir, & c'eſt de ce ſeul ſoupçon que vous tirez les indices qui précedent les démonſtrations qui doivent, ſelon vous, faire preuves contre lui. Hélas, que je vous plains ! pourſuivons : vous avouez avoir été fêté & bien vu de tout le monde en arrivant à Londres, & quelques lignes plus bas, vous vous plaignez que toutes les marques d'eſtime que l'on vous avait prodiguées ſe métamorphoſérent ſubitement en froideurs & en indifférence même juſqu'au mépris. Je vais vous en expliquer clairement la raiſon : l'Angleterre, par quelques-uns de vos Ouvrages, avait conçu de vous & de vos talens une ſi haute idée, qu'elle ne croyait faire que ce qu'elle devait à ſa propre réputation en vous accueillant de la maniere la plus diſtinguée. Elle voulait payer, en vous faiſant du bien, ce qu'elle avait oublié d'accorder à l'immortel Milton & à quelques autres Ecrivains célebres qu'elle avait laiſſé mourir

dans les bras de l'indigence; enfin les nombreuſes éditions de l'Héloïſe & d'Emile, vous avaient acquis en fait de morale la même réputation que Pamela en fait de Roman avait acquis à Richardon, & peut-être quelques Bourgeois de Weſtminſter eſpéraient-ils que par le ſecours de la métempſycoſe, Pope, Steele ou Adiſſon étaient reſſuſcités dans la perſonne de J. J. Rouſſeau. Vous aviez déjà par devers vous des traits de plume que vos plus grands ennemis ne pouvaient ſe diſpenſer d'admirer, à moins que d'être des parfaits ignorans : avec ces titres, vous arrivez à Londres ; mais on n'y avait pas encore vu entre les feuillets de vos livres, ces caprices, ces boutades & ces ſingularités qui vous ſont naturelles & qui ne quadrent du tout point avec les uſages reçus. Comme nous ſommes des êtres créés pour la ſociété, nous ſommes faits pour les hommes, & ſi je vous ai bien pénétré, vous vous êtes follement imaginé que les

hommes n'étaient faits que pour vous. Les Anglais attendaient de l'Auteur du Contrat Social qu'il ſerait le premier à leur prouver par ſa conduite, que chaque homme ici-bas, mais ſur-tout un ſçavant, devait ſe prêter, ſelon ſes forces, à reſſerrer les liens de la bonne ſociété ; mais loin de vous approcher d'eux, vous deſirez avec affectation une retraite obſcure. Vos bizarreries vous en éloignent : ils vous tournent le dos ; ils ont raiſon, vous ne voulez pas qu'ils aient tort ; mais vous prétendez que c'eſt M. Hume, qui les a empêché de vous courtiſer & de s'acheminer dans votre ſolitude pour y aller voir la piece curieuſe. A le bien examiner de près, ce ne ſont point les propos de l'Hiſtorien des Anglais, ce ſont vos comportemens & vos ſingularités qui les ont fait fuir : ils n'auraient pas mieux traités le grand Newton, Clarck & Swift, ſi ces hommes immortels ſe fuſſent ſingulariſés comme vous le

faites, par des traits qui dénotent plus d'orgueil & de préſomption que de candeur & d'humilité. Si les Anglais ne vous ont pas mieux traités, ne vous en prenez qu'à vous-même, & non pas à M. Hume.

Je ne m'attends pas que vous ſerez de mon ſentiment, je m'en conſole en conſidération qu'il y en aura bien d'autres que vous.

Pardonnez à mon exactitude, mon cher Rouſſeau, je ne veux rien laiſſer échapper dans votre Lettre qui ne puiſſe me conduire au but où je viſe. Je veux tâcher de vous définir, & de vous caractériſer avec tous les traits qui vous conviennent. Votre amour-propre vous dira que je me ſuis trompé, mais ceux qui vous ont fréquenté ſeront, peut-être, d'un avis tout différent.

Je continue la lecture de votre factum, & j'y rencontre une petiteſſe qui me fait ſoupçonner que J. J. Rouſſeau, ainſi que la plupart

des petits esprits, se plaît quelquefois à ne s'occuper que de niaiseries.

M. Hume vous avait donné, dites-vous, *des marques de son attachement*, mais celle *de faire faire votre portrait en grand ne fut pourtant pas de ce nombre.* En vérité je n'en puis plus, je perds haleine; ou vous ou moi nous sommes fous; c'est l'un des deux. Si vous dites que c'est moi, je vous le pardonne de bon cœur; enfin c'est donc ma folie, j'y consens, qui me fait remarquer dans ce reproche, que vous placez, sans doute, au rang des indices, une folie de six pieds six pouces au-dessus de la mienne; mais je soutiendrai toute ma vie que tout ce qui accompagne ce reproche n'est pas moins insensé. Preuve que vous n'étiez pas de sens rassis en le lui faisant; c'est qu'après que l'accès qui vous l'avait dicté commençait à s'affaiblir, *vous avouez sans peine que vous pouvez avoir tort de l'avoir fait*; vous

ne l'avez donc fait que ſur un ſoupçon des plus legers & qui vous faiſait entrevoir dans ce procédé de la mauvaiſe volonté ? Convenez qu'il n'y a rien de plus inquiétant dans le monde qu'un eſprit perpétuellement ſoupçonneux, & qui croit voir dans la démarche la plus innocente les intentions les plus criminelles.

Je vous pardonnerais ſi vous euſſiez dit après avoir étudié quelque-tems le génie de la nation, les Anglais ſe ſont mis dans le goût de meubler leur appartement ou avec les portraits ou avec les eſtampes des grands hommes qui ſe ſont acquis ſoit par leurs talens ou par des traits ſinguliers, une réputation immortelle. Comme on recherche l'empreinte de Belizaire, de Benjamin Johnſon ou de quelques autres, ſans doute pouvait avoir dit M. de Ramſay * à M. Hume, on ne ſera pas moins curieux d'acquérir

* Fameux Peintre.

rir celle du fameux J. J. Rouſſeau, & nous partagerons le bénéfice.

Ce ſoupçon pouvait être fondé ſur ce qui ſe paſſe journellement en Angleterre à cet égard, mais en ſuppoſant que l'oſtentation & la vénalité euſſent triomphé dans ce procédé, il n'y avoit pas-là de quoi ſe mettre en frais de plaintes ni de reproches : bien au contraire l'amour-propre de l'Auteur de l'Héloïſe y trouvait toujours ſon compte ; mais les petits génies interpretent toujours de travers ce que l'on fait même pour leur avantage. J. J. Rouſſeau le ſait & les imite ; que penſer de l'eſprit de ce grand homme ! il avait bien raiſon de dire qu'il pouvait avoir tort de s'attacher à cette vétille, mais ce n'eſt pas dans cet endroit ſeul que l'on s'apperçoit qu'il s'égare, venons aux autres.

Tout ce qu'il dit concernant le ſoin que prit M. Hume de ſon pur mouvement à ſolliciter pour lui une penſion, *témoin le zèle* que

cet Anglais *mit à cet affaire*, ne fait point l'éloge du fond d'un caractere honnête. Il avait été recommandé à M. Hume déjà inſtruit de ſes diſgraces & mieux encore de ſa réputation d'homme de Lettres. Il lui avait offert de lui procurer un aſyle, en eſpérant toutefois que Rouſſeau en profiterait pour faire valoir ſes talens. Une Brochure de J. J. Rouſſeau fixée en Angleterre, aurait été un billet de banque, ou une lettre de change payable à vue. La traduction de cet Ouvrage était d'un prix convenable à un bon Traducteur; & ſoit que M. Hume ou quelqu'autre à ſa dévotion ſe fuſſe chargé d'une pareille tâche, le profit en était clair & certain. La nouveauté ſéduit, & la réputation en impoſe.

Voltaire rimerait Cendrillon, la Belle au bois dormant & les Contes des Fées, que la foule des eſprits médiocres s'empreſſerait à les acquérir; & le grand debit de ſes puérilités enrichirait également l'Au-

teur & l'Imprimeur : c'eſt le cours des choſes du monde, c'eſt un torrent par lequel les plus ſages quelquefois ſe laiſſent entraîner.

Rouſſeau ferait un Traité ſur la nature des élémens, ou ſur l'origine des plantes, & groſſirait *un in-quarto* par des obſcurités éternelles que l'on voudrait acquérir le volume pour l'accoler aux autres chefs-d'œuvres de l'Auteur.

Voulez-vous, mon cher Collegue, en productions ſuperflues, que je vous parle franchement ; je crois que M. Hume dès votre arrivée en Angleterre, s'apperçut bientôt, à vos embraſſades, à vos ſaiſiſſemens, à vos larmes, à vos tranſports de joie & à vos emportemens, que l'excès de la reconnaiſſance vous avait tourné la cervelle. Dès que parurent vos boutades & vos caprices, il ſe douta bien qu'il ne vous manierait pas comme de la cire, que ſa réthorique ne ſerait pas capable de vous faire écrire quand votre fantaiſie ne le vou-

drait pas : que d'ailleurs, vous ne lui paraiſſiez pas aſſez ouvert, pour lui communiquer ni vos projets, ni vos ſyſtêmes. Il ſoupçonnait que votre eſprit était égaré ; mais il n'oſait pas lui-même s'en convaincre en en faiſant l'épreuve à ſes dépens. Comment ſe délivrer honnêtement du fardeau dont il commençait à ſentir toute la peſanteur? il ne pouvait le faire, ſinon qu'en ſollicitant pour vous une penſion. Vous y ſouſcrivez aux conditions d'un conſentement dont vous ne pouvez, dites-vous, vous paſſer ſans manquer à votre devoir ; & quand ce conſentement arrive, vous manquez à votre généreux protecteur, à votre ami, à vous-même, à un grand Roi, & à ſon Miniſtre, votre Mecène auprès de lui. Quoi ! tant de contraſtes à la fois ne feraient pas la preuve de l'aliénation de l'eſprit. Oh ! parbleu mon cher Rouſſeau, j'en appelle à vous-même, quand l'accès de votre délire ſera paſſé. Mais hélas!

je crains bien que votre maladie aille toujours en empirant.

Autre preuve d'aliénation d'esprit. Londres vous devient un séjour incommode : vous aimez la campagne ; on vous y conduit ; vous hésitez follement sur le choix de deux ou trois maisons, tandis que sûrement la premiere aurait été du goût d'un homme raisonnable. Enfin vous arrivez dans *une habitation solitaire, commode & agréable ; le maître de la maison prévoit tout, pourvoit à tout, rien ne vous manque, vous y êtes tranquille, indépendant & heureux*, c'est le tableau que vous en faites, & j'ajoute moi que vous vous trouviez à couvert des mauvaises intentions de ceux que vous appellez vos ennemis ! mais non, c'est-là, dites-vous, *qu'ils deviennent plus cruels que vous ne l'aviez encore éprouvé.* Pourquoi cela ? parce que les ressorts de votre esprit étant usés, votre imagination se détraque, vos pensées s'éloignent des objets qui

ſont enchaînés à la raiſon pour ne s'attacher qu'à des chimeres. Il me ſemble que je vous vois penſif & rêveur, & que vous ne vous réveillez qu'à l'aſpect des fantômes & des ſoupçons qui, dans vos rêveries, vous font la guerre.

Tant d'éloges & de plaintes prodiguées alternativement tantôt aux ſoins & tantôt aux procédés de M. Hume à votre égard, ne ſont ſûrement par des indices ni des démonſtrations des maux prétendus *qui vous accablent*, ni de la trahiſon que vous dites avoir été tramée contre vous. Je penſe que M. Hume a raiſon, quand il dit que tous vos ennemis ſe réuniſſent en vous ſeul. Vous voulez que l'on croie abſolument que vous n'en auriez aucun ſi vous étiez venu ſeul en Angleterre. Nommez donc ces ennemis! vous pourriez citer quelques mauvais plaiſans & tout au plus deux ou trois ſemblables à M. Walpole; mais dans le vrai on n'y a jamais caſſé vos vitres, & ce que

vous appellez froideurs, indifférence & mépris ne ſont autres choſes que les témoignages d'une charitable pitié, parce qu'on s'appercevait que la maladie dont vous êtes attaqué ne vous laiſſe de relâche que pour empirer. En voici non pas l'indice, mais la preuve évidente: était-ce à vous à emboucher la trompette pour publier vous-même, *que l'Angleterre s'honorait d'être votre refuge, qu'elle en glorifiait avec juſtice ſes Loix & ſon Gouvernement.* Ne dirait-on pas que J. J. Rouſſeau était d'une trempe ſi parfaite, qu'il fallait que tout un Royaume ſe fît un honneur particulier de l'accueillir & de le protéger.

Pouvons-nous, mon cher confrere, nous autres pauvres barbouilleurs de papier, pouvons-nous, dis-je, ſans égarement, nous ſervir du langage des maîtres de la terre, ou des Héros fugitifs & injuſtement perſécutés, à moins que ce ne ſoit pour faire parler ceux que nous faiſons ſortir de la couliſſe. Malgré

tout l'honneur que l'Angleterre s'était fait de vous recevoir, les papiers publics qui s'étaient empressés de chanter vos louanges sifflent tout-à-coup la palinodie; cela est bien dur j'en conviens, sur-tout pour ces petits génies qui ne pensent qu'à eux-mêmes, mais pour les ames fortes toujours occupées des choses au-dessus du commun, ces revers ou plutôt ces petits traits de lâcheté littéraire sont des piquûres si legeres, qu'à peine ont-elles le tems de les sentir. Dites-moi, dans laquelle de ces deux classes voulez-vous que l'on vous place?

Tout ce que vous dites encore *sur l'accueil que vous fit un grand Prince à Paris; sur le peu d'empressemens que l'on fit de continuer à vous fêter, après que l'on vous eût étudié à Londres, sur le manque de politesse de certains particuliers à votre égard, sur les flagoneries de M. Hume, qui plaçait exprès votre Héloïse sur sa table, sur la visite de M. Penneck: sur votre bourse qui n'était pas vuide*

&

& ſur la maniere de vous faire l'aumône de maniere à vous en ſauver l'embarras, ne ſont que des minuties auxquelles je ne veux pas dire un eſprit ſtoïque, mais même un homme raiſonnable, ne prête pas la moindre attention.

Si tous les hommes étaient obligés de compaſſer toute leur conduite & leurs actions d'après votre exemple, il ne s'en trouverait pas un ſeul qui ne pût croire que l'autre voudrait le trahir, n'eût-il fait que d'éternuer en ſa preſence.

Vous ſavez ce que j'ai prononcé touchant la Lettre que M. Walpole a publiée ſous le nom du Roi de Pruſſe, je n'ai pas applaudi à ce procédé indigne d'un galant homme; mais vous, en vous en plaignant, êtes-vous en droit de vous ſervir des expreſſions échappées, de la boue des halles ?

Le terme de Jongleur ſoit dans la bouche ou ſous la plume brillante de J. J. Rouſſeau eſt un ſoléciſme qui ne ſe pardonnerait pas

à un écolier de ſixieme. Le ſage ne parle jamais, même de ſes ennemis qu'avec décence, ſi ce n'eſt pour eux, ce doit être pour ſa propre réputation.

C'eſt à M. le Docteur Tronchin à qui s'adreſſe cette épithete, & celui qui la lui donne n'ignore pas que ce Médecin n'a jamais fait le métier de Bateleur. Il eſt vrai que ſes ordonnances preſque toutes ſavonnées, * & qu'il prodigue à toutes ſortes d'infirmités quelconques, le font paſſer pour un Charlatan, & non pas pour un Jongleur qui court les places publiques pour y debiter de l'onguent & des emplâtres.

Une telle calomnie n'eſt ſûrement pas du ſtyle de Démoſthènes, elle

---

* *M. le Comte de Ch*** s'étant rendu à Geneve exprès pour y conſulter ce Médecin ſi renommé, ayant produit l'ordonnance qu'il venait de recevoir, la communiqua à pluſieurs perſonnes, qui, l'ayant confrontée avec la leur, y trouverent tous du ſavon; ce qui fit dire à un plaiſant que ſi ſa blanchiſſeuſe le ſavait, elle intenterait un procès à ce fameux Docteur.*

ne convient qu'à un Auteur bas & rampant, elle deshonore moins celui à qui elle s'adreſſe, que celui qui s'en eſt ſervi ; mais peut-elle, avec les ſoupçons qui l'accompagnent, aider à fournir un indice à J. J. Rouſſeau contre M. Hume, non elle ne fournit que la preuve d'un eſprit ombrageux, d'un homme qui voudrait que celui qu'il croit être ſon ami intime, fît une guerre ouverte à tous ceux qui ne ſont pas les ſiens, ou qui ne peuvent pas l'eſtimer à ſa fantaiſie.

La manœuvre de Lettre * qui ſuit cet article n'eſt pas plus un indice de trahiſon, que le ſerait l'un des ſoupçons chimériques de l'Auteur d'Héloïſe. Les regards ſecs, ardens & moqueurs de M. Hume, en fixant le nouveau débarqué, & qui inquiétaient tant le pauvre Rouſſeau, n'étaient autre choſe que l'étude du caractere & de l'humeur de ce Genevois. L'Hiſtorien An-

* *Autre expreſſion de Rouſſeau.*

glais, ſe demandait tout bas ſi cet homme n'avait pas fait banqueroute à la raiſon & au bon ſens, ou ſi le mal dont il paraiſſait attaqué était ſans remede. Je m'étonne que M. Hume ait pu demeurer ſi long-tems à s'appercevoir que ſon protégé était pour le moins autant infirme d'eſprit que de corps, ſur-tout après que Rouſſeau *ſuffoqué de ſanglots & inondé de larmes*, ſe fut jetté à ſon cou en s'écriant, *non, David Hume n'eſt pas un traître; s'il n'était pas le meilleur des hommes, il faudrait qu'il en fût le plus noir.*

Tout ceci bien interpreté, après de mûres réflexions, prouve bien mieux l'aliénation de l'eſprit de celui qui ſe livre à ſes extravagantes émotions, que des ſoupçons en l'air pourraient indiquer une trahiſon.

Je m'étonne que l'Anglais n'aie pas rompu dès le lendemain toute liaiſon avec le Genevois. Peut-être craignait-il de ſe méprendre, peut-être n'oſait-il pas le faire, ſoit par ménagement pour lui à l'égard de

ce que le public aurait pu penſer de ce procédé peu charitable, ou ſoit pour ne pas s'attirer de toutes parts les reproches de ceux qui ſavoient qu'il avait offert à ce Philoſophe errant un aſyle en Angleterre.

Quant aux petits coups flatteurs réitérés ſur le dos de Rouſſeau, pendant que celui-ci embraſſait & arroſait de ſes larmes ſon bienfaiteur; de même que ces paroles. *Quoi, mon cher Monſieur! eh, mon cher Monſieur! quoi donc mon cher Monſieur!* n'ajoutant rien de plus, ne ſont pas des procédés qui indiquent, comme l'inſinue M. Rouſſeau, une trahiſon. Ce ſont les conſolations ordinaires que l'on prodigue à tous ceux qui paraiſſent émus par de violens tranſports; on me les a prodigués quelquefois pour arrêter les effets d'une bile trop échauffée; les uns ſe ſervent des mots de cher ami, d'autres de *dear Sir*, ou mon cher Monſieur, qui eſt l'équivalent, & quelquefois embraſſent l'affligé, pour lui témoigner leur

compaſſion & la part qu'ils prennent à ſon excès de ſenſibilité. Ces conſolations ſont de tout pays ; mais il arrive ordinairement que les eſprits égarés interpretent à leur guiſe & du mauvais côté, même ce que l'on fait pour leur propre bien.

Je comprends que dans une Lettre, l'amitié peut quelquefois employer ces expreſſions douces & tendres dont les amans ſe ſervent pour exprimer leur ardeur, mais que J. J. Rouſſeau compoſe tout un Roman ſur l'étroite liaiſon qu'il a contractée avec un confrere, je ne puis lui accorder tout le bon ſens dont peut ſe piquer un homme raiſonnable. Je lui dis tout net, plus j'apperçois d'emphaſe & d'affectation dans les témoignages réciproques d'amitié entre deux amis ou qui ſe nomment tels, moins je penſe que le cœur ait part à leur correſpondance, on doit toujours ſe défier de celui qui flatte juſqu'à l'excès. Eſt-il quelqu'amant, tout paſſionné qu'il fût, qui pourrait

prodiguer à ſa maîtreſſe des expreſſions plus tendres que celles dont Rouſſeau ſe ſert en parlant de ſon ancien ami M. Hume. *Quel repos*, dit-il, *peut-on goûter dans la vie quand le cœur eſt agité ! troublé de la plus cruelle incertitude, & ne ſachant que penſer d'un homme que je devois aimer : je cherchais à me délivrer de ce doute funeſte, en rendant toute ma confiance à mon bienfaiteur*; & plus bas, *je le prie de m'aimer à cauſe du bien qu'il m'avait fait*, & quelques lignes plus bas il ſe plaint que cet ami en lui écrivant ne lui dit *pas un mot ſur le principal ſujet de ſa Lettre, ni ſur l'état de ſon cœur dont il devait ſi bien voir le tourment.*

Je réponds ſur ce dernier article, que M. Hume s'appercevait bien par ces phraſes romaneſques, que l'Ecrivain cherchait matiere à enfanter de nouveaux ſoupçons, & que lui parler de l'état & du tourment de ſon cœur, ç'aurait été jetter de l'huile ſur le feu plutôt

que de l'éteindre ; mais me voici arrivé à la trente-huitieme page de la Lettre que J. J. n'était pas en état d'écrire, parce qu'il disait être malade. Qu'aurait-il fait de plus se portant bien ? C'est pourtant en débutant qu'il promet *une explication* & *des indices* sur la trahison dont il accuse son ami. J'ai relu deux fois cette Epitre ; & je veux être écorché vif si j'ai pu appercevoir le moindre éclaircissement sur le fait dont il est question, je n'ai pu y découvrir que le progrès de sa maladie qui se manifeste à chaque ligne, & qui de phrases en phrases va toujours en empirant. La preuve de cette vérité, c'est qu'à mesure que la plume de l'Ecrivain coule sur le papier, il perd tellement la mémoire, qu'il ne s'apperçoit pas que lui-même se contredit dans ses propres aveux, & s'il s'y soutient, ce n'est que par la répétition des soupçons qui sont très-sûrement la cause primitive de son mal.

Ce qui m'y réjouit, c'est d'y trou-

ver un homme unique en ſon genre qui voulait abſolument que ſes amis l'euſſent tous été de M. Hume, qu'il aime comme on aimerait une jolie femme, & que M. Hume fît la guerre à tous ceux que lui Rouſſeau n'aimait pas ſans trop ſavoir pourquoi, ou qu'autrement cet Anglais ne ſerait qu'un traître abominable.

Plus on tourne de feuillets, & plus on remarque que le malade ne dormait pas en les rempliſſant, mais que ſes aſſoupiſſemens lui ſuſcitaient des rêves de longue haleine. En voici un qui l'a beaucoup effrayé, c'eſt encore un ſoupçon, mais d'une eſpece tout-à-fait cauſtique; ſon imagination le fixe attentivement; ce n'eſt point un ombre qui paſſe, c'eſt un ſpectre hideux qui lui preſente M. d'Alembert, non pas à Wooton, mais à Paris, une plume à la main, & limant avec toute l'éloquence dont ce ſavant eſt doué, la Lettre publiée ſous le nom du Monarque

Pruſſien. Il proteſte, & dit qu'il eſt convaincu que ce ne peut pas être un autre qui en ſoit l'Auteur ; il culbute ce ſoupçon ſur un autre, & prétend que c'eſt à cette Epitre qu'il doit attribuer les *froideurs qui ſuccedent à l'accueil brillant qu'il avait reçu dès les premiers jours de ſon arrivée à Londres.* C'eſt ce qu'il appelle une indice, qui le conduit à la preuve ; elle eſt d'une nature ſi ſinguliere & ſi nouvelle que je parierais bien qu'on n'en a jamais vu de ſemblable ; la voici ; *à l'inſtant un trait de lumiere vient l'éclairer*, & comme ſi l'action ſe paſſait au pied du trône de la vérité, *il voit clairement*, à la faveur de cette viſion indubitable, *le foyer du complot qui ſe tramait contre lui en Angleterre, pour le trahir.* De quelle maniere le trahit-on ! & pourquoi ? il n'en ſait rien, ni moi non plus.

Un autre rêve encore agité par de nouveaux ſoupçons lui fait voir qu'*il n'avait été attiré en Angleterre qu'en vertu d'un projet qui commen-*

çait à s'exécuter, mais dont il ignorait le but ; il ſentait le péril ſans ſavoir où il pouvait être, ni de quoi il avait à ſe garantir.

Je demande à tout Lecteur ſenſé ce qu'il eſt poſſible de comprendre par cette triple énigme ? Cruel effet d'une maladie incurable, & dont on peut aiſément deviner les ſuites & les progrès. Que doivent penſer les perſonnes raiſonnables en liſant toutes les abſurdités qui ſe ſuivent en foule dans le reſte de cette Lettre. On y retrouve à chaque page les mêmes griefs : les mêmes ſoupçons y reviennent ſi ſouvent à la charge, qu'en dépit d'une lueur de beau ſtyle, on ne peut s'empêcher de s'écrier, l'Auteur eſt fou & ne le ſait pas, le public s'en doute & ne s'en apperçoit pas, & ſes partiſans ne le croiront pas qu'ils ne le voient aux petites maiſons.

Cent indices de cette vérité pourraient ſe tirer de quelques autres articles que je ſupprime dans la

crainte de tomber dans des répétitions toujours ennuyeuſes. L'excès de l'affliction dont le malade ſe tourmente lui-même de gayeté de cœur, & qui ne roule le plus ſouvent que ſur des bagatelles, annoncent en effet une ame agitée par tant de paſſions différentes, qu'il n'eſt pas poſſible que l'eſprit de cet homme-là puiſſe jamais reprendre les fonctions attachées à des procédés raiſonnables. Orgueil apparent, amour-propre invincible, vaine gloire, crainte, frayeur, amitié déréglée & ſeulement à moitié étouffée par le deſir d'une vengeance autant injuſte qu'impuiſſante s'entre-choquent & ſe battent perpétuellement dans le cerveau timbré de ce pauvre Genevois.

Autre preuve de folie tirée de la même Lettre, & qui dénote les deſirs de vengeance dont je viens de parler.

M. Hume avait écrit comme on l'a dit ci-deſſus à J. J. Rouſſeau ſur un objet eſſentiel & d'où ſon bien-

être dépendait ; il lui avait mandé que l'affaire concernant la penſion qu'on voulait lui faire était enfin terminée. Non-ſeulement le Genevois ſe fait gloire de n'avoir pas daigné répondre à ce zelé & généreux ſolliciteur, mais il ſe vante orgueilleuſement d'avoir envoyé ſa réponſe au Général Conway. Il trouve ce procédé ſi charmant qu'il s'écrie, faiſant alluſion à M. Hume : *Premier ſoufflet ſur la joue de mon Patron ; il n'en ſent rien.* Lorſqu'il dit que *l'impoſteur a des complices en Angleterre*, c'eſt-à-dire, que l'Auteur du Libelle était en liaiſon avec M. Hume, il répéte, *ſecond ſoufflet ſur la joue de mon Patron ; il n'en ſent rien.* Il continue en faiſant remarquer que dans ſa Lettre au Général il avait affecté de ne point parler de celui qui lui avait ſervi de Mecène, & répete encore, *troiſieme ſoufflet ſur la joue de mon Patron ;* & termine ſa phraſe en s'écriant, *pour celui-là, s'il ne le ſent pas, c'eſt aſſurément ſa faute* : enſuite il ajoute,

il n'en ſent rien. Eſt-il rien de plus inſenſé & de plus extravagant que ces ſortes de jeux de mots indignes de la plume d'un homme qui veut trancher du Philoſophe.

Autre preuve de folie; M. Hume, prétend J. J. Rouſſeau, n'a pour ami que ſes ennemis; il nomme Voltaire, d'Alembert, Tronchin & Walpole, tandis que tout le mal que ces ennemis lui ont fait ſe réduit à n'avoir pas voulu applaudir à ſes rêveries, & que l'un d'eux l'a tourné en ridicule par une mauvaiſe & ſotte plaiſanterie.

En voici une autre: Rouſſeau déclare lui-même qu'il ne peut écrire à M. le Général Conway *qu'en rempliſſant ſa Lettre de phraſes obſcures*, ſans cependant en alléguer la raiſon. C'eſt un Protée qui veut qu'on le devine.

Dans un autre endroit, il avoue que *la tête lui tourne en liſant le Billet* par lequel M. Hume l'avertit qu'*il ne ſaurait reſter plus long-tems à Londres pour ſon ſervice*, & il ne ſent pas

que l'Anglais lui fait cette menace pour le déterminer à accepter la penſion qu'on voulait lui faire. Je ſouhaiterais bien qu'on voulût eſſayer de me faire tourner la cervelle à ce prix-là ; je croirais bien plutôt que ce ſerait le moyen de la remettre dans ſon aſſiette, ſurtout ſi l'excès du chagrin l'avait dérangée.

Je continue de lire & tourne cinq feuillets où je n'apperçois que continuation de ſoupçons, ſuppoſitions chimériques ; plaintes outrageantes, afflictions déplacées & injures atroces contre M. Hume, à qui il fait un crime impardonnable de s'être intéreſſé en ſa faveur & malgré lui auprès du Roi & de ſes Miniſtres.

Me voici enfin arrivé à ces quatre mots fameux qui ont fait tant de frayeur à notre pauvre malade, mots prononcés par M. Hume dans l'erreur d'un rêve, ou ſi l'on veut, lorſqu'il ne dormait pas. *Je tiens J. J. Rouſſeau*, voilà le dé-

nouement qui arrive de cette piece toute ſinguliere ; c'eſt dommage que Mlle. le Vaſſeur n'ait pas paru ſur la ſcene, on aurait pu en compoſer une Comédie réjouiſſante, intitulée *le Fou ſans le ſavoir.* Ce ſont ces quatre mots qui, ſelon ce Philoſophe ombrageux, ſont une preuve plus que convainquante d'une trahiſon manineſte, à laquelle il peut en ajouter deux autres ; la premiere *des regards longs & funeſtes tant de fois lancés ſur lui*, & la ſeconde *des petits coups flatteurs ſur le dos accompagnés des mots de cher Monſieur.* Mais voici un autre accès de la maladie de cet honnête homme. C'eſt dans le fort du délire qu'il s'écrie, *oui, M. Hume, vous me tenez, je le ſais, mais ſeulement par des choſes qui me ſont extérieures : vous me tenez par ma réputation, par ma ſûreté peut-être.* Apparemment que le malade rêvait & ſe figurait qu'on voulait le coffrer ; & c'eſt en s'abandonnant à cette frayeur qu'il *voit déjà l'exaltation barbare de ſes implacables*

implacables ennemis, & que *le public qui eſt toujours pour les ſervices rendus ne le ménagera pas. Qu'il prévoit la ſuite de tout cela*, & quel eſt-elle? *que les gens ſenſés*, ajoute-il, *qui ſont en petit nombre & qui ne ſont pas ceux qui font du bruit, comprendront que loin que ce ſoit lui qui ait pu rechercher cette affaire, elle était ce qui pouvait lui arriver de plus terrible.* Moi, je dis que les gens ſenſés ne jugent point ſur les diſcours de la calomnie, qu'ils ne ſe livrent point à bras ouverts à des ſoupçons chimériques, & qu'ils attendent que les Athletes aient paru ſur l'arêne, avant que de juger lequel des deux a combattu avec le plus de courage & le plus de prudence, & que ce n'eſt pas à celui qui a crié au meurtre avant de recevoir un coup, auquel ils applaudiſſent. Un verbiage en entraîne un autre; le malade habile dans l'art des paradoxes tombe dans le délire, & prononce en ſoupirant amérement: *Oui, M. Hume, vous me tenez*

par tous les liens de cette vie, mais vous ne me tenez ni par ma vertu ni par mon courage, indépendant de vous & des hommes, & qui me reſtera tout entier malgré vous; je ſuis accoutumé à leur injuſtice & j'ai appris à les peu redouter.

Pourquoi les craint-il donc tant? *Si votre parti eſt pris, ajoute le malade, le mien ne l'eſt pas moins; mais s'il* eût pris ſon parti en homme courageux, aurait-il pouſſé de pareils gémiſſemens, puiſqu'il déclare que ſi ſon corps eſt affoibli, que jamais ſon ame ne fut plus ferme. Il faut convenir ici que le malade eſt bien à plaindre: que d'écarts! que d'égaremens! il convient de ſa maladie *par l'affaibliſſement de ſon corps*, ſans s'appercevoir que ſon eſprit s'en reſſent furieuſement: il ſoutient que *ſon ame ne fut jamais plus ferme*, & par cette affirmation même il en fait voir toute la défaillance. Voyons comme il prouve cette fermeté héroïque: *quelqu'opprobre*, dit-il, *qui m'attende & quelque malheur*

qui me menace, je ſuis prêt. Quoiqu'à plaindre, je le ſerai moins que vous; & je vous laiſſe pour toute vengeance le tourment de reſpecter malgré vous l'infortuné que vous accablez. Un Héros de couliſſe n'en pourrait pas dire davantage à l'approche du glaive d'un tyran de théatre. Eſt-ce-là le langage d'un homme que l'on ne perſécute, ſi je peux me ſervir de cette expreſſion, que pour le rendre plus heureux, & dont enfin on cherche à alléger les ſoins & les peines en lui offrant & en le preſſant vivement d'accepter une penſion?

Combien en eſt-il de pauvres Auteurs infortunés qui voudraient être expoſés à pareille perſécution! Pour moi, je ne me ferais pas tant tirer l'oreille, & ma réſignation aux volontés de mes généreux protecteurs leur prouverait bientôt que je ne ſuis pas J. J. Rouſſeau. Un éleve du Parnaſſe ne doit jamais rougir de recevoir des bienfaits mérités par des travaux qui coûtent

des soins, des veilles & presque toujours l'altération de la santé, excepté que la fortune d'ailleurs n'ait pas pourvu à ce qui convient à l'honnête homme pour être heureux, ou que des exploits lucratifs, ou des charges honorables ne leur tiennent lieu d'héritage. Ce qu'il y a de plus drôle dans ce démêlé, c'est que notre malade, en achevant une Lettre de soixante-six pages, *est surpris de la force qu'il a eu de l'écrire.* Le public doit l'être bien davantage, lorsqu'il y trouve que ce pauvre incurable convient que *si l'on mourait de douleur, il en serait mort à chaque ligne;* mais que doit-on penser quand on dit, que *tout est également incompréhensible dans ce qui se passe;* que n'a-t-il ajouté dans tout ce qu'il a écrit sur ce sujet. *Une conduite semblable à celle de M. Hume n'est pas dans la nature, elle est contradictoire, & cependant* il ajoute, *qu'elle lui est clairement démontrée.* Puisque cela est ainsi, pourquoi ne démontre-t-il pas lui-

même cette clarté sur laquelle il jette lui-même les ténebres les plus épaisses. S'il était véritablement convaincu & persuadé de la prétendue trahison dont il accuse M. Hume, s'écrierait-il? *abyme de deux côtés! je péris dans l'un ou dans l'autre, je suis le plus malheureux des humains si vous êtes coupable.* Peut-on demander à un homme de qui l'on a dit, que l'on sait positivement qu'il nous a trahi, si c'est bien lui qui est le traître? peut-on après l'avoir convaincu de trahison le prier d'avouer son crime? peut-on révoquer en doute son intégrité quand il nie, & qu'il exige d'être confronté avec l'imposteur pour le confondre. Pourquoi ne lui accorder ni l'une ni l'autre de ses demandes? Peut-on lui écrire, *je suis le plus vil des hommes si vous êtes innocent; & vous me faites desirer d'être cet objet mépriſable, ſi c'eſt moi qui vous ai fauſſement accuſé de trahiſon.* C'est clairement avouer que l'accusation que l'on a fait n'était

fondée que ſur des ſoupçons ; que l'on s'y eſt livré avec chaleur, & qu'au lieu de les éloigner, on les a appellés à ſon ſecours pour lâcher inconſidérément cet indigne jugement téméraire que l'on veut faire recevoir comme la preuve du crime ſuppoſé. Peut-on s'égarer avec tant d'opiniâtreté ſans être ſoupçonné de la plus haute folie?

Je touche bientôt à la fin de cette trop longue Epitre qui, en débutant, promettait des indices appuyées par des démonſtrations qui devaient prouver clair comme le jour la trahiſon de M. Hume : mais le malade a oublié ſa promeſſe, & ne produit que des nuages plus ſombres & plus épais les uns que les autres; il finit par les mêmes ſoupçons, & il eſt ſi peu convaincu de la vérité du fait que lui-même a mis en queſtion, qu'il conjure ſon ami ſoupçonné de lui avouer ſon crime. *Si vous êtes coupable*, lui dit-il, *ne m'écrivez plus; ſi vous êtes innocent, daignez vous juſtifier.* Voilà

à quoi se borne le pauvre Rousseau ; sont-ce là des indices ? peut-on croire que le Lecteur prendra ces doutes pour des démonstrations? M. Hume était fort heureux de ce que J. J. n'était pas en pouvoir de lui faire appliquer la question. J'aurais parié que les tourmens n'eussent pas été épargnés, & malgré toute l'innocence de l'accusé, il lui aurait sûrement fait avouer de force ou de gré qu'il l'avait trahi, l'exécution n'eût pas tardé de s'en suivre, car les fous n'ont pas beaucoup de penchant à pardonner. Si j'avais quelque chose à reprocher à M. Hume, ce serait d'avoir si long-tems envisagé ce Genevois comme un homme qui se portait bien.

Je me figure que M. Hume avait charitablement attribué, comme lui-même le dit, aux prétendus malheurs de J. J. Rousseau la cause de son accablement, & qu'enfin il n'avait attribué les démonstrations de joie du Pélerin qu'à la perspective

riante qui le conduiſait en pompe en Angleterre pour le faire arriver au comble de ſes vœux. Un eſprit bien ſain n'eſt pas inſenſible à un changement de fortune, qui le fait paſſer de la douleur au plaiſir; mais ſa joie ſe modere par la force de la raiſon qui l'avertit de ne rien outrer. Il prévoit tout le ridicule qu'il s'attirerait par des tranſports extravagans; il témoigne ſa reconnaiſſance par une conduite uniforme & par des ſentimens raiſonnables; il ne ſe laiſſe point effrayer par un mot inconſéquent, ou par de longs regards qui ne ſont que l'effet d'une diſtraction ou d'une profonde réflexion; enfin il ſe prête humainement aux faibleſſes d'un ami, parce qu'il eſt convaincu qu'il n'eſt pas ſans défauts.

Si un homme prend le contre-pied de cette conduite, on peut aiſément conclure &. dire que la machine eſt détraquée, parce que les reſſorts en ſont uſés. On a des yeux & des oreilles; on voit, on écou-

te,

te, on examine ; on réfléchit & l'on agit en conséquence. D'où l'on peut conclure qu'il était facile à M. Hume de s'appercevoir dès les premiers jours après qu'il eût connu personnellement l'Auteur d'Héloïse, que cet Ecrivain était fort malade, j'avoue que les intervalles de santé qu'il avait de tems à autres, pouvaient embarrasser le Docteur Anglais ; mais comme ces intervalles n'étaient pas de longue durée, il ne fallait que réfléchir pour être à même de ne pas irriter le mal par des procédés qui n'en apportent pas le remede.

Les caprices & les singularités de J. J. & auxquelles on s'était déjà prêté charitablement à Paris, étaient sûrement les premiers symptômes de cette maladie laquelle, au lieu de se guérir, n'a fait que s'accroître pendant son voyage en Angleterre. En fallait-il plus pour s'en appercevoir, que ces transports enthousiastes avec lesquels ce Genevois s'écrie, *non, David Hume n'est pas*

un traître ! Il faudrait n'avoir jamais vu d'esprits aliénés pour en juger autrement.

Convenez, bon J. J., que c'était une folie des plus visibles que de vous imaginer que l'on ne vous conduisait en Angleterre que pour vous y deshonorer, vous y trahir & vous y perdre. En était-ce une moins forte que de faire naître vos ridicules soupçons sur un mot échappé dans l'erreur d'un rêve? Non, ces paroles, *je tiens J. J. Rousseau* prononcées avec transport soit en veillant ou en dormant, n'indiquent pas plus une trahison, que si M. Hume eût dit, j'aime de tout mon cœur le Philosophe Genevois. N'aviez-vous jamais réfléchi sur la nature & sur l'origine des rêves? que je vous plains & que je me plaindrais bien davantage si j'étais assez malheureux que de vivre ou de voyager avec vos pareils.

Le plus beau rêve n'est que le plus grossier mensonge ; si vous n'en convenez pas, je croirai que

vous êtes du nombre de ceux qui dorment ſans jamais rêver, & qui rêvent ſans ceſſe en veillant : c'eſt le partage des fous, & la plus grande preuve de leur folie c'eſt d'ajouter foi aux rêves qu'ils font.

Vous ſouvenez-vous de la réponſe de Caton à celui qui vint le conſulter en lui racontant qu'il appréhendait l'événement de quelque malheur ſiniſtre, parce qu'il avait rêvé que les rats avaient mangé ſes ſouliers. Tranquilliſez-vous, lui répondit le Philoſophe Romain, rien n'eſt plus naturel que cela : que des rats rongent des ſouliers, la choſe eſt poſſible ; mais vous auriez tout à craindre & tout à redouter ſi les ſouliers euſſent mangé les rats. Je vais, en remontant à la premiere idée que j'avais conçu du point de vue de M. Hume, développer la ſuite de ſon rêve : quand il prononça, *je tiens J. J. Rouſſeau*, c'eſt comme s'il eût dit : j'ai heureuſement pu attirer au Nord cet homme célebre qui a déjà fait tant de

bruit vers le Sud, & qui eſt encore en état par la beauté de ſon ſtyle; la profondeur de ſes réflexions, & l'élévation de ſon génie, de compoſer quelque Ouvrage qui ſera recherché : je le traduirai, ou le ferai traduire ; par ce moyen, je pourrai mieux tirer parti de mes talens ou des ſiens. Après quoi il s'éveille & penſe aux moyens de réaliſer un ſi beau ſonge; pour cet effet, il projette de ſolliciter pour ce Genevois une penſion, afin que n'étant pas importuné par l'indigence, il puiſſe limer ſes productions & les rendre dignes des applaudiſſemens du public. Enfin nous ſerons contens tous les deux, nous acquérerons une nouvelle réputation dans la république des Lettres, & je n'y perdrai rien du côté des faveurs de la fortune.

Si un pareil projet pouvait paſſer pour une trahiſon, je ſerais tenté de croire que l'Auteur Anglais était un traître ; mais ne l'étant pas, J. J. Rouſſeau a très-mauvaiſe grace

de faire tant de bruit pour de ſi bonnes intentions.

Je me perds dans mes réflexions quand je conſidere que M. Hume ait pu demeurer ſi long-tems ſans s'appercevoir du dérangement d'eſprit de ſon compagnon de voyage, & qu'il ait eu la conſtance d'entreprendre une juſtification, toujours inutile vis-à-vis d'un homme de cette trempe.

Je ne dis pas que la derniere & longue Epitre du malade dût demeurer ſans réponſe ; mais pourquoi pouſſer la complaiſance au-delà de ſes bornes? L'Anglais en peu de lignes peint au parfait la maladie de ſon ami. Il la connaiſſait donc ; pourquoi le combattre comme s'il eût eu l'eſprit tout-à-fait libre. Voyons comme il le deſſine d'après nature. Rouſſeau, dit-il, *reſte en ſa préſence quelque tems aſſis, ayant un air ſombre & gardant le ſilence.* N'eſt-ce pas-là un avant-coureur du délire? *Il répond aux queſtions qu'on lui fait avec beaucoup d'humeur*, n'eſt-

ce pas les ſuites ordinaires de l'accès primitif du mal? *Il ſe leve bruſquement*, & après avoir *fait quelques tours dans la chambre*, ſe jette *à corps perdu ſur les genoux de M. Hume, l'embraſſe*, lui ſerre le cou comme pour l'étrangler, & s'écrie comme un fou qui a peur que l'on ne découvre ſon mal. *Mon cher ami, ne me pardonnerez-vous jamais cette extravagance?* M. Hume veut appaiſer les frayeurs de Rouſſeau par des conſolations; & il appelle cela une ſcene très-touchante: il a bien de la bonté, je l'appellerais moi très-ridicule. On plaint les fous; on doit les ſecourir; mais il eſt de la prudence de s'en éloigner, & de la ſageſſe de ne pas faire attention aux careſſes non plus qu'aux invectives dont ils nous accablent.

Dans toutes les Lettres de M. Hume, il s'y trouve autant de clarté, que dans celles de ſon ami d'obſcurité & de ſubterfuges. Plus J. J. Rouſſeau va en avant, plus il s'enfonce dans les ténebres: les

petits esprits qui ne savent lire que des mots artistement rangés, ne courent qu'après l'énigmatique pour avoir le plaisir de deviner à faux; mais les gens sensés qui aiment le solide & le clair ne le regarderont jamais que comme un homme prêt à tomber dans les accès d'une fievre chaude.

La Lettre de M. Walpole à M. Hume du 26 Juillet 1766, ne fait ni l'éloge de l'esprit, ni celui du caractere de cet Anglais. S'il eût eu du jugement & de la candeur, il eût dès Paris même, pu reconnaître par les singularités du Genevois, que cet homme n'était plus à lui-même, ni aux autres. A quoi bon se cuirasser pour faire la guerre aux fous. La pauvreté seule de celui qu'il cherchait à humilier, devait l'empêcher de le jouer dans une Lettre supposée. Insulter aux malheureux sans en avoir un sujet légitime, est afficher une ame dure & incapable de compassion. Le Sr. Walpole ajoute qu'il a une parfaite

indifférence ſur ce qu'on penſera de ſon procédé vis-à-vis de Rouſſeau, c'eſt à la fois braver la voix publique & les honnêtes gens. Si cet Anglais dont les aïeux n'étaient ni fort riches ni fort illuſtres, eût regardé de plus près, il aurait vu que Rouſſeau n'était pas auſſi méchant que lui, & qu'il n'avait pas le cœur ingrat ; mais que quand un homme a l'eſprit troublé, il n'eſt gueres poſſible de le bien caractériſer, parce qu'il change de propos & de conduite à chaque inſtant.

En ſuivant les réflexions de M. Hume, qui ſuccedent à l'Epitre de M. Walpole, je remarque que celui-ci ſuppoſe toujours le Genevois expatrié, doué de toute la preſence d'eſprit d'un homme ſenſé. Dans cette ſuppoſition il a raiſon de le peindre avec les traits qu'il emploie pour le rendre mépriſable aux yeux du public ; mais en ſe rappellant lui-même les larmes & les tranſports de ſon ancien compagnon de voyage, & ſes ſingularités, il de-

vait plus que perſonne s'être apperçu de ſes égaremens, & le traiter en conſéquence. Comme il ne pouvait que le conſoler ou le plaindre, l'animoſité & le mépris ne devaient pas paraître ni dans l'une ni dans l'autre de ſes Lettres, & cependant voici le portrait qu'il en fait.

Quoique M. Rouſſeau paraiſſe ici faire le ſacrifice d'un intérêt conſidérable. Il veut dire de la penſion dont il a été parlé : *il faut obſerver cependant que l'argent n'eſt pas toujours le mobile des actions des hommes, ſur qui la vanité a un empire bien plus puiſſant, & c'eſt le cas de ce prétendu Philoſophe.*

C'eſt par ce même trait de haine & de vengeance que l'on s'apperçoit que M. Hume n'avait pas été aſſez pénétrant pour découvrir la maladie de J. J. Rouſſeau ; mais eſt-il de la grandeur d'ame d'un cœur humain de ſe ſervir de fleches empoiſonnées. En voici une décochée par le Philoſophe Anglais : *un refus*

fait avec oſtentation de la penſion du Roi d'Angleterre, oſtentation qu'il a ſouvent recherchée à l'égard des autres Princes, aurait pû être ſeule un motif ſuffiſant pour déterminer ſa conduite. Ah! de grace, M. Hume, que penſera-t-on de la vôtre, en verſant par torrens le fiel & le bithume ſur celle de l'un de vos confreres en littérature. Oui, cette impérieuſe oſtentation ſerait condamnable dans un homme de bon ſens; mais une oſtentation de cette eſpece, accompagnée de toutes les circonſtances qui l'ont précédée & ſuivie, ſuffiſait pour faire connaître l'aliénation de l'eſprit de cet objet de la plus charitable compaſſion.

Que diriez-vous de celui qui vous reprocherait de n'avoir pas la bouche au milieu du front. Que diriez-vous? ſi vous entendiez un homme reprocher à l'un de ſes anciens amis, dans le fort de l'accès d'une fievre chaude, qu'il a tort de de s'abandonner ainſi aux tranſports qui l'agitent, & qui lui ferait un

crime d'avoir voulu ſe jetter par la fenêtre ? & qui enſuite ſe tournerait de votre côté, en diſant que cette fievre ſerait *un motif ſuffiſant pour déterminer ſa conduite.* Sachez que vous & moi connaiſſons moins ce qui roule ſur nos têtes que ce qui ſe trouve ſous nos pieds. Des revers inopinés ; des renverſemens de fortune ; des injuſtices atroces ; des frayeurs émanées d'un tremblement de terre ; les flammes d'un incendie ; des conſpirations contre nos jours où notre bonheur & mille autres accidens auxquels nous ſommes tous expoſés, ont troublé quantité d'hommes doués des plus grands talens. Ayons donc pour les malades de cette eſpece, la même indulgence que nous ſouhaiterions que l'on eût pour nous ſi nous étions de ce nombre.

N'avez-vous jamais oui raconter des propos de ce fou qui ſe diſait le pere éternel ? Si quelqu'un ſe fût aviſé de l'accuſer ſérieuſement devant le Juge d'être le plus impie

des blaſphêmateurs, je ſuis très-perſuadé que l'accuſateur eût été condamné d'aller loger ſous le même toît. Peut-on ſuppoſer de l'orgueil & de l'ingratitude à quelqu'un qui ſerait à l'agonie : eſt-on dans cet état capable de ſentir l'influence que les paſſions peuvent avoir ſur notre ame : Or, peut-on douter que la folie ne ſoit l'agonie de l'eſprit humain ?

Les amis de M. Hume qui ont caractériſé le pauvre Rouſſeau, veulent *que l'abſurdité de ce qu'il avance* dans ſes lettres à M. Hume, *n'eſt pas une preuve de mauvaiſe foi.* Ils ont raiſon ; mais ils l'euſſent mieux défini en diſant que ç'en était une très-viſible de l'affaibliſſement de ſon eſprit. Fixons le tableau qu'ils font de cet homme-là. Le voici : *il ſe regarde*, diſent-ils, *comme le ſeul être important de l'univers, & croit bonnement que tout le genre humain conſpire contre lui. Son plus grand bienfaiteur étant celui qui incommode le plus, ſon orgueil de-*

vient le principal objet de ſon animoſité. Il eſt vrai que pour ſoutenir ſes bizarreries, il emploie des fixions & des menſonges ; mais c'eſt une reſſource dans ces têtes faibles, qui flottent continuellement entre la raiſon & la folie que perſonne ne doit s'en étonner.

Que l'on oppoſe mon opinion, ou ce que j'ai déjà dit ci-devant avec ce qu'on vient de lire, & l'on verra ſi M. Hume avait lui-même beaucoup de raiſon que de vouloir lutter avec un malade de cette eſpece ; mais voyons ce qu'il dit lui-même. *J'avoue que je penche beaucoup vers l'opinion de mes amis : quoiqu'en même-tems je doute fort qu'en aucune circonſtance de ſa vie, il ait joui plus entiérement qu'aujourd'hui de toute ſa raiſon.*

J'en appelle au jugement des Lecteurs ſenſés : & je me perſuade que ce paradoxe leur fera remarquer que celui qui l'avance s'aveugle de propos délibéré pour n'examiner en lui-même que les progrès du reſſentiment le plus inſenſé. D'où

je conjecture que M. Hume n'eſt pas encore auſſi malade que J. J. mais qu'il montre déjà quelque diſpoſition à le devenir. C'eſt encore l'Auteur Anglais qui veut que *même dans les étranges Lettres que Rouſſeau lui a écrites, on retrouve des traces bien marquées de ſon éloquence & de ſon génie.* J'en conviens, la toile en était bien luſtrée & brillante, mais le fil en était pourri. Jamais homme de bon ſens, quelque éclairé qu'il puiſſe être, ne pourra reconnaître dans ces *Lettres étranges* que le tiſſu embrouillé d'un ſublime galimathias. Les fous cauſent & écrivent quelquefois avec beaucoup de feu & d'enthouſiaſme, mais leur éloquence eſt toujours entrecoupée par des fictions ſi ridicules, & des propoſitions ſi abſurdes, que l'on ne peut s'empêcher de reconnaître leur égarement. La plus grande faute de M. Hume, c'eſt de n'avoir pas voulu reconnaître celui d'un homme qui en faiſait voir tous les jours de ſa vie,

& d'une nouvelle eſpece. Peut-on dire que Rouſſeau jouiſſait de toute ſa raiſon en promettant des indices & des démonſtrations qui, au bout de ſoixante-huit pages, n'arrivent pas. Il paraît bien plutôt par cette même Epitre, & les viſions qu'elle contient que la République des Lettres va prendre le deuil ; & ſe lamenter de la perte d'un Héros qui ſûrement aurait illuſtré ſes faſtes, ſi la raiſon ne l'avait pas abandonné pour toujours.

Un anonyme qui s'eſt donné le titre de *Rapporteur de bonne foi*, a déjà prononcé ſes arrêts ſur le différend ou plutôt la querelle pitoyable entre M. Hume & Rouſſeau. Il fait pancher la balance du côté du ſecond, en cela il ſera toujours fort louable de s'être déclaré pour celui qui gémit, ou qui, par un excès de ſenſibilité, paraît le plus affligé. Je n'ai jamais connu que de réputation ces deux Auteurs célebres, j'ai quelquefois ouï faire l'éloge de leurs productions par

gens du premier mérite, & qui je crois, étaient plus capables que moi d'apprécier les talens. J'avoue à ma honte que j'ai trop peu recherché les productions de l'Auteur Anglais, ſur-tout depuis le reproche que lui fit le Général Barrington, de n'avoir pas été fidele dans ſa Relation de la conquête de la Guadaloupe. D'ailleurs, tout ce que je puis en dire, eſt que je penſe que ſes talens & ſon mérite perſonnel lui ont mérité en Angleterre, en France & même ailleurs des applaudiſſemens & l'eſtime des honnêtes gens. C'eſt un homme du monde qui aime la bonne ſociété, qui la recherche, qui en eſt recherché; & qui, ne voulant par ſe ſinguliariſer, ſe prête aux mœurs & aux uſages du ſiecle, peut-être, avec trop de complaiſance. Je connais mieux les Ouvrages du miſanthrope Genevois qui m'ont quelquefois émerveillé, & quelquefois fait penſer qu'il ſe trompait dans ſes ſpéculations. Peut-être avais-je tort; mais,

mais, dit Boileau, *un Clerc pour quinze ſols peut ſiffler attila;* je m'attends bien de l'être, peut-être à meilleur marché. Si M. Hume a un peu dérogé au titre d'homme de Lettres dans la conduite qu'il a tenue dans cette affaire, J. J. Rouſſeau n'y a ſûrement pas recueilli des lauriers bien flatteurs ; mais pour ce qui concerne la probité, l'on peut, ſans outrer ſon éloge, avouer qu'il ne s'en eſt jamais écarté. Pour bien juger ou définir le fond de ſon caractere, & remonter à la ſource d'où ſont partis ſes égaremens, il faudrait commencer à le conſidérer dans ſon premier état, le voir dans ſa plus tendre jeuneſſe une lime à la main, & revêtu du tablier de garçon horloger ; ne quitter cette profeſſion que pour être expoſé à beaucoup de revers & d'infortunes, ſur-tout après ſon changement de Religion. Le ſuivre dans ſes voyages en Italie & ailleurs, faufilé parmi gens de tous états & de toutes conditions, depuis le bonnet Ducal

juſqu'à la houlette ; c'eſt pourquoi je me perſuade que les replis du cœur humain peuvent lui être mieux connus que s'il eût toujours vécu dans le ſein de l'opulence. Le talens & les connaiſſances qu'il a acquis ſont une preuve bien certaine qu'il était né avec un goût naturel pour l'étude des belles Lettres ; mais que n'ayant eu que lui ſeul pour guide dans cette carriere épineuſe, qu'il n'a pas toujours ſuivi le chemin qui conduit au Temple de la modération ; ce qui eſt ſans doute la cauſe qu'il a outré bien des ſyſtêmes, plus admirables en ſpéculation qu'ils pourraient l'être en pratique. J'aurais auſſi quelque panchant à croire que la lecture des Auteurs tragiques, comiques & romaneſques avait fixé ſes amuſemens : ce qui aurait beaucoup contribué à lui donner du goût pour ces grands ſentimens, cet excès de ſenſibilité & cette fierté déplacée qu'il ne met que trop ſouvent en œuvre, & qui, dans le fond, ne

conviennent qu'à de grands perſonnages, & ſur-tout à des Héros de Théatres.

Je m'imagine encore que les Poëtes anciens & modernes, les Orateurs de l'ancienne Rome & de l'antique Grece, & les Philoſophes de tous les âges, ont tour-à-tour déraciné de ſon ame la tige des faux préjugés qui, de nos jours, ſont la honte du genre-humain, ou qui, tout au moins, révoltent les eſprits éclairés.

On remarque que la nature l'avait fait naître avec ce germe ſpirituel qui, bien cultivé, forme les grands génies; mais que faute de bons principes, & voulant trop embraſſer à la fois l'occaſion de devenir un véritablement grand homme lui eſt échappée.

Deſtiné par ſa naiſſance à s'attacher à des travaux méchaniques, il les abandonne pour ne s'appliquer qu'aux talens agréables; il débute par remporter des prix Académiques; ſes productions, dans un

genre tout-à-fait nouveau, le font remarquer : la nouveauté plaît, on y applaudit, & J. J. en ne s'éloignant plus de ce genre, était heureux ; mais il prend les aîles d'Icare, il veut s'élever au-dessus de sa sphere, il veut, sans appui & sans vocation, devenir législateur ; il échoue dans son projet ; cela seul, capable d'ébranler même l'esprit le plus stoïque, pouvait détraquer les ressorts de son imagination : il ne s'en apperçoit pas ; il veut, malgré vent & marée, entrer au port, il y échoue en voulant s'y ancrer ; prêt à périr, il brave le destin ; & le destin qui se joue des mortels, ne lui sauve la vie que pour la lui rendre plus amere & plus douloureuse.

Malgré ses infortunes, ses productions l'introduisent pendant quelques-tems parmi le beau monde ; & s'il apprend à le connaître, ce n'est que pour s'en séparer. Plus il fait des efforts pour s'en éloigner, plus le beau monde s'excite

à le fêter, il eſt inſenſible à ſes careſſes. Il fuit ; on court après ; on l'arrête, il s'échappe encore : on veut le voir, il ſe cache. Dès-lors ſa miſanthropie commence à ſe manifeſter ; mais comme tous les excès ſont dangereux, elle dégénére en ſingularités, qui auraient dû depuis long-tems faire regarder comme un homme qui, de propos délibéré & de gayeté de cœur, s'éloigne du bon ſens & de la raiſon, uniquement pour ne s'attacher qu'à des viſions & à des chimeres. Cet homme ne veut plus être fait pour les hommes ; on dirait à le voir agir, que ce ſont eux qui doivent être faits pour être en butte à ſes boutades & à ſes caprices. Ne veut-on pas ſe prêter à ſes ſentimens romaneſques & à ſes frayeurs ridicules, on devient tout-à-coup ſon plus grand ennemi? Il crie à la trahiſon, à la perfidie ; il pleure, il gémit, enfin il tombe dans l'enfance ; c'eſt ce que l'on peut dire ſans l'outrager.

le baigner & le faire prendre une potion d'ellébore ; mais faites ce compliment à ce Philoſophe, il vous donnera bientôt des preuves qu'il ne ſent ni ne connaît ſon mal. Ses tranſports & ſes emportemens colériques en ſeront ſur le champ la preuve. Pour ſe venger il demandera du papier ; & armé de plume & d'encre, Dieu ſait comme il vous habillera : ne l'a-t-il pas lui-même avoué, quand il écrivit à M. Hume que celui-ci n'ignorait pas *que l'on ſait fort bien qu'il ne faut que le mettre en colere pour lui faire faire bien des ſottiſes.* Qu'eſt-ce que des ſottiſes qui proviennent des accès d'une violente colere ? ne ſont-ce pas les preuves d'une conduite extravagante, ou de la plus haute folie ? il y a quelqu'apparence que deux ſortes de folies agiſſent alternativement ſur l'ame & l'eſprit de ce Genevois. Folie paiſible & ſupportable, & folie frénétique. Je ne m'attacherai qu'à démontrer que la premiere domine ſur l'autre, &

que

que ce qu'on appelle orgueil, ingratitude & méchanceté, ne ſont autres choſes que les effets de la maladie dont il eſt viſiblement attaqué.

La preuve que Rouſſeau n'eſt point orgueilleux, c'eſt qu'il ne ſe fait aucun ſcrupule de fréquenter indifféremment toutes ſortes de perſonnes de quelques conditions qu'elles ſoient, pouvu qu'il les croie d'honnêtes gens. Si ce ſont des eſprits unis quoique bornés, il ne leur fait pas reſſentir cette ſotte ſupériorité que veulent avoir en dépit de l'égalité humaine quantité d'Ecrivains de nos jours, qui s'imaginent être d'une nature plus excellente que ceux qui ne barbouillent point de papier. Notre Philoſophe malade n'affecte pas de mettre les poings ſur les côtés en parlant à des hommes confondus parmi le vulgaire ; cependant ſon antagoniſte veut faire entendre que l'orgueil eſt ſon vice dominant. Eſt-il quelqu'un qui paraiſſe plus hum-

ble dans ſa parure & dans ſes diſcours familiers ? M. Hume lui prête une ſoif ardente pour les richeſſes, en diſant que pour s'en déſaltérer *il affecte aux yeux du public une extrême pauvreté :* cette médiſance eſt démentie par le déſintéreſſement avec lequel cet homme a abandonné la plupart de ſes productions aux Libraires.

On m'oppoſera peut-être l'orgueil & le mépris des richeſſes que Diogene fit paraître vis-à-vis d'Alexandre ; mais n'a-t-on pas fait de ce cynique le portrait comme d'un fou de la premiere claſſe ?

Rouſſeau n'eſt point ingrat, il pouſſe même la ſenſibilité & la reconnaiſſance à l'excès lorſqu'on l'a obligé, témoins ſes tranſports & les larmes dont il arroſa le viſage de M. Hume lors de leur arrivée en Angleterre ; au reſte, je ſuis aſſez de ſon ſentiment lorſqu'il dit qu'on ne peut pas marchander ſur la reconnaiſſance comme ſur une piece de drap. Il n'eſt point

méchant, & tous les traits de méchanceté que l'on décoche ſur ſon caractere, ne ſont que les ſuites de la prétendue ingratitude dont on l'accuſe. Si quelqu'un s'aviſait de faire la queſtion en demandant d'où peut provenir l'égarement de l'eſprit de cette Auteur ſi eſtimable par quantités de beaux traits répandus dans ſes Ouvrages ? Je répondrais qu'il faudrait remonter juſques aux tems de ſa premiere condition, & le voir paſſer de la boutique d'un Horloger dans le Temble des Muſes. Le voir voyager tantôt bien & le plus ſouvent mal à ſon aiſe, expoſé à des chagrins & à des revers qui n'affermiſſent pas l'eſprit humain. Ne voit-on pas tous les jours que de grandes tribulations, de même que les excès de joie & de triſteſſe, ou quelque fois une frayeur exceſſive peuvent ſelon la faibleſſe du tempérament de ceux qui y ſont expoſés, opérer le bouleverſement des ſens, & frapper les fibres du cerveau juſ-

qu'au point que l'ame & le cœur peuvent attaquer les nerfs, ralentir ou précipiter la circulation du ſang, & enfin priver du plus au moins la réflexion & le diſcernement de leurs fonctions ordinaires. On remarque qu'autant d'hommes affligés de cette maladie, autant de maladies différentes dont la plûpart ſont incurables.

N'eſt-il pas des fous que l'on eſt obligé d'enchaîner & de garotter, d'autres plus dociles, mais ſujets de tems à autres à des tranſports frénétiques qui exigent les mêmes précautions ; d'autres qui, à la vue du public, penſent, parlent & agiſſent comme le reſte du gros des hommes, & dont les égaremens d'eſprit ne paraiſſent qu'aux yeux de ceux avec leſquels ils vivent ; d'autres dont la folie ſemble être attachée aux phaſes de la lune, & dont la maladie eſt couverte par les différentes interprétations que l'on fait de leurs paſſions & de leur conduite.

Combien de fois ne prend-on pas pour un défaut du cœur ou du ſentiment ce qui, dans le fonds, n'eſt qu'une altération ou faibleſſe de l'eſprit humain.

Je crois que c'eſt dans ces dernieres claſſes que l'on peut placer J. J. Rouſſeau, ſans qu'il puiſſe s'en offenſer, puiſque ce genre de maladie le purge entiérement des vices du cœur & de l'ame dont ſes ennemis l'accuſent injuſtement.

Ouvrez l'Hiſtoire de France, n'y trouverez-vous pas un grand Roi qui, par trois accidens différens, eût le malheur d'être troublé. Le premier fut un coup de ſoleil, qui lui ayant cauſé des tranſports au cerveau, commença cette fâcheuſe opération, la ſeconde fut l'apparition ſubite d'un homme noir qui, à ſon paſſage dans une forêt, ſe préſenta ſubitement à ce Prince en lui criant qu'on le trahiſait, & que l'on conſpirait contre lui, & le troiſieme fut la chûte d'une lance ſur un caſque, & dont le bruit

ſonore effraya tellement ce bon Prince, qu'il ſe troubla au point qu'il s'imagina être livré à ſes ennemis; alors il entra en fureur, tire ſon épée, prend tous ceux qui ſe trouvaient devant lui pour des conſpirateurs, fonce ſur eux, court, crie, frappe & tue à tort & à travers juſqu'à ce qu'il tombe en pamoiſon ou en délire: on eſt obligé de le lier ſur un chariot, on le remene en ſon palais. Il reprend ſes eſprits, rentre dans toute l'étendue de ſon bon ſens, continue de gouverner des cinq, ſix & ſept années de ſuite avec autant de ſageſſe que de prudence. Croirait-on qu'il laiſſait voir pendant les intervalles lucides que lui laiſſait ſon mal, toute la force d'eſprit & la ſagacité dont ſe pouvait glorifier le Prince le plus accompli ?

Que l'on réfléchiſſe ſur ce paſſage, & ſur la maladie de J. J. Rouſſeau, on y trouvera tout au moins, quant aux intervalles lucides, beaucoup de rapport; ces intervalles

ne ſont pas de ſi longue durée chez le Philoſophe Genevois, mais elles ſont d'une nature capable de faire connaître que malgré qu'il n'y a point d'eſpece de frénéſie qui ſe reſſemble, & qu'elles different toutes, que cependant il en eſt qui ſe rapprochent. On en pourrait dire de même des paſſions violentes, comme de l'amour du jeu, de l'ivrognerie, de l'ambition, de la haine & de la vengeance, qui tiennent beaucoup de la force ou de la faibleſſe du tempérament de ceux qui ont le malheur de s'y laiſſer emporter.

Il en eſt peu qui ſe corrigent par les exhortations ou les menaces qu'on leur fait en leur oppoſant les loix divines & humaines. Les plus entêtés prennent même pour des outrages les bons conſeils que leurs amis ou leurs proches s'empreſſent à leur donner, & les autres ne ſe laiſſent perſuader que par l'impoſſibilité, où les mettent les cauſes ſecondes, d'atteindre à leur but:

un amant, parce que l'objet qui ne peut le ſouffrir a des yeux pour un autre ; un joueur, parce que ſes finances ſont taries ; un vindicatif, parce que ſon adverſaire eſt plus puiſſant que lui ; enfin, parce que l'homme, étant ſubordonné, eſt contraint de fléchir à l'approche des circonſtances.

Il n'y a point de milieu, il faut que Rouſſeau convienne que ſa maladie n'eſt autre choſe que le déréglement de ſon eſprit, & non pas l'effet de la perverſité de ſon cœur. Je ſuis perſuadé qu'un homme qui a tant ſoit peu ſa réputation à cœur, préférera toujours de paſſer plutôt pour un eſprit aliéné ou dérangé, que pour méchant, inſolent, orgueilleux & ingrat. C'eſt cependant avec ces dernieres couleurs que M. Hume fait le tableau du caractere de ſon ancien ami. Il a tort, c'eſt pourquoi je conclus à ce que le public équitable, oblige M. le Philoſophe Anglais à faire au Philoſophe Genevois, une ré-

paration complette en y joignant tous les frais, dommages & intérêts. J'ai dit plus haut qu'une violente frayeur peut conſidérablement contribuer à l'altération de l'eſprit. Qu'on ſe rappelle ce terrible décret de priſe de corps, qui, comme un coup de foudre, vint frapper l'eſprit du Genevois, lorſque ſon Emile fut lacéré : frayeur, ſaiſiſſement, conſternation, amour-propre bleſſé à mort vinrent tour-à-tour jetter le trouble dans ſon ame ; ſon cœur agité par différentes paſſions, palpite, s'évanouit & ſe reſſerre. Le Public en avait oui le coup, mais pouvait-il en reſſentir les effets ? J. J. Rouſſeau ſeul les ſentait bien mieux que les ſoufflets en l'air qu'il envoyait à ſon Patron par la poſte : cette époque ſeule ſuffirait pour ébranler le plus ferme Stoïcien. A peine cet orage a ceſſé, que J. J. Rouſſeau en eſſuye encore un plus funeſte à Geneve : les journaux & les papiers publics l'annoncent, mais les Lecteurs n'en éprouvaient pas les

ſuites douloureuſes. Le bon J. J. Rouſſeau était le ſeul que les carreaux de Jupiter avaient frappé. Le ſaint homme Job ne ſe trouva jamais dans une ſituation auſſi accablante, & l'on ſçait, que dans l'excès de ſes plaintes & de ſes tranſports, ſa colere le plongeaient en quelque ſorte juſques dans les bras du délire.

Tous ces revers inopinés & les plus affligeantes tribulations, diſent certains raiſonneurs opulens & heureux ne ſauraient ébranler le grand homme. Le Philoſophe doit y être préparé : quand elles arrivent, il fait ceci, ou il doit faire cela ; ah! que j'en ai connnu de ces brillans moraliſtes qui ne parlaient ainſi que parce que eux-mêmes n'avaient jamais eu que de très-faibles déplaiſirs ; mais combien en pourrais-je nommer, non-ſeulement en Angleterre, mais par-tout ailleurs, qui, pour un intérêt de peu de choſe, la perte d'un petit procès, la mort d'un parent, celle d'une maîtreſſe

& ſouvent moins encore, ſe ſont abandonnés à des excès plus funeſtes, juſques enfin à s'arracher la vie par l'eau, le feu, le fer ou le poiſon. Que ne profitaient-ils de leur ſtoïciſme, pourquoi la plupart des hommes ne s'attachent-ils pas à mieux connaître les facultés de l'ame & de l'eſprit ? parce qu'ils s'appliquent trop à raiſonner ſur les événemens, & ne réfléchiſſent que très-rarement ſur leur cauſe premiere.

Le Rapporteur, de bonne foi, qui eut occaſion de voir M. Rouſſeau à Montmorency, lui fait un compliment, par lequel on ne remarque pas qu'il ſe ſoit apperçu de la maladie qui affligeait plus ſon eſprit que le corps de ce Philoſophe ; il ſe charge de ſa juſtification, elle lui fait honneur : il défend l'innocent outragé, & ſon plaidoyer lui attirerait encore plus d'éloges, ſi celui pour lequel il plaide ſe portait bien.

Une premiere lecture de l'expoſé

lui montre M. Rouſſeau *ſingulier.* On peut dire que la politeſſe ſe perfectionne de nos jours comme les modes ; pourquoi ne pas dire malade. La ſeconde le lui fait voir plein de candeur & de ſenſibilité ; pourquoi n'a-t-il pas ajouté le mot de *trop*, qui aurait mieux fait comprendre au Lecteur que l'excès des paſſions de l'ame les fait dégénérer en faibleſſe ; mais la troiſieme lecture de l'expoſé, en confirmant le jugement qu'il a porté ſur cette affaire, c'eſt-à-dire, *de trouver l'illuſtre Genevois innocent*, innocence qui lui fait reſſentir *un treſſaillement de joie en appercevant à la fois ſa pleine juſtification, & l'évidence des torts de ſon adverſaire.* C'eſt beaucoup dire, *ſa plaine juſtification*, en ſuppoſant qu'il ſe portait bien, & ce n'était rien dire de trop en convenant que ſa maladie était manifeſte. Dans le premier cas, il y a apparence que jamais Rouſſeau ne ſe fut brouillé avec M. Hume, pour des procédés indifférens, de

nul intérêt, & qui n'attaquaient point l'honneur. Comme aliéné d'esprit, de quoi accuse-t-il M. Hume ? d'être un traître : comment le sait-il ? qui est-ce qui le lui a rapporté ? qu'il nomme l'accusateur, ou les témoins : il n'en fait rien, il ne produit que des soupçons : il promet cependant des indices & des démonstrations, il ne tient pas parole : pour toute conviction, il fait parler un homme enséveli dans les bras du sommeil, à qui il fait dire, *je tiens J. J. Rousseau ;* & après avoir tiré mille fausses conséquences de ces paroles, il termine trente-huit pages d'écriture par demander à l'accusé s'il est vrai qu'il l'a trahi ? & preuve qu'il n'en savait rien, c'est qu'il confesse lui-même que, *si cela n'est pas, il est le plus malheureux & le plus vil des hommes ; qu'il desire d'être cet objet méprisable*, c'est-à-dire, de trouver M. Hume innocent, pour avoir le plaisir *d'être prosterné devant lui, foulé à ses pieds, criant miséricorde, faisant tout*

pour l'obtenir, publiant à haute voix ſon indignité, & conclut par un paradoxe énigmatique, en diſant, *il n'y a point d'objection dont un cœur qui n'eſt pas né pour elle, ne puiſſe revenir.* Je crois bien qu'un homme agité par les tranſports d'une maladie incurable peut s'égarer à ce point-là; mais qu'un homme bien ſain comme vous, mon chèr confrere, en belle proſe, puiſſe en liſant tant de folies ne pas s'appercevoir de l'aliénation de l'eſprit de celui qui les a faites, c'eſt une de mes plus grandes ſurpriſes. Quoi! M. le Rapporteur, vous condamnez *M. Hume d'avoir fait publier une brochure pour ſe plaindre, tandis*, ajoutez-vous, *que M. Rouſſeau n'a répandu les ſiennes que dans le ſecret de l'amitié.* Vous aviez ſans doute oublié l'article du St. James Chronicle, ou l'illuſtre Genevois apprend au public que ſon ennemi déclaré l'Auteur de la Lettre attribuée au Roi de Pruſſe, a des complices en Angleterre. M. Hume,

diriez-vous, n'y eſt pas nommé; non, mais le public le ſoupçonne & le montre au doigt: ainſi en fait d'imprimé, c'eſt J. J. Rouſſeau qui eſt le premier aggreſſeur. Ne défie-t-il pas enſuite M. Hume de faire imprimer tout ce qu'il a en main! eſt-ce que de pareils défis ne ſont pas des preuves d'un égarement marqué au coin de la plus haute folie? n'eſt-ce pas vouloir appeller un homme en duel, ſans pouvoir l'accuſer de nous avoir deshonorés. J. J. Rouſſeau a tort, M. Hume n'a pas raiſon: vous défendez mal le premier, & vous condamnez trop legérement le ſecond. Peut-être aurai-je moins de raiſon encore vis-à-vis de certains eſprits, qui diront en liſant ceci, & moi, je vous ſiffle tous les quatre.

N'outrez pas la politeſſe, & ne dites pas qu'au jugement de plus d'une perſonne ſenſée, M. Hume n'a pas moins de vanité que de bienfaiſance: vous auriez dû dire avec toute la franchiſe dont je vous

crois capable, que l'oſtentation & la vanité l'emportaient ſur la bienfaiſance; parce que, lorſque celle-ci émane d'un principe généreux, telle que puiſſe être la conduite active & paſſive de l'obligé, le bienfaiteur obſerve un éternel ſilence ſur ſes bienfaits. Il peut, avec toutes les voies permiſes, repouſſer la méchanceté & les indignités de l'ingrat qu'il a obligé, mais loin d'en faire parade ou de les lui reprocher, il doit obſerver un éternel ſilence à cet égard.

J'ai déjà mis au jour les motifs qui pouvaient avoir engagé M. Hume à protéger l'illuſtre Genevois, & vous n'avez pas tout-à-fait bien remontré en inſinuant que cet Anglais avoit pris de l'ombrage en fixant avec trop de jalouſie la réputation & les talens de Rouſſeau; s'ils n'euſſent pas été attaqués avec quelque différence de la même maladie, ç'étaient deux aſtres qui, par des rayons éloignés de leur globe, auraient pu s'éclairer réciproquement,

proquement, pour enſuite communiquer au genre-humain les lumieres les plus intéreſſantes. C'eſt à quoi tout Ecrivain doit aſpirer : c'eſt même dans cette idée que je je vais encore donner un coup de pinceau aux devoirs de la bienfaiſance.

Offrir des ſecours à un illuſtre malheureux ſans le connaître autrement que par ſon mérite, lui procurer un aſyle plein d'agrément, voilà qui eſt digne d'une belle ame, & qui honore infiniment celui qui ſe plaît à couronner ce chef-d'œuvre du ſentiment, par un oubli volontaire de ſes ſervices généreux; mais ſi, non content de reprocher en public à l'obligé les dons qu'il lui a faits, il étale encore par oſtentation ceux auxquels il n'a eu qu'une part indirecte, je ſoutiens qu'il s'eſt payé par lui-même d'une reconnaiſſance qu'il ne méritait pas; mais que d'un autre côté l'obligé ſe cabre, s'irrite & ſe déſole & crie à la trahiſon, à cauſe que ſon nouveau bienfai-

teur veut avoir ſon portrait en grand, à cauſe qu'il ſollicite ſans un plein pouvoir une penſion pour lui, à cauſe que le haſard introduit dans la maiſon qu'ils habitent, des gens que Rouſſeau n'aime pas, à cauſe qu'il le ſoupçonne d'être en correſpondance avec celui qui l'a plaiſanté, en vérité on ne peut s'empêcher de crier à la folie. En peut-on faire moins, lorſqu'il fait un crime à ſon ami de ſes longs regards, de ſon ton de voix, de ſes geſtes, de ſon flegme & de ſon ſilence ? Etait-ce dans l'ordre des bienſéances de montrer de l'humeur & des caprices outrés vis-à-vis de celui qui témoignait tant de bonne volonté pour lui ? N'y avait-il rien de plus choquant que de le bouder, de ſe lever brufquement en ſa preſence, de ſe promener en affectant les bras croiſés, & tout à coup de ſe jetter à ſon cou, de l'embraſſer, de pleurer, de lui demander pardon, & de s'écrier : *non, D. Hume n'eſt pas un traître*, &c. Combien d'autres

traits ſemblables ne pourrais-je pas répéter pour prouver que ce n'eſt pas ainſi qu'on doit agir à l'égard de ceux qui s'emploient à nous rendre heureux, & qu'une telle conduite, en remontant juſqu'à la maladie d'où elle dérive, eſt bien plus digne de pitié que de reſſentiment.

Malgré toute la conduite réſervée de M. Hume & toute la ſageſſe qui brille dans ſes œuvres, qu'il me permette de lui demander où étaient ſes yeux & ſes oreilles quand ſon nouvel ami s'abandonnait en ſa preſence à tant d'excès déraiſonnables. N'était-il pas lui-même un peu affecté de la même maladie. Eſt-ce que celle que Rouſſeau apportait en Angleterre ſerait devenue épidémique au-delà de la mer? Je ſerais tenté à le croire; il fallait être bien préoccupé ou bien aveugle pour ne pas ſe perſuader que tant d'extravagances n'étaient que les accès de la maladie de ce Genevois, il fallait que M. Hume

fût bien malade lui-même pour ne pas s'en appercevoir, ou il fallait être bien méchant, après s'en être apperçu, pour faire succéder au reſſentiment la plus mépriſable de toutes les vengeances.

Enfin vous trouvez, M. le Rapporteur qu'*il eſt contre nature que M. Rouſſeau, d'abord ſi confiant & ſi ſenſible aux bienfaits de ſon ami, change enſuite tout-à-coup de langage, à moins*, dites-vous, *qu'il ne ſoit prouvé que ce Genevois ſe ſoit échappé des petites maiſons.* Non, cela n'eſt pas encore prouvé; mais ce même changement, avec toutes les circonſtances qui le précédent & qui l'accompagnent, dénote viſiblement qu'il en prend le grand chemin. J. J. Rouſſeau s'égare de propos délibéré; il demande une explication; ſur quoi la fonde-t-il? ſur des ſoupçons, ſes doutes ne ſont fondés que ſur des conjectures très-équivoques: il ne produit que des frayeurs chimériques. Quoi! à cauſe que dans l'accès de ſon trouble, il s'eſt écrié

Non, David Hume n'eſt pas un traître, vous voulez que celui-ci le ſoupçonne de trahiſon : s'il eût dit, oui, je ſoupçonne que David Hume eſt un traître ; alors l'Anglais ſûrement aurait parlé. Si quelqu'un diſait en votre preſence, non, le Rapporteur de bonne foi n'eſt pas un menteur, iriez-vous follement vous imaginer qu'il a voulu vous accuſer de menſonge, ou prendriez-vous cette façon de parler pour une apoſtrophe injurieuſe ? Eſt-ce que M. Hume devait prendre l'affirmative pour la négative ; je ſuis même certain que le ſilence dans pareille occaſion prouve beaucoup mieux l'innocence, que tous les éclairciſſemens que l'on voudrait tirer d'une accuſation ſi équivoque. S'il s'était récrié avec chaleur ſur un pareil ſoupçon, qui, entre nous, n'eſt pas des plus galans, n'aurait-il pas donné à penſer qu'en effet il tramait avec les ennemis de Rouſſeau un complot contre lui. C'eſt en conſidération du profond ſilence qu'il ob-

ſerva alors, que je ſoupçonne cet Anglais d'être un homme fort ſenſé, mais qui l'aurait été davantage, s'il n'eût pas informé le public qu'il ne ſe connaît pas bien en hommes, & moins encore en gens aliénés d'eſprit. J. J. Rouſſeau prouvait bien qu'il était de ce nombre; en creuſant juſqu'où cette prétendue trahiſon pouvait s'étendre, la choſe ne valait pas ſeulement la peine de s'en inquiéter; ſa vie, ſa liberté, ni ſon honneur ne couraient aucuns dangers. Son amour-propre ſeul s'y trouvait offenſé : on ridiculiſait un pauvre Etranger, qui crie à la trahiſon, parce que ſes ſingularités lui avaient attiré quelques plaiſanteries qui ne ſont point des complots, ni des coups de poignards : dans ſemblables rencontres, on patiente, on diſſimule, on ſe tait pendant quelque tems : on voit venir. Si le ſoupçon eſt fondé, on ſaiſit adroitement la preuve la plus claire & la moins équivoque pour faire connaître à un homme capable de jouer les

malheureux, que ſes ſentimens ſont abominables, que ſon cœur ſe pourrit : enſuite on lui tourne le dos, on le conſole par le témoignage d'une bonne conſcience, on l'oublie, on n'y penſe plus.

Pouviez-vous ne pas remarquer que toutes les autres lamentations du Philoſophe Genevois ne roulaient que ſur des vétilles dont une ſoubrette aurait eu honte de s'occuper. Quoi ! ſe formaliſer des froideurs ou des incivilités de gens avec leſquels on a nulle liaiſon ; prendre leur peu de ſavoir vivre pour des mépris ou pour des inſultes outrageantes ; remplir des pages entieres pour relever avec aigreur des railleries qui ſont de de toutes les ſociétés ? par exemple celle qui fut faite ſur la préférence que le Genevois donna à Madame Garrik plutôt qu'au *Muſæum*, n'était pas un outrage aſſez grave pour mériter de s'en reſſouvenir.

Il n'y a pas un homme ſenſé qui n'enviſage l'Auteur d'Heloïſe com-

me un esprit égaré, quand il commente & interprete les paroles de M. Hume, qui, soit en dormant ou en veillant, s'écrie, *je tiens J. J. Rousseau*; est-il plus sage quand il parle des *regards longs* & des profondes rêveries de l'Auteur Anglais en le fixant. Si j'ai pu lire dans les idées de M. Hume, voici à ce que je m'imagine, les pensées qui accompagnaient ses réflexions. Est-il possible, disait-il en lui-même, que j'aie fait la sottise d'empaqueter avec moi cet extravagant? est-il possible que j'aie pu concevoir le projet de rendre cet homme heureux malgré lui-même? cependant j'ai le public & mon honneur à ménager. Je ne puis lui tourner le dos subitement sans faire crier après moi: mes ennemis, mêmes ceux qui ne voudraient pas du bien à cet Etranger, prendraient occasion, en écoutant ses plaintes, de me peindre de toutes les couleurs. Voyons, tâchons de nous tirer doucement cette épine du pied.

Faisons

Faiſons plus, ſollicitons une penſion pour lui, il eſt plus noble de dénouer l'amitié que de la rompre avec éclat ; je vois bien que cet homme n'eſt plus à lui-même ; mais de le déclarer tel, je m'expoſerai moi-même aux railleries piquantes des mauvais plaiſans dont le ſiecle abonde. Avez-vous pu annoncer ce Genevois, me reprocherait-on, pour un ſage, tandis que l'*Anglais* aurait été un Caton vis-à-vis de lui ? Voilà, je crois, tout ce que M. Hume pouvait penſer en fixant ſon compagnon de voyage. En êtes-vous bien ſûr, me direz-vous ? pas tout-à-fait, parce que ſi l'Hiſtorien Anglais convenait que j'ai deviné juſte, il ſe rendrait capable de la plus grande folie, en ce qu'il n'eſt pas dans la nature, d'intenter un procès à un fou, à moins que l'on ne ſoit de vingt-quatre carats plus inſenſé que lui.

Comment ſe peut-il, M. le Rapporteur, que vous ne vous ſoyez pas apperçu que le beau morceau

de la longue Epitre de Rouſſeau, & dont vous admirez le touchant & le pathétique, n'eſt autre choſe que le témoignage de la faiblaiſſe de l'eſprit de celui qui l'a compoſé.

Dites-moi, eſt-ce le langage du Philoſophe ? que ſignifient ces paroles, *vous me tenez par l'opinion, par les jugemens des hommes.* Que lui importe cette bonne ou mauvaiſe opinion lorſque ſes mœurs, ſa conduite & ſa conſcience n'ont rien à lui reprocher. Que veut dire de plus, *vous me tenez par ma réputation ?* n'eſt-ce pas une répétition de la phraſe précédente ? Qu'entend le bon J. J. Rouſſeau lorſqu'il dit, *vous me tenez par ma ſûreté ?* Ne dirait-on pas qu'il appréhende d'être enlevé en Angleterre pour être conduit dans les priſons de Geneve. Eſt-ce au milieu d'une Province de la Grande-Bretagne, environné de gens d'honneur & de probité que l'on puiſſe s'exprimer ainſi, ou avoir une pareille frayeur ? Que veut dire ce grand Philoſophe ?

s'imaginant reprocher à M. Hume sa trahison, lorsqu'il dit, *je prévois la suite de tout cela, sur-tout dans le pays où vous m'avez conduit, & ou, sans amis, & étranger à tout le monde, je suis presqu'à votre merci.* Rousseau avait raison de dire qu'il était malade en écrivant cette Lettre, il y a même toute apparence que c'était pendant la plus forte crise de sa maladie.

Que servent les amis à un homme qui aimerait mieux à ce qu'il dit lui-même loger dans un trou de la garenne de Wooton, que dans le plus bel appartement de Londres? Eh ! que m'importerait à moi de n'avoir point d'amis en Angleterre, quand je serais certain, comme M. Rousseau, d'en trouver ailleurs; voyons comme il s'explique là-dessus, *Enfin on dit que je suis sujet à changer d'amis, il ne faut pas être bien fin pour comprendre à quoi cela prépare. Distinguons, j'ai*, ajoute-t-il, *depuis vingt & cinq & trente ans des amis très-solides : & j'en ai de plus nouveaux,*

mais non moins ſûrs, & que je garderai plus long-tems ſi je vis; parce qu'apparemment les modernes ſont plus jeunes que les anciens. A quoi aboutiſſent ces détails ? à quoi ſervent ces diſtinctions ? Eh ! qu'importe au grand homme les *on dit* ? il laiſſe dire & va toujours ſon train : en faiſant bien, les *on dit* ſe démentent réciproquement, & notre gloire en devient plus brillante à la vue des honnêtes gens. Eſt-ce qu'avec des amis très-ſolides & de trente ans & avec d'autres plus jeunes que l'on peut garder juſqu'au tombeau ; on peut appréhender quelques fâcheux revers & riſquer de mourir de faim. Qui dit avoir des amis, quel tréſor peut-on leur comparer ?

Ah ! ſi M. Rouſſeau avait aſſez de bonté pour moi que de me prêter ſur mon billet, ſeulement une demi-douzaine de ſes amis ſolides, je me croirais au comble de mes vœux ; j'en cherche un ſeul de cette eſpece depuis quarante ans.

ſans avoir encore pu le trouver. J'ai eu trois amis en toute ma vie, l'un m'a duré deux ans, l'autre ſix ſemaines : ils ont ceſſé de m'aimer parce que je n'étais pas riche, le troiſieme qui n'eſt pas plus opulent que moi m'aime beaucoup ; & peut-être encore ceſſarait-il de m'aimer, ſi j'avais trop ſouvent beſoin des preuves d'une ſincere amitié.

Mais que j'aime votre réflexion, M. le Rapporteur, c'eſt celle que que vous faites après avoir répété les lamentations de Rouſſeau. La voici, *ſi pour le malheur de l'humanité*, dites-vous, *l'homme qui tient ce langage eſt un fourbe ; pleurons, Monſieur, pleurons ſur la perverſité du cœur humain ; rien n'eſt plus mépriſable qu'un Protée qui ſe varie & ſe pervertit au gré de ſes vues* : ce que vous dites-là eſt fort éloquent, mais il me fait appercevoir que vous n'êtes pas bon connaiſſeur en eſpece humaine. Vous avez connu M. Rouſſeau à Montmorency : cette ſeule viſite aurait dû vous appren-

eſt poſſible à ſa guériſon, & la prudence ordonne d'un autre côté, quand le mal eſt incurable, de s'en ſéparer pour toujours ; mais on ne finit pas ainſi que M. Hume l'a fait. On ne le cite pas devant le tribunal du public pour l'accuſer de méchanceté & d'ingratitude : on ne le deshonore pas par des calomnies injurieuſes ; bien loin delà : on le plaint, on lui tend même des ſecours, enſuite en élevant les yeux au Ciel on lui rend graces qu'il nous a garanti d'un pareil accident. Ne voit-on pas tous les jours que des revers accablans n'affectent l'ame de certains génies avec tant d'excès, que pour rompre avec plus de force les reſſorts qui réglent les opérations de l'eſprit.

M. de la Bruyere prétend qu'il y a des hommes qui ont deux ames, il cite Santeuil & le grand Corneille, & vous le grand, l'illuſtre & le très-petit Voltaire ; vous faites un parallele des petiteſſes de ce Poëte applaudi avec ces belles ac-

tions. Vous êtes étonné de ce qu'un homme qui prêche avec tant d'éloquence les ſentimens délicats, cherche à ſe venger lâchement contre un pauvre Muſicien ; & qu'après avoir donné des preuves d'une animoſité implacable contre le phœnix des Poëtes lyriques, & du grand Rouſſeau, que ce même Ecrivain, s'arme généreuſement pour la défenſe des Calas & des Sirven ; mais vous ne dites pas que, tandis que ſa plume combattait ſi vaillamment pour défendre l'innocence injuſtement flétrie, deshonorée & tyranniſée, qu'il s'en ſervait en même-tems pour outrager un homme que cet Auteur avait ruiné. Jore, ce fameux Libraire de Rouen, pourſuivi par l'infortune, ſe trouvait, il y a quatre ans, à Amſterdam. Voltaire l'apprend & lui écrit à peu près dans ces termes :

» En conſidération de l'état mi-
» ſérable où vous êtes, je vous en-
» verrai douze louis d'or, aux con-
» ditions que vous m'enverrez une

» rétractation en forme & ſignée de
» votre main de tout ce qui ſe
» trouve à ma charge contre vous
» dans le factum inſolent que l'Abbé
» Desfontaines a écrit lorſqu'il mit
» ſous les yeux du public vos griefs
» contre moi. Quoi ! offrir douze louis d'or à un homme dont on a été la cauſe de ſa ruine ? un homme qui l'avait nourri & logé gratis pendant ſix mois, en lui prodiguant le titre de Mylord, que l'Auteur avoit exigé pour ſe dérober à ceux qui auraient voulu voir la piece curieuſe dans la perſonne du Virgile Français.

Il eſt vrai que Jore refuſa ſans héſiter une offre qui l'outrageait & le deshonorait en même-tems ; peut-on lui en faire un crime ? ne ſait-on pas que ces ſortes de refus ne paſſeront jamais pour une oſtentation déplacée, & moins encore pour une preuve de la folie que l'orgueil inſpire. Ils ſont dans la nature, ils devraient couvrir de honte & d'opprobre ceux qui ont le front de s'y

Mais Voltaire, selon vous, fait des bonnes œuvres, il assiste les pauvres de ses états naissans. Ignorez-vous que de deux presses qui travaillaient dans l'Imprimerie de Cramer à Geneve, avant l'arrivée de Voltaire dans le voisinage de cette ville, quatre & quelquefois cinq travaillent perpétuellement pour le Héros de la Littérature moderne. Ecoutez ceci, M. le Rapporteur, pour le rapporter plus au long quand vous le jugerez à propos. Candide, ses cousins & ses cousines, l'Ingénu, Zapata, &c. sont des pieces qu'on ne lit pas pour rien. Le grand debit qui s'est fait de la premiere a considérablement augmenté les revenus d'un Auteur qui a eu l'adresse de la faire valoir. L'histoire de Calas & celle des Sirven, sont d'une nature à intéresser tous les états & toutes les différentes conditions des hommes. Allez à Maroc, à Alger, à Tunis, à Constantinople, vous y trouverez *Candide*. Croyez, que celui qui,

dites-vous, *ſe fait une affaire capitale de répandre des bienfaits dans ſes terres*, n'ignore pas l'art d'en trouver la ſource. C'eſt dans les innombrables Editions de ces petites brochures que le *Pactole* * ſe déborde en faveur du généreux défenſeur des innocens opprimés & condamnés injuſtement. Son zele eſt fort louable & le ſerait bien davantage ſi les ſecours qu'il répand ſur eux, étaient plus puiſſans & plus conſidérables, mais ſachez que ce ne ſont tout au plus que les brouillards qui s'élevent au-deſſus de ce fleuve précieux.

Apprenez que la maladie de Voltaire n'eſt pas tout-à-fait celle de J. J. Rouſſeau; celui-ci n'a que la folie en partage, encore n'eſt-elle point dangereuſe aux liens de la ſociété, mais ſon confrere que l'orgueil, l'avarice & l'ambition ne quitterent jamais, eſt encore outre cela attaqué de la maladie de la

* Fleuve qui charie de l'or.

pierre. Son château de F. n'eſt pas aſſez vaſte pour un ſi grand homme ; ſes enfans ni ſes héritiers collatéraux n'en jouiront pas : peut-il ſe promettre de l'occuper encore long-tems ? Ah ! s'il avait non pas une ame bienfaiſante, mais ſeulement équitable, il retrancherait bientôt l'oſtentacieuſe dépenſe qu'il fait, pour la métamorphoſer en abondantes reſtitutions envers Jore, Meſdemoiſelles Dunoyer & tant d'autres malheureux qu'il a faits en s'enrichiſſant à leurs dépens. Que dites-vous de cette ame-là, eſt-elle double ou ſimple ? je vous en fais le juge, mais le public ſait à quoi s'en tenir.

Je vais répéter avec vous, *mais où m'emporte un zele indiſcret qu'enflamment à l'envi le ſaint amour de la vérité, & l'agréable deſir de la faire connaître !* Quant aux différends entre M. Hume & J. J. Rouſſeau, je crois que vous & moi nous avons ſuffiſamment démontré que le Philoſophe Anglais a donné trop *d'éclat*

à ſes bienfaits, & qu'il a cédé trop facilement aux impulſions de l'amour propre, & qu'il a laiſſé trop de liberté à un eſprit dur, inſenſible, trop intéreſſé, qui ne croit pas que l'on doive avoir compaſſion des eſprits égarés: & qui, cependant, ſe déclare lui-même un homme fort inſenſé, en faiſant imprimer avec ſes griefs des calomnies & des atrocités contre ſon adverſaire. J. J. n'avait lâché contre lui que des ſoupçons ſi mal fondés, que le public n'aurait pû s'empêcher d'avoir pitié de celui qui s'en occupait. Que doit penſer un eſprit bien ſain après un examen bien réfléchi des pieces, non pas de ce grand, mais de ce très-ridicule procès? C'eſt M. Hume & non pas J. J. Rouſſeau qui montre le coupable, dans la conduite de M. Hume lui-même qui a manqué au diſcernement, à la candeur & à la modération. Eh! n'eſt-ce pas lui qui fait ſoupçonner, en prônant avec autant d'orgueil que d'oſtentation, la bonne œuvre qu'il avait

commencée, que les motifs humains y avaient eu plus de part que le ſentiment & la vertu.

Que M. Hume ait eu connaiſſance ou non du libelle de M. Walpole, publié ſous le nom d'un Monarque couvert de gloire & de lauriers, dès qu'il n'y avait pas mis du ſien, & qu'il ne s'était pas mêlé de l'impreſſion, pouvait-on le regarder comme coupable ? J'oſe vous aſſurer, M. le Rapporteur, que ſi vous euſſiez voulu mieux éclaircir le public ſur cette affaire, vous auriez dit par qui & comment vous ſaviez que M. Hume avait avili Rouſſeau à Paris, *en le peignant comme un homme qui lui inſpirait plus de compaſſion que d'eſtime, d'un homme qui alliait la ſimplicité des mœurs au faſte de la plus ſuperbe Philoſophie, qui n'avait qu'une réputation uſurpée, établie par des opinions extravagantes, plutôt que par des talens extraordinaires.* Peut-on dire qu'un homme a uſurpé ſa réputation à la faveur d'une multi-

tude de productions qui, la plûpart, ont été applaudies. Un autrefois, je vous prie de ne pas tant imiter Rouſſeau en donnant trop avant dans l'énigmatique. Que pouvaient penſer du caractere de M. Hume ceux même à qui il aurait envoyé de Londres à Paris une peinture auſſi hideuſe que celle qu'il aurait entrepris de leur faire d'un homme qu'il avait pris ſi ouvertement ſous ſa protection. N'auraient-ils pas remarqué que l'Auteur Anglais dérogeait de gaieté de cœur aux droits de l'hoſpitalité & aux ſentimens qu'inſpirent la juſtice & la charité.

Qu'un Etranger ſoit un artiſte médiocre, s'il eſt d'ailleurs doué de bonnes qualités, on ne peut lui refuſer de l'eſtime. On doit ſavoir diſtinguer l'ami d'avec le ſavant. On aimera l'un par ſympathie, ou parce que ſa candeur ou ſes vertus méritent notre eſtime ; mais ſi ces talens ſont bornés, on n'ira pas ſottement l'annoncer pour l'Oracle de Delphes :

Delphes : on ne peut le louer que par les endroits qui le méritent ; mais après avoir bourſoufflé ſon éloge, doit-on faire prononcer le public en faveur de notre opinion ? c'eſt comme ſi nous étions ſûrs qu'il ſe rangera de notre côté : prenons-y garde : il eſt malin, il pourrait nous ſiffler.

Je paſſe, à votre exemple, à la déclaration de M. d'Alembert ; mais je ne dirai pas avec vous *on croit volontiers ;* mais je crois très-poſitivement que ce phénix de la probité & de la bonne littérature a déſapprouvé la mauvaiſe plaiſanterie de M. Walpole, en avouant que cet Anglais *s'était fait aider pour le ſtyle par une perſonne qu'il ne nomme pas, & qui devrait peut-être ſe nommer.* Ce qui prouve combien M. d'Alembert a été éloigné de donner lieu au ſoupçon de J. J. Rouſſeau, qui, dans un excès de ſa maladie, dit, avec une eſpece d'affirmative, qu'*en liſant cette Lettre, il y reconnut la plume de M. d'Alembert auſſi*

positivement que s'il la lui avait vu écrire. Peut-on, avec du bon sens, s'exprimer ainsi ?

Je ne pense pas, dites-vous, *que personne doute d'une assertion aussi positive, étant donnée par un homme respectable à plus d'un titre.* Pourquoi donc ayant une si haute opinion du bon caractere de ce savant, lui faites-vous un reproche, en disant *que l'on est fondé à croire que s'il n'a eu aucune part à l'invention, au moins a-t-il été consulté sur le fonds & la forme de la plaisanterie ;* & quand cela serait, quel crime y aurait-il ? J'ose même croire que ce fut à la suite de cette consultation, que bien loin d'approuver l'ironie, qu'il eut la charité de representer aux esprits malins qui trempaient dans cette petite noirceur, *qu'il ne faut point se moquer des malheureux*, surtout quand ils ne nous ont point fait de mal. Le généreux procédé de M. d'Alembert, son esprit doux & solide, & son humanité se manifestent tout à la fois dans sa décla-

ration ; il pouſſe même la complaiſance juſqu'aux bornes de la complaiſance même ; il y fait l'aveu naïf & ſincere en démontrant qu'il n'a jamais été l'ennemi déclaré ni ſecret de M. Rouſſeau ; il s'offre même *à prouver, par des témoignages reſpectables, qu'il a cherché à l'obliger.* Eh ! n'admirez-vous pas, dans cette déclaration, ſon indifférence ſur les ſoupçons que J. J. Rouſſeau avait follement haſardés contre lui, de même que ſa modération, puiſque le prétendu Philoſophe Genevois, avait oſé dire que M. d'Alembert n'était qu'un homme adroit & ruſé.

Plus on réfléchit ſur la modération avec laquelle M. d'Alembert s'explique ſur le compte de J. J. Rouſſeau, plus j'entrevois de folie & d'erreur dans les rêveries de celui-ci, qui, de propos délibéré, ſe crée des ennemis qui n'ont jamais penſé à lui que pour le plaindre & le ſecourir. Ce ne ſont point le fruit des leçons de la philoſophie, qui font errer l'Auteur d'Emile ;

ce ſont les accès de ſa maladie dont il n'eſt que trop attaqué. A la ſuite d'une multitude de rêves, les ſoupçons le réveillent & le pourſuivent encore juſques dans les bras du ſommeil : il couche avec eux : boit & mange avec eux ; il ſe promene en les accueillant ; comment pourrait-il s'en paſſer lorſqu'il écrit ſur les affaires qui le concernent.

On lui apprend que Mylord Littelton poſſede une copie correcte d'une piece ſatyrique, compoſée contre lui par Voltaire ; auſſi-tôt il s'écrie : qu'*ai-je fait à Mylord Littelton ! pourquoi eſt-il mon ennemi, je ne le connais pas !*

M. Rouſſeau par ſes lectures, & même parce qu'il avait pu remarquer depuis ſon arrivée en Angleterre, devait ſans doute être déjà informé, que même l'homme le plus opulent & le plus accrédité était expoſé de même qu'un étranger à ſe voir cenſurer ou plaiſanter dans les papiers publics ; mais que d'ailleurs l'honneur & la réputation des

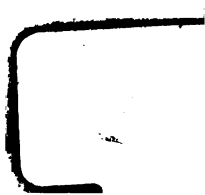
perſonnes n'y étaient jamais compromis, & qu'ainſi toutes les paſquinades qui auraient pu ſe faire ſur ſes ſingularités n'auraient jamais eu pour objet que de le corriger de ſes ridicules.

Je ſerais aſſez porté à croire que peut-être M. Hume aurait pu ſe laiſſer emporter par cette derniere idée ; il faut pourtant convenir, ſi cela eſt, qu'il dérogeait entiérement au titre d'ami que J. J. Rouſſeau lui avait prodigué, ſelon bien des gens, avec un peu trop de précipitation : mais depuis quand Rouſſeau a-t-il cru que dans ce ſiecle on trouvoit de vrais amis? Son aveuglement ou plutôt ſa maladie ne lui a pas permis de remarquer que M. Hume n'avait été le ſien, que comme le ſont la plûpart des hommes qui ne donnent leur amitié que pour des motifs qui ſont bien oppoſés aux ſentimens qui émanent des mouvemens du cœur. Pourquoi le Genevois va-t-il s'aviſer d'aimer cet Anglais, comme on aimerait ſa maîtreſſe? pourquoi en

devient-il jaloux comme un Italien le ſerait de la ſienne ? mais c'eſt aſſez réfléchir ſur la conduite d'un homme qui me ſemble, s'était trop ſingulariſé, pour que le public ne s'appercût pas de ſa maladie. Il faut que je finiſſe cette réfutation elle pourroit peut-être à force de remontrer des rêveries & des frayeurs ridicules, me faire contracter la contagieuſe maladie d'en enfanter moi-même à l'aſpect d'une chauve-ſouris ou d'un moucheron. Ce que je puis dire, c'eſt qu'il me paraît que l'Editeur *de l'Expoſé ſuccinct* a tout-à-fait manqué de charité & de diſcernement; de charité, en ce qu'il n'auroit pas dû accabler un homme infortuné par des calomnies outrageantes; de diſcernement, parce qu'il auroit pû remarquer, comme je crois, la conduite de J. J. Rouſſeau en Angleterre, & même ſa Lettre de ſoixante-huit pages, ne prouvaient que l'affaibliſſement de ſon ame & de ſon eſprit, & non pas ſa méchanceté. Il aurait ce me

ſemble pu pencher vers l'opinion des amis de M. Hume, & celui-ci déférer à leurs conſeils, & ne pas s'abandonner à un reſſentiment qui ne fait du tout point ſon éloge. Ses amis avaient raiſon de dire qu'il s'était trompé *en prenant les délires* de l'imagination pour les défauts du cœur. Aux larmes trop abondantes de ce vieillard ſeptuagenaire, & à ſes excès de ſenſibilité, on pouvait conjecturer qu'il était prêt à tomber dans l'enfance, mais que ſon cœur avait toujours incliné du côté de l'humanité la plus tendre; ce qui ſe fait aſſez ſentir dans ſes productions. A la conduite de M. Hume, à qui la voix de l'amitié s'eſt faite inutilement entendre pour l'engager à éviter une ſcene ſcandaleuſe, on croirait remarquer un homme qui n'eſt pas tout-à-fait auſſi malade que celui qu'il pourſuit; mais qui n'eſt pas moins ſenſible, & même plus vindicatif. Voici ce qu'a prononcé un très-honnête homme, après avoir parcouru l'*expoſé*

ſuccinct. Rouſſeau n'eſt que malade, & non pas méchant, M. Hume, eſt malade & méchant tout à la fois. Je fais des vœux pour la guériſon de tous deux, & particuliérement pour la conſervation de celui qui, dans cette affaire, a témoigné plus d'oſtentation, d'animoſité & de vengeance, que de généroſité & de grandeur d'ame.

FIN.

APR 15 1929